OEUVRES MELÉES DE MR. DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

Nouvelle Edition revûe, corrigée & augmentée de nouvelles Remarques.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire sur le Vygendam.

MDCCVI.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de Westfrise.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le
CINQUIEME TOME.

TABLE.

FIN.

SUR LA



SUR LA

MORALE D'EPICURE:

A la Moderne LEONTIUM*.

VOUS voulez savoir si j'ai fait ces REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, qu'on m'attribuë : je pourrois m'en faire honneur : mais je n'aime pas à me donner un mérite que je n'ai point, & je vous dirai ingénûment qu'elles ne sont pas de moi. J'ai un grand desavantage en ces petits Traités qu'on imprime

* *Mademoiselle de* l'Enclos.

ſous mon Nom. Il y en a de bien faits que je n'avoüe point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas; & parmi les choſes que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de Sottiſes, que je ne prens pas la peine de deſavoüer. A l'âge où je ſuis, une heure de Vie bien ménagée, m'eſt plus conſiderable que l'interêt d'une médiocre Réputation. Qu'on ſe défait de l'Amour-propre difficilement! Je le quitte comme Auteur, je le reprens comme Philoſophe; ſentant une Volupté ſecrete à négliger, ce qui fait le ſoin de tous les autres.

Le mot de VOLUPTE' me rappelle *Epicure*; & je confeſſe que de toutes les Opinions des Philoſophes touchant le Souverain-Bien, il n'y en a point qui me paroiſſe ſi raiſonnable que la ſienne. Il ſeroit inutile d'apporter ici des Raiſons cent fois dites par les *Epicuriens*; que l'amour de la Volupté & la fuite de la Douleur, ſont les premiers & les plus naturels mouvemens qu'on remarque aux Hommes; que les Richeſſes, la Puiſſance, l'Honneur, la Vertu peuvent contribuer à nôtre Bonheur: mais que la ſeule jouïſſance du plaiſir; la Volupté, pour tout dire, eſt la veritable fin où toutes nos actions ſe rapportent. C'eſt une

une chose assez claire d'elle-même, & j'en suis pleinement persuadé. Cependant, je ne connois pas bien quelle étoit la VOLUPTE' d'*Epicure*; car je n'ai jamais vû de Sentimens si divers, que ceux qu'on a eus sur les Mœurs de ce Philosophe. Des Philosophes & de ses Disciples même l'ont décrié comme un Sensuel & un Paresseux, qui ne sortoit de son Oisiveté que par la Débauche. Toutes les Sectes se sont opposées à la sienne: des Magistrats ont consideré sa Doctrine comme pernicieuse au Public; *Ciceron* si juste & si sage dans ses Opinions; *Plutarque* si estimé par ses Jugemens, ne lui ont pas été favorables; & pour ce qui regarde les *Chrétiens*, les Peres l'ont fait passer pour le plus grand & le plus dangereux de tous les Impies. Voila ses Ennemis; voici ses Partisans.

Métrodore, *Hermacus*, *Ménécée*, & beaucoup d'autres qui philosophoient avec lui, ont eu autant de vénération que d'amitié pour sa Personne; *Diogene Laërce* ne pouvoit pas écrire sa Vie plus avantageusement pour sa réputation; *Lucrece* a été son adorateur; *Sénéque*, tout ennemi de sa Secte qu'il étoit, a parlé de lui avec éloge. Si des Villes l'ont eu en

horreur, d'autres lui ont érigé des Statuës: & parmi les *Chrétiens*, si les Peres l'ont décrié, Monsieur *Gassendi* & Monsieur *Bernier* le justifient.

Au milieu de toutes ces Autorités opposées les unes aux autres, quel moyen y a-t-il de décider? Dirai-je qu'*Epicure* est un corrupteur des bonnes Mœurs, sur la foi d'un Philosophe jaloux, ou d'un Disciple mécontent, qui aura pû se laisser aller au ressentiment de quelque injure? D'ailleurs, *Epicure* ayant voulu ruïner l'Opinion qu'on avoit de la Providence & de l'Immortalité de l'Ame, ne puis-je pas me persuader raisonnablement que le monde s'est soûlevé contre une Doctrine scandaleuse; & que la Vie du Philosophe a été attaquée pour décrediter plus facilement ses Opinions? Mais si j'ai de la peine à croire ce que ses Ennemis & ses Envieux en ont publié, aussi ne croirai-je pas aisément ce qu'en osent dire ses Partisans. Je ne croi pas qu'il ait voulu introduire une *Volupté* plus dure que la Vertu des *Stoïques*. Cette jalousie d'Austérité me paroît extravagante dans un Philosophe voluptueux, de quelque maniere qu'on tourne sa Volupté. Beau secret de déclamer contre une Vertu qui ôte

ôte le ſentiment au Sage, pour établir une Volupté qui ne lui ſouffre point de mouvement! Le Sage dès *Stoïciens* eſt un Vertueux inſenſible; celui des *Epicuriens* un Voluptueux immobile: le premier eſt dans les Douleurs, ſans douleurs; le ſecond goûte une Volupté ſans volupté. Quel ſujet avoit un Philoſophe qui ne croyoit pas l'Immortalité de l'Ame, de mortifier ſes Sens? Pourquoi mettre le divorce entre deux parties compoſées de même matiere, qui devoient trouver leur avantage dans le concert & l'union de leurs Plaiſirs? Je pardonne à nos Religieux la triſte ſingularité de ne manger que des Herbes, dans la vûë qu'ils ont d'aquerir par-là une éternelle Félicité: mais qu'un Philoſophe, qui ne connoît d'autres Biens que ceux de ce Monde; que le Docteur de la Volupté ſe faſſe un ordinaire de Pain & d'Eau, pour arriver au ſouverain Bonheur de la Vie, c'eſt ce que mon peu d'intelligence ne comprend point.

Je m'étonne qu'on n'établiſſe pas la Volupté d'un tel *Epicure* dans la Mort; car à conſiderer la miſere de ſa Vie, ſon Souverain-Bien devoit être à la finir. Croyez-moi, ſi *Horace* & *Pétrone* ſe l'étoient

figuré comme on le dépeint, ils ne l'auroient pas pris pour leur Maître dans la Science des Plaisirs. La Pieté qu'on lui donne pour les Dieux, n'est pas moins ridicule que la Mortification de ses Sens. Ces Dieux oisifs, dont il ne voyoit rien à esperer ni à craindre ; ces Dieux impuissans, ne méritoient pas la fatigue de son Culte : & qu'on ne me dise point qu'il alloit au Temple de peur de s'attirer les Magistrats, & de scandaliser les Citoyens ; car il les eût bien moins scandalisés pour n'assister pas aux Sacrifices, qu'il ne les choqua par des Ecrits qui détruisoient des Dieux établis dans le Monde, ou ruïnoient au moins la confiance qu'on avoit en leur protection.

Mais quel sentiment avez-vous d'*Epicure*, me dira-t-on ? Vous ne croyez ni ses Amis, ni ses Ennemis ; ni ses Adversaires, ni ses Partisans : quel peut être le Jugement que vous en faites ? Je pense qu'*Epicure* étoit un Philosophe fort sage, qui selon les tems & les occasions, aimoit la Volupté en repos, ou la Volupté en mouvement ; & de cette difference de Volupté, est venuë celle de la Réputation qu'il a euë. *Timocrate* & ses autres Ennemis l'ont attaqué par les Plaisirs

ſirs ſenſuels : ceux qui l'ont défendu, n'ont parlé que de ſa Volupté ſpirituelle. Quand les premiers l'ont accuſé de la dépenſe qu'il faiſoit à ſes Repas ; je me perſuade que l'accuſation étoit bien fondée : quand les autres ont fait valoir ce petit morceau de Fromage qu'il demandoit, pour faire meilleure chere que de coûtume ; je croi qu'ils ne manquoient pas de raiſon. Lors qu'on dit qu'il philoſophoit avec *Leontium* *, on dit vrai : lors qu'on ſoûtient qu'il ſe divertiſſoit avec elle, on ne ment pas. *Il y a tems de rire & tems de pleurer*, ſelon *Salomon* ; tems d'être ſobre & tems d'être ſenſuel, ſelon *Epicure*. Outre cela un homme voluptueux l'eſt-il également toute ſa vie ? Dans la Religion, le plus Libertin devient quelquefois le plus Dévot ; dans l'Etude de la Sageſſe, le plus indulgent aux Plaiſirs ſe rend quelquefois le plus auſtere. Pour moi, je regarde *Epicure* autrement dans la jeuneſſe & la ſanté, que dans la vieilleſſe & la maladie.

L'Indolence & la Tranquillité, ce

 bon-

* *C'étoit une Dame d'*Athenes *qui ſe rendit fameuſe par ſes Galanteries, & par ſon Application à la Philoſophie, qu'elle étudia ſous* Epicure. *Voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle.

bonheur des Malades & des Pareſſeux, ne pouvoit pas être mieux exprimé qu'il l'eſt dans ſes Ecrits : la Volupté ſenſuelle n'eſt pas moins bien expliquée dans ce Paſſage formel qu'allegue *Ciceron* expreſſément †. Je ſai qu'on n'oublie rien pour le détruire, ou pour l'éluder : mais des Conjectures peuvent-elles être comparées avec le témoignage de *Ciceron*, qui avoit tant de connoiſſance des Philoſophes de la *Grece* & de leur Philoſophie ? Il vaudroit mieux rejetter ſur l'inconſtance de la Nature humaine l'Inégalité de nôtre Eſprit. Où eſt l'homme ſi uniforme qui ne laiſſe voir de la Contrarieté dans ſes Diſcours & dans ſes Actions ? *Salomon* mérite le Nom de SAGE autant qu'*Epicure* pour le moins, & il s'eſt démenti également dans ſes Sentimens & dans ſa Conduite. *Montagne* étant jeune encore, a crû qu'il faloit penſer éternellement à la Mort pour s'y préparer : approchant de la Vieilleſſe, *il chante*, dit-il, *la Palinodie* ; voulant qu'on ſe laiſſe conduire doucement à la Nature, qui nous apprendra aſſez à mourir.

Monſieur *Bernier*, ce grand Partiſan d'*E*-

† *Voyez* Ciceron, TUSCULANAR. Quæſtion. Lib. III. §. 18.

d'*Epicure*, avouë aujourd'hui qu'*après avoir philosophé cinquante ans, il doute des choses qu'il avoit crû les plus assurées* *. Tous les Objets ont des faces differentes, & l'Esprit qui est dans un mouvement continuel, les envisage differemment selon qu'il se tourne, en sorte que nous n'avons, pour ainsi parler, que de nouveaux Aspects, pensant avoir de nouvelles Connoissances. D'ailleurt l'Age apporte de grands changement dans nôtre Humeur, & du changemens de l'Humeur se forme bien souvent celui des Opinions; ajoûtez que les Plaisirs des Sens font mépriser quelquefois les satisfactions de l'Esprit, comme trop seches & trop nuës; & que les satisfactions de l'Esprit délicates & rafinées, font mépriser à leur tour les Voluptés des Sens, comme grossieres. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner que dans une si grande diversité de vûës & de mouvemens, *Epicure* qui a plus écrit qu'aucun Philosophe, ait traité differemment la même chose, selon qu'il peut l'avoir differemment pensée ou sentie. Quel besoin y a-t-il de ce Raisonnement général, pour montrer qu'il a pû être

* *Voyez les* DOUTES *de Mr.* Bernier.

ſenſible à toutes ſortes de Voluptés ? Qu'on le conſidere dans ſon commerce avec les Femmes, & on ne croira pas qu'il ait paſſé tant de tems avec *Leontium* & avec *Temiſta* à ne faire que philoſopher. Mais s'il a aimé la Joüiſſance en Voluptueux, il s'eſt ménagé en homme Sage. Indulgent aux mouvemens de la Nature, contraire aux efforts ; ne prenant pas toûjours la Chaſteté pour une Vertu, comptant toûjours la Luxure pour un Vice ; il vouloit que la Sobriété fût une économie de l'appetit, & que le Repas qu'on faiſoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire : *Sic præſentibus voluptatibus utaris ut futuris non noceas.* Il dégageoit les Voluptés de l'inquietude qui les précede, & du dégoût qui les ſuit. Comme il tomba dans les Infirmités & dans les Douleurs, il mit le Souverain-Bien dans l'Indolence : ſagement, à mon avis, pour la condition où il ſe trouvoit ; car la ceſſation de la douleur eſt la felicité de ceux qui ſouffrent. Pour la Tranquilité de l'Eſprit, qui faiſoit l'autre partie de ſon bonheur, ce n'eſt qu'une ſimple exemtion de trouble : mais qui ne peut plus avoir de Mouvemens agréables, eſt heureux de pouvoir ſe ga-

garântir des Impreſſions douloureuſes.

Après tant de diſcours, je conclus que l'Indolence & la Tranquilité devoient faire le Souverain-Bien d'*Epicure* infirme & languiſſant : pour un homme qui eſt en état de pouvoir goûter les Plaiſirs, je croi que la Santé ſe fait ſentir elle-même par quelque choſe de plus vif que l'Indolence ; comme une bonne diſpoſition de l'Ame veut quelque choſe de plus animé qu'un état tranquile. Nous vivons au milieu d'une infinité de Biens & de Maux, avec des Sens capables d'être touchés des uns, & bleſſés des autres : ſans tant de Philoſophie, un peu de Raiſon nous fera goûter les Biens auſſi délicieuſement qu'il eſt poſſible, & nous accommoder aux Maux auſſi patiemment que nous le pouvons.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

LE Philoſophe étoit jadis heureux,
Non pas de ce vrai Bien qu'*Epicure* conſeille:
De ce Bien indolent l'inſenſible merveille

Ne se trouva jamais le sujet de ses vœux.
Son Bonheur consistoit au bout de vôtre Oreille;
Le baiser, & sentir l'odeur de vos Cheveux,
Etoit pour lui Volupté sans pareille:
Ne vous offensez pas du mot de *Volupté*;
C'est la seule avec vous qu'il ait jamais goûté.
Un doux souvenir de ma gloire
Me flate encore quelquefois:
Hier j'en rappellai la mémoire,
Quand le Dieu du Sommeil vous tenoit sous ses Loix.
Là dans le fort d'une Musique,
Que le profond repos vous faisoit entonner,
Et qui m'eût fait abandonner
De Voix & d'Instrumens un Concert Angelique;
Là le vieux Philosophe à demi transporté
Alloit quelque chose entreprendre
Sur vôtre dormante Beauté.
Eveillée, accordez ce qu'il auroit sû prendre,
Et n'appréhendez point le trop d'avidité:
Son larcin amoureux eut été limité.
Je me serois vengé sur vôtre belle Bouche
De ses desobligeans discours,
Par autant de Baisers que l'aimable farouche
Me dit impunément d'injures tous les jours.
Quand vous me verrez seul, ô beaux Yeux que j'adore!

Dor-

Dormez, dormez encore:
Je punirai ce charme ambitieux,
Dont la nouvelle audace
Veut disputer la place
Qu'Amour dans tous les tems a donnée aux
beaux Yeux.
L'on n'a jamais parlé de la Bouche d'*Hélène*;
Si *Pâris* dans ses Yeux n'eût trouvé plus d'appas,
Ilion se verroit peut-être dans la Plaine,
Où les *Grecs* ont donné jadis tant de Combats.
Syphax auroit vécu sans peine
Exemt de tous perils, de soins & d'embarras,
Si des Yeux ennemis de la Grandeur Romaine
N'avoient pas inspiré leur haine
A ce Roi malheureux qui perdit ses Etats.
César pour de beaux Yeux arrête sa Victoire,
Il suspend son Ambition,
Prêt à defigurer l'honneur de sa Mémoire,
Pour se ressentir trop de leur impression.
C'est la fameuse *Cleopatre*,
Pour qui l'on vit *Antoine* abandonner ses Dieux;
Elle qui revient en ces lieux,
Pour animer nôtre Théatre
De l'amour de son idolatre,
Et de la gloire de ses Yeux.
Antoine auprès des Yeux d'une Reine si belle
N'a plus que pour l'Amour l'usage de son Cœur:

De brave, audacieux, rendu tendre & fidelle,
Enchanté de sa molle erreur,
Il aime mieux mourir, que de se voir sans elle
Maître de *Rome*, & d'*Auguste* Vainqueur.
Lisez, & relisez ces illustres Ouvrages,
Qui pour venir à nous ont percé tous les Ages;
Lisez des Nations les Poëmes divers,
Vous ne trouverez point de Vers,
Où la Bouche d'une Maîtresse
Ait les traits dangereux, dont un Amant se blesse.
N'ayant rien à conter de ses propres attraits,
Elle parloit des Maux que les Yeux avoient faits;
Asservie à des Cœurs, qui sentoient des atteintes,
Elle formoit pour eux les soûpirs & les plaintes;
Simple Interprete des Amans,
Qui souffrent en Amour de rigoureux Tourmens.
Sous l'empire des Yeux, tout sujet est fidelle;
La Servitude est éternelle,
Et plus on est esclave, on hait la liberté:
De celui que la Bouche a voulu reconnoître,
Elle se fait un Maître,
Dont elle sent bien-tôt l'injuste autorité.
Telle peut s'exemter, d'un traitement si rude,
Qui tombe dans l'ennui d'une longue habitude,
Indolente, insensible en sa fade langueur:
Heureux, heureux le tems où tout plaît, où tout flate:
Qu'on

Qu'on s'attende en perdant la qualité d'Ingrate,
De perdre tous les droits qu'on avoit ſur un Cœur.
Là ſe perdent nos ſoins, nos reſpects, nos ſervices,
Le dévouëment, les Sacrifices,
La triſte plainte, & les tendres ſoûpirs:
Celles dont les rigueurs nous ont coûté des larmes,
Aux dernieres faveurs ſe gardent peu de charmes,
Et nous laiſſent moins de deſirs.
Un Amour délicat penſe avoir tout à craindre,
Il hait dans les tourmens qui le veut conſoler;
Ou le reſpect le fait contraindre,
Ou la douleur le fait parler;
Mais malgré toute ſa ſouffrance
Il ſubſiſte, on le voit durer;
Son malheur le plus grand eſt dans la recompenſe;
A peine l'obtient-il, qu'il lui faut expirer.
Jamais la brillante Figure,
Qui fait toute choſe anoblir,
N'a daigné la Bouche embellir
Par l'éclat de ſon impoſture:
Jamais Bouche n'obtint de la Comparaiſon
Plus grand, & plus précieux don,
Que de baiſer en tourterelle,
Ou de gémir douloureuſe comme elle.

Ce-

Cependant on voyoit ériger les beaux Yeux
En Astres plus brillans que les Astres des Cieux :
L'on en faisoit sortir des flâmes,
Qui consumoient toutes les Ames ;
Et tandis qu'ils brûloient nos Cœurs,
Tandis qu'ils nous donnoient de mortelles langueurs,
Que l'Amour en dépôt leur laissoit sa puissance,
Pour exercer sa violence,
Et dispenser ses dures loix,
Dans les Cours, les Champs, & les Bois ;
La Bouche se gardoit pour la cérémonie ;
D'un Baiser de salut en quelque compagnie ;
Et l'on ne comptoit pas pour son moindre agrément
La grace qu'elle avoit à faire un Compliment.
Mais de ce vain mérite à présent rebutée,
A de nouveaux Emplois nous la voyons portée,
Afin de mieux gagner le suffrage des gens,
Cent fois elle s'entr'ouvre, & nous montre ses dents ;
Pour trois ou quatre Mots qu'elle voudra nous dire,
Mille fois sans sujet on la verra soûrire ;
Elle produit par tout son petit attirail
De Fossetes, Façons, de Levres de Corail.
Dormez, ô beaux Yeux que j'adore,
Dormez, dormez encore ;

Je

Je ſaurai bien punir les charmes impudens
De Foſſetes, Levres & Dents.

Lors que j'ai parlé de la Bouche,
Hortence, je ſongeois à vous:
Vous pouviez vous mettre en courroux,
Car c'eſt vous que la choſe touche:
Ne rejettez point ſur autrui
Ce qu'on dit pour vous aujourd'hui.
Vous avez les *Façons*, vous avez les *Foſſetes*,
Vous nous montrez des *Dents* ſaines, blanches & nettes;
Pour accomplir mieux l'attirail,
Vous produiſez par tout des *Levres de Corail*,
Et pour cinq ou ſix *Mots* qu'on vous entendra dire,
Cent fois malignement on vous verra *ſoûrire*;
Mais je puis jurer ſûrement,
Qu'un Baiſer de cérémonie,
Suivi d'un grave Compliment
En ſérieuſe Compagnie,
N'a pas le vrai goût proprement
Que vous demanderiez aux douceurs de la vie.
Qu'on ne me prenne point pour un Séditieux,
Qui voudroit allumer une Guerre civile
Entre vôtre Bonche & vos Yeux:
Je prétens que la Bouche en ſujette docile
Reconnoiſſe par tout un pouvoir glorieux,

Qui

Qui fait d'un ſeul regard ou ſévére, ou facile,
La peine, ou le plaiſir des Hommes & des Dieux.
Après avoir des Yeux bien établi l'empire,
De l'emploi de la Bouche il nous faut diſpoſer;
Que les Yeux en Tyrans faſſent nôtre martyre,
Que la Bouche ſoûmiſe ait ſoin de l'appaiſer.
Les Yeux, ces beaux Tyrans ont déja fait ma peine,
Ils me coûtent des maux pires que le trépas;
La Bouche qui doit être humaine
Sait le tourment, & ne l'appaiſe pas.

LETTRE DE MR. DE LA FONTAINE,

A MR. DE BONREPAUX*.

JE ne croyois pas, Monſieur, que les Négociations & les Traités vous laiſſaſſent penſer à moi. J'en ſuis auſſi fier que ſi l'on m'avoit érigé une Statuë ſur le ſommet du Mont *Parnaſſe*. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma

* *On a crû devoir mettre ici cette* Lettre, *parce qu'elle ſert à l'intelligence de celles qui ſuivent.*

ma mémoire auprès de deux Dames qui me feront oublier les Traités & les Négociations, & peut-être les Rois aussi. Je voudrois que vous vissiez présentement Madame *Hervart*; on ne parle non plus chez elle ni de Vapeurs, ni de Toux, que si ces ennemies du Genre humain s'en étoient allées dans un autre Monde. Cependant leur regne est encore de celui-ci. Il n'y a que Madame *Hervart* qui les ait congédiées pour toûjours. Au lieu d'Hôtesses si mal plaisantes, elle a retenu la Gayeté & les Graces, & mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la Ruë *Saint-Honoré*, qui veritablement nous négligent un peu; je n'ai osé dire qu'elle nous négligent un peu trop. Monsieur de *Barillon* se peut souvenir que ce sont de telles Enchanteresses, qu'elles faisoient passer du Vin médiocre, & une Aumelette au Lard, pour du Nectar & de l'Ambrosie. Nous pensions nous être repûs d'Ambrosie, & nous soûtenions que *Jupiter* avoit mangé l'Aumelette au Lard. Ce tems-là n'est plus. Les Graces de la Ruë *Saint-Honoré* nous négligent. Ce sont des Ingrates, à qui

qui nous présentions plus d'Encens qu'elles ne vouloient. Par ma Foi, Monsieur, je crains que l'Encens ne se moisisse au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écoute tantôt un Mortel & tantôt un autre, & se moque du demeurant; sans considerer ni le Comte, ni le Marquis; aussi peu le Duc.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo:

Voila la Devise. Il nous est revenu de *Montpelier* une des premieres de la Troupe; mais je ne voi pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, & par son langage & par ses manieres, elle ne relevera pas le Parti. Vous étes un de ceux qui ont le plus de sujet de la loüer. Nous savons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ai rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continuë d'être bonne, à un Rhûme près, que même cette Dame n'est point fâchée d'avoir; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les Rhûmes, & je croi que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit été pleine que de ses Loüanges: non qu'elle se souciât

ciât d'être loüée; elle le souffroit seulement, & ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vû le tems qu'*Iris* (& c'étoit l'Age d'Or
Pour nous autres gens du bas Monde)
J'ai vû, dis-je, le tems qu'*Iris* goûtoit encor,
Non cet Encens commun dont le *Parnasse* abonde;
Il fut toûjours, au sentiment d'*Iris*,
D'une odeur importune ou plate;
Mais la Loüange délicate
Avoit auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet Art de bagatelle;
Il l'endort, & s'il faut parler de bonne foi,
L'Eloge & les Vers sont pour elle,
Ce que maints Sermons sont pour moi.
J'eusse pû m'exprimer de quelque autre maniere;
Mais puis que me voila tombé sur la matiere,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?
Tout homme sage en use ainsi;
Quarante beaux Esprits * certifieront ceci:
Nous sommes tout autant; qui dormons comme d'autres

Aux

* *Les Quarante de l'*ACADEMIE FRANÇOISE.

Aux Ouvrages d'autrui; quelquefois même aux
nôtres.

Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit; si j'étendois la chose,
Je vous endormirois, & ma Lettre pour vous,
Deviendroit en Vers comme en Prose,
Ce que maints Sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc-là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame *Hervart*, dont je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en Vers. Pour cela il lui faut donner un Nom de *Parnasse*. Comme j'y suis le Parain de plusieurs Belles, je veux & entens qu'à l'avenir Madame *Hervart* s'appelle *Silvie* dans tous les Domaines que je possede sur le double Mont, & pour commencer,

C'est un plaisir de voir *Silvie*:
Mais n'esperez pas que mes Vers
Peignent tant de Charmes divers;
J'en aurois pour toute ma vie.
S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce Chef-d'œuvre des Cieux,
Ce quelqu'un, fût-il Roi des Cieux,
En auroit pour toute sa vie.
Vôtre Ame en est encor ravie:

J'en

J'en suis sûr; & dis quelquefois,
„ Jamais cette Beauté Divine
„ N'affranchit un Cœur de ses Loix:
„ Nôtre Intendant de la Marine
„ A beau courir chez les *Anglois*;
„ Puis qu'une fois il l'a servie,
„ Qu'il aille & vienne à ses Emplois,
„ Il en a pour toute sa vie.
Que cette ardeur, où nous convie
Un Objet si rare & si doux,
Ne soit de nulle autre suivie,
C'est un sort commun pour nous tous;
Mais je m'étonne de l'Epoux,
Il en a pour toute sa vie.

J'ai tort de dire que je m'en *étonne*, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une Femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, & qui l'aime de tout son cœur? Vous voyez bien que toutes ces choses se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'Epouse. J'ai tant de plaisir à en parler, que je reprendrai une autre fois la matiere. Que Madame *Hervart* ne prétende pas en être quitte.

Je devrois finir par l'Article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monsieur, en quel état est la Chambre des Philosophes. Ils sont cuits * & embellissent tous les jours. J'y ai joint un autre Ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir, avec ceux de vos Amis qui doivent être de la partie.

Mes Philosophes cuits, j'ai voulu que *Socrate*
Et *Saint-Diez*, mon fidele Achate,
Et de la Gent porte-Ecarlate
Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger *Verger*,
Pûssent avoir quelque Musique
Dans le séjour Philosophique.
Vous vous moquez de mon dessein:
J'ai cependant un Clavessin.
Un Clavessin chez moi! ce meuble vous étonne:
Que direz-vous si je vous donne
Une *Cloris* de qui la voix
Y joindra ses sons quelquefois?

La

* *Monsieur de* La Fontaine *avoit fait jetter en moule de terre tous les plus grands Philosophes de l'Antiquité, qui faisoient l'Ornement de sa Chambre.*

La *Cloris* est jolie, & jeune, & sa personne
Pourroit bien ramener l'Amour
Au Philosophique Séjour.
Je l'en avois banni; si *Cloris* le ramene,
Elle aura Chansons pour Chansons.
Mes Vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon desormais
Qu'à chanter les *Cloris*, & les laisser en paix.
Vous autres Chevaliers tenterez l'avanture,
Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau Berger
Qu'*Oenone* eut autrefois le pouvoir d'engager *,
Ce n'est pas chose qui soit sûre.

J'allois fermer cette Lettre quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & ce que je dis au commencement n'est qu'une Réponse à quelque chose qui me concerne dans la vôtre à Madame de *La Sabliere*. Si j'eusse vû le témoignage si ample d'un souvenir à quoi je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la Figure & l'Etonnement; ou peut-être que je me serois tenu à une protestation toute simple, qu'il ne

* Pâris.

me pouvoit rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de *Windsor*. Il y a plusieurs choses considerables, entre autres vos deux *Anacreons*, Monsieur de *Saint-Evremond*, & Monsieur *Waller*, en qui l'Imagination & l'Amour ne finissent point. Quoi ! être Amoureux & bon Poëte à quatre-vingts-deux ans ! Je n'espere pas du Ciel tant de faveurs : c'est du *Ciel* dont il est fait mention au Pays des Fables que je veux parler ; car celui que l'on prêche à présent en *France* veut que je renonce aux *Cloris*, à *Bacchus*, & à *Apollon*, trois Divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-tems qu'il me sera possible, & peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des Interêts opposés, & qui en savez si bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de Monsieur *Waller*, que son Approbation me comble de joye. S'il arrive que ces Vers-ci ayent le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par conséquent) je ne me donnerai pas pour un autre ; & continuerai encore quelques Années de suivre *Cloris*, & *Bacchus*, & *A-*

Apollon, & ce qui s'enſuit; avec la moderation requiſe, cela s'entend.

Au reſte, Monſieur, n'admirez-vous point Madame de *Bouillon*, qui porte la joye par tout? Ne trouvez-vous pas que l'*Angleterre* a de l'obligation au mauvais Génie, qui ſe mêle de tems en tems des Affaires de cette Princeſſe? Sans lui ce Climat ne l'auroit point vûë; & c'eſt un plaiſir de la voir, diſputant, grondant, joüant, & parlant de tout avec tant d'eſprit, que l'on ne ſauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit été du tems des Payens, on auroit déïfié une quatriéme *Grace* pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela Monſieur *Waller*. Mais qui eſt le Philoſophe qu'elle a mené en ce Pays-là? La deſcription que vous me faites de cette Riviere, ſur les bords de laquelle on va ſe promener, après qu'on a ſacrifié long-tems au Sommeil; cette Vie mêlée de Philoſophie, d'Amour, & de Vin, ſont auſſi d'un Poëte; & vous ne le penſiez peut-être pas être. La fin de vôtre Lettre, où vous dites que Monſieur *Waller*, & Monſieur de *Saint-Evremond* ne ſont contens, que parce qu'ils ne connoiſſent pas nos deux Dames, me charme. Auſſi je trou-

ve cela très-galant, & le ferai valoir dès que l'occasion s'en présentera. Sur tout je suivrai vôtre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à *Paris*, où vous reviendrez aussi-tôt que les Affaires le permettront. Monsieur *Hessein* a la Fievre, qui lui a duré continuë pendant trois ou quatre jours, & puis a cessé; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit été saigné trois fois jusques au jour d'hier. Je ne sai pas si depuis on y aura ajoûté une quatriéme Saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa Maladie. Je ne doute point que les *Hervarts* & les *Saint-Diez* ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des Lettres de bon endroit, & si bon que je n'en sai qu'un qui se puisse dire meilleur. Je vous le souhaite: cependant, Monsieur, faites-moi toûjours l'honneur de m'aimer, & croyez que je suis, *&c.*

A Paris le 31. *d'Août* 1687.

LET-

LETTRE DE MR. DE LA FONTAINE, A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les *Anglois*, de ce qu'ils vous retiennent si long-tems. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la *France* avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions deux ou trois Isles dans l'Ocean. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur cederois tout l'Ocean même; mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de Madame vôtre Sœur, que de l'*Angleterre*. On ne quitte pas Madame la Duchesse *Mazarin* comme l'on voudroit. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du Monde, c'est-à-dire, d'Enchantemens, & de Graces de toutes sortes.

Moins d'Amours, de Ris & de Jeux,
Cortége de *Venus*, sollicitoient pour elle,
Dans ce differend si fameux,
Où l'on déclara la plus belle
La Déesse des Agrémens.
Celle aux Yeux bleux, celle aux Bras blancs,
Furent au Tribunal par *Mercure* conduites:
Chacune étala ses talens.
Si le même debat renaissoit en nos tems,
Le Procès auroit d'autres suites,
Et vous & vôtre Sœur emporteriez le prix
Sur les Clientes de *Pâris*.
Tous les Citoyens d'*Amatonte*
Auroient beau parler pour *Cypris*,
Car vous avez selon mon conte,
Plus d'Amours, de Jeux, & de Ris.
Vous excellez en mille choses,
Vous portez en tous lieux la Joye & les Plaisirs:
Allez en des Climats inconnus aux Zephirs,
Les Champs se vêtiront de Roses.
Mais comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux jours.
C'est-là que vous savez témoigner du courage,
Vous envoyez au Vent ce fâcheux souvenir:

Vous

Vous avez cent Secrets pour combattre l'Orage,
Que n'en aviez-vous un qui le fût prévenir !

On m'a mandé que Vôtre Altesse étoit admirée de tous les *Anglois*, & pour l'Esprit, & pour les Manieres, & pour mille Qualités qui se sont trouvées de leur goût. Cela vous est d'autant plus glorieux, que les *Anglois* ne sont pas de fort grands Admirateurs: je me suis seulement apperçû qu'ils connoissent le vrai Mérite, & en sont touchés.

Vôtre Philosophe a été bien étonné, quand on lui a dit que *Descartes* n'étoit pas l'Inventeur de ce Systême que nous appellons la *Machine des Animaux*; & qu'un *Espagnol* l'avoit prévenu *. Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, & ne sai que les *Espagnols* qui pûssent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque Opinion de *Descartes*, répanduë de côté & d'autre dans les Ouvrages des Anciens, comme celle-ci; qu'il n'y a point

* *Voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle *à l'Article* PEREIRA.

point de Couleurs au Monde. Ce ne sont que de differens effets de la Lumiere sur de differentes Superficies. Adieu les Lis, & les Roses de nos *Amintes*. Il n'y a ni Peau blanche, ni Cheveux noirs; nôtre passion n'a pour fondement qu'un Corps sans couleur: & après cela, je ferai des Vers pour la principale Beauté des Femmes?

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait Vôtre Altesse, & de ce qu'elle voudroit savoir, sans se donner d'autre peine que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de Philosophie; mais je leur apprens que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de Livres, pourvû qu'ils soient bons.

Nul Auteur de renom n'est ignoré de vous,
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs Vers vos Chiens ont beau se battre,
Vous mettez le Hola en écoutant l'Auteur;
Vous égalez ce Dictateur,
Qui dictoit tout d'un tems à quatre.

C'é-

C'étoit, ce me ſemble, *Jule Céſar*. Il faiſoit à la fois quatre Dépêches ſur quatre matieres differentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là; & il me ſouvient qu'un matin vous liſant des Vers, je vous trouvai en même tems attentive à ma Lecture, & à trois Querelles d'Animaux. Il eſt vrai qu'ils étoient ſur le point de s'étrangler: *Jupiter le Conciliateur* n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, juſqu'où vôtre Imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille ſortes d'Ouvrages, & en jugez bien.

Vous ſavez diſpenſer à propos vôtre Eſtime;
Le pathétique, le ſublime,
Le ſérieux, & le plaiſant,
Tour à tour vous vont amuſant.
Tout vous duit, l'Hiſtoire & la Fable,
Proſe & Vers, Latin & François:
Par *Jupiter* je ne connois
Rien pour nous de ſi ſouhaitable.
Parmi ceux qu'admet à ſa Cour,
Celle qui des *Anglois* embellit le ſejour,
Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,
Anacreon & les gens de ſa ſorte,
Comme *Waller*, *Saint-Evremond*, & moi,

Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit *Anacreon* chez soi?
Qui banniroit *Waller* & la *Fontaine*?
Tous deux sont vieux, *Saint-Evremond* aussi;
Mais verrez-vous aux bords de l'*Hippocrene*,
Gens moins ridés dans leurs Vers que ceux-ci?
Le mal est que l'on veut ici
De plus sévéres Moralistes:
Anacreon s'y tait devant les *Jansenistes*.
Encor que leurs Leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces Auteurs,
Pleins d'esprit, & bons Disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une maniere:
Les *Sophocles* du tems, & l'Illustre *Moliere*,
Vous donnent toûjours lieu d'agiter quelque point;
Sur quoi ne disputez-vous point?

A propos d'*Anacreon*, j'ai presque envie d'évoquer son Ombre; mais je pense qu'il vaudroit mieux le ressusciter tout-à-fait. Je m'en irai pour cela trouver un Gymnosophiste de ceux qu'alla voir *Apollonius Thyaneus*. Il apprit tant de choses d'eux, qu'il ressuscita une jeune Fille. Je ressusciterai un vieux Poëte. Vous & Ma-

Madame *Mazarin* nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en *Angleterre*, Monsieur *Waller*, Monsieur de *Saint-Evremond*, le vieux *Grec*, & moi. Croyez-vous, Madame, qu'on pût trouver quatre Poëtes mieux assortis, ni meilleurs Patrocinans de *Bacchus* & de quelque autre Divinité?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens
Inspirer le plaisir, la tristesse combattre,
Et de Fleurs couronnés ainsi que le Printems,
Faire trois cens ans à nous quatre.

Après une entrevûë comme celle-là, & que j'aurai renvoyé *Anacreon* aux Champs *Elisées*, je vous demanderai mon Audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou six *Anglois*, & autant d'*Angloises*, (les *Angloises* sont bonnes à voir, à ce que l'on dit.) Je ferai souvenir nôtre Ambassadeur, de la Ruë-Neuve des *Petits-Champs*, & de la dévotion que j'ai toûjours euë pour lui. Je le prierai, & Monsieur de *Bonrepaux*, de me charger de quelques Dépêches. Ce sont à peu près toutes les Affaires que je puis avoir en *Angleterre*. J'avois fait aussi dessein de convertir Madame *Hervart*, Madame

dame de *Gouvernet*, & Madame *Eland*, parce que ſont des perſonnes que j'honore ; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les ſujets encore aſſez diſpoſés. Or je ne ſuis bon, non plus que *Perrin Dendin* *, que quand les Parties ſont laſſes de conteſter. Une choſe que je ſouhaiterois avant toutes, ce ſeroit que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au Monarque ; mais je ne l'oſerois eſperer. C'eſt un Prince qui mérite qu'on paſſe la Mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un Souverain, & de veritable paſſion pour la Gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoi que tous le dûſſent faire en ces places-là.

Ce n'eſt pas un vain phantôme
Que la Gloire & la Grandeur ;
Et STUART en ſon Royaume
Y court avec plus d'ardeur,
Qu'un Amant à ſa Maîtreſſe.
Ennemi de la molleſſe,
Il gouverne ſon Etat
En habile Potentat.
De cette haute Science

L'O-

* *Voyez* RABELAIS, *Livre III. Chap.* 39.

L'Original eſt en *France*,
Jamais on n'a vû de Roi
Qui ſût mieux ſe rendre Maître;
Fort ſouvent juſques à l'être
Encore ailleurs que chez ſoi.
L'Art eſt beau, mais toutes Têtes
N'ont pas droit de l'exercer:
LOUIS a ſû s'y tracer
Un Chemin par ſes Conquêtes.
On trouvera ſes Leçons,
Chez ceux qui feront l'Hiſtoire:
J'en laiſſe à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces Moutons, Madame, c'eſt Vôtre Alteſſe, & Madame *Mazarin*. Ce ſeroit ici le lieu de faire auſſi ſon Eloge, afin de le joindre au vôtre: mais comme ces ſortes d'Eloges ſont une matiere un peu délicate, je croi qu'il vaut mieux que je m'en abſtienne. Vous vivez en Sœurs, cependant il faut éviter la Comparaiſon.

L'Or ſe peut partager, mais non pas la louange;
Le plus grand Orateur, quand ce ſeroit un Ange,

Ne contenteroit pas en ſemblables deſſeins,
Deux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux Saints.

Je ſuis avec un profond reſpect, *&c.*

RÉPONSE
DE Mr. DE SAINT-EVREMOND, A LA LETTRE DE Mr. DE LA FONTAINE,
A Mad. la Ducheſſe de BOUILLON.

SI vous étiez auſſi touché du Mérite de Madame de *Bouillon*, que nous en ſommes charmés, vous l'auriez accompagnée en *Angleterre*, où vous euſſiez trouvé des Dames qui vous connoiſſent autant par vos Ouvrages, que vous étes connu de Madame de *La Sabliere*, par vôtre commerce & vôtre entretien. Elles n'ont pas eu le plaiſir de vous voir, qu'elles ſouhaitoient fort: mais elles ont celui de lire une Lettre aſſez galante, & aſſez ingénieuſe pour donner de la jalou-
ſie

fie à *Voiture*, s'il vivoit encore. Madame de *Bouillon*, Madame *Mazarin*, & Monfieur l'Ambaſſadeur, ont voulu que j'y fiſſe une eſpece de Réponſe. L'entrepriſe eſt difficile, je ne laiſſerai pas de me mettre en état de leur obéïr.

Je ne parlerai point des Rois;
Ce ſont des Dieux vivans que j'adore en ſilence:
Loués à nôtre goût, & non pas à leur choix,
Ils mépriſent nôtre Eloquence.
Dire de leur Valeur ce qu'on a dit cent fois
Du Mérite paſſé de quelqu'autre Vaillance;
Donner un tour antique à de nouveaux Exploits;
C'eſt des Vertus du tems ôter la connoiſſance.
J'aime à leur plaire en reſpectant leurs Droits,
Rendant toûjours à leur Puiſſance,
A leurs Volontés, à leurs Loix,
Une parfaite obéïſſance.
Sans moi leur Gloire a ſû paſſer les Mers,
Sans moi leur juſte Renommée
Par toute la Terre eſt ſemée:
Ils n'ont que faire de mes Vers.

Madame de *Bouillon* ſe paſſeroit bien de ma Proſe, après avoir lû le bel Eloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des Graces qui ſe répan-

dent ſur tout ce qu'elle fait, & ſur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'aquis que de naturel; de ſavoir que d'agrément. Dans ſes Converſations ordinaires elle diſpute toûjours avec eſprit; ſouvent, à ma honte, avec raiſon; mais une Raiſon animée qui paroît de la Paſſion aux Connoiſſeurs médiocres, & que les Délicats même auroient peine à diſtinguer de la Colere dans une perſonne moins aimable. Je paſſerai le chapitre de Madame *Mazarin*, comme celui des Rois, dans le ſilence d'une ſecrete Adoration. Travaillez, Monſieur, tout grand Poëte que vous êtes; travaillez à vous former une belle Idée; & malgré l'effort de vôtre eſprit, vous ſerez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une Perſonne ſi admirable.

Ouvrages de la fantaiſie,
Fictions de la Poëſie,
Dans vos Chef-d'œuvres inventés,
Vous n'avez rien d'égal à ſes moindres beautés.
Loin d'ici Figures uſées,
Loin Comparaiſons mépriſées:
Ce ſeroit embellir la Lumiere des Cieux,
Que de la comparer à l'éclat de ſes Yeux.
Belle Greque, fameuſe *Héléne*,

Ne

Ne quittez point les triſtes bords
Où regne vôtre Ombre hautaine;
Vous étes moins mal chez les Morts;
Vous ne ſouffrez pas tant de peine
Que vous en ſouffririez à voir tous les Tréſors
Que Nature, d'une main pleine,
A répandu ſur ce beau Corps.
Quand le Ciel vous rendroit vôtre forme premiere,
Que vos yeux aujourd'hui reverroient la lumiere,
A quoi vous ſerviroient & ces Yeux & ce Jour,
Qu'à vous en faire voir qui donnent plus d'amour?
Vous paſſez vôtre tems, en vos demeures ſombres,
A conter aux nouvelles Ombres,
Amours, Avantures, Combats;
A les entretenir là bas
De la vieille Guerre de *Troye*,
Qui ſert d'amuſement au défaut de la joye.
Mais ici que trouveriez-vous
Qui n'excitât vôtre courroux?
Vous verriez devant vous des Charmes,
Maîtres de nos ſoûpirs & de nos tendres larmes:
Vous verriez fumer leurs Autels
De l'Encens de tous les Mortels;
Tandis que morne & ſolitaire,

L'Ame

L'Ame trifte, l'Efprit confus,
Vous vous fauveriez chez *Homére*
Et pafferiez les nuits avec nos *Voffius*,
A chercher dans un Commentaire
Vos Mérites paffés, qu'on ne connoîtroit plus.
Belle Greque, fameufe *Héléne*,
Ne quittez pas les triftes bords
Où regne vôtre Ombre hautaine;
Tout Regne eft bon, & fût-ce chez les Morts.
Et vous, Beautés, qu'on louë en fon abfence,
Attraits nouveaux, doux & tendres Appas,
Qu'on peut aimer où *Mazarin* n'eft pas,
Empêchez-la de revenir en *France:*
Par tous moyens traverfez fon retour;
Jeunes Beautés, tremblez au Nom d'*Hortence*:
Si la mort d'un Epoux la rend à vôtre Cour,
Vous ne foûtiendrez pas un moment fa préfence.

Mais à quoi bon tout ce difcours
Que vous avez fait fur Héléne,
COMBATS, AVANTURES, AMOURS,
Ces TRISTES BORDS, & cette OMBRE HAUTAINE?
Sans vous donner excufe ni détours,
Je vous dirai, Monfieur de *La Fontaine*,
Que tels propos vous fembleroient bien courts,

Si tel Objet animoit vôtre Veine.
La Régle gêne, on ne la garde plus,
On joint *Héléne* au docte *Vossius*,
Comme souvent, de loisir, sans affaires,
On fait *dicter à quatre* Secretaires.
Les premieres Beautés ont droit au Merveilleux;
La basse Verité se tient indigne d'elles:
Il faut de l'Incroyable, il faut du Fabuleux,
Pour les Héros, & pour les Belles.

La solidité de Monsieur l'Ambassadeur l'a rendu assez indifferent pour les louanges qu'on lui donne : mais quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, quelque sévére qu'il soit à lui-même, il ne laisse pas d'être touché secretement de ce que vous avez écrit pour lui. Je voudrois que ma Lettre fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possédez tout le Bon-sens
Qui sert à consoler des maux de la Vieillesse:
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens,
Eux, moins que vous de Goût & de Justesse.

Après avoir parlé de vôtre Esprit, il faut dire quelque chose de vôtre Morale.

S'ac-

S'accommoder aux ordres du Destin ;
Aux plus heureux ne porter point d'envie ;
Du faux Esprit que prend un Libertin,
Avec le tems, connoître la folie ;
Et dans les Vers, Jeu, Musique, bon Vin,
Passer en paix une innocente vie ;
C'est le moyen d'en reculer la fin.

Monsieur *Waller*, dont nous regrettons la perte, a poussé la vigueur de l'Esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingts-deux ans * :

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triste & malheureux trépas,
Je dirois en pleurant que toute Muse est morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O vous, nouvel *Orphée*, ô vous de qui la Veine
Peut charmer des Enfers la noire Souveraine,
Et le Dieu son Epoux, si terrible, dit-on,
Daignez, tout puissant *La Fontaine*,
Des lieux obscurs, où nôtre sort nous mene,
Tirer *Waller* au lieu d'*Anacréon*.

Mais il n'est permis de demander ces sortes de soulagemens qu'en Poësie ; on sait qu'aucun Mérite n'exemte les Hommes

* *Monsieur* Waller *mourut le* 31. *d'Octobre* 1687.

mes de la néceſſité de mourir, & que la vertu d'aucun charme, aucune priere, aucuns regrets, ne peuvent les rendre au Monde, quand ils en ſont une fois ſortis.

Si la bonté des Mœurs, la beauté du Génie,
Pouvoient ſauver quelqu'un de cette tyrannie,
Que la Mort exerce ſur tous;
Waller, vous ſeriez parmi nous
Arbitre délicat, en toute Compagnie,
Des Plaiſirs les plus doux.

Je paſſe de mes regrets pour la Muſe de Monſieur *Waller*, à des ſouhaits pour la vôtre.

Que plus long-tems vôtre Muſe agréable
Donne au Public ſes Ouvrages galans;
Que tout chez vous puiſſe être CONTE & FABLE,
Hors le ſecret de vivre heureux cent ans.

Il ne ſeroit pas raiſonnable que je fiſſe tant de vœux pour les autres, ſans en faire quelqu'un pour moi.

Puiſſe de la Beauté le plus parfait Modelle.
A mes Vers, à mes ſoins, laiſſer leurs foibles Droits!

Que

Que l'avantage heureux de vivre ſous ſes loix
Me tienne lieu de Mérite auprès d'elle!
Que le feu de ſes Yeux m'inſpire les eſprits
Qui depuis ſi longtems m'ont conſervé la Vie!
Qu'une ſecrete ardeur anime mes Ecrits!
Que me ſerviroit-il de parler d'autre envie?
Où ceſſe l'amoureux Deſir
Il faut que la Raiſon nous ſerve de plaiſir.

RÉPONSE

DE MR. DE LA FONTAINE, A MR. DE SAINT-EVREMOND.

NI vos Leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont ſû charmer la douleur qui m'accable:
Je ſouffre un mal qui réſiſte aux douceurs
Et ne ſaurois rien penſer d'agréable.
Tout Rhumatiſme, invention du Diable,
Rend impotent & de corps & d'eſprit;
Il m'a falu, pour forger cet Ecrit,
Aller dormir ſur la Tombe d'*Orphée*;
Mais je dors moins que ne fait un Proſcrit,
Moi, dont l'*Orphée* étoit le Dieu *Morphée*.

Si

Si me faut-il répondre à vos beaux Vers,
A vôtre Prose, & galante & polie.
Deux Déités par leurs Charmes divers,
Ont d'agrémens vôtre Lettre remplie:
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens;
Le mal me tient, *Hortence* vous amuse;
Cette Déesse, outre tous vos talens,
Vous est encor une dixiéme Muse:
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au Printems.

Voila, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussi-tôt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une Lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnoissant. Vous me louëz de mes Vers & de ma Morale, & cela de si bonne grace que la Morale a fort à souffrir, je veux dire la Modestie.

L'Eloge qui vient de vous,
Est glorieux & bien doux:
Tout le monde vous propose
Pour modelle aux bons Auteurs;
Vos beaux Ouvrages sont cause,
Que j'ai sû plaire aux neuf Sœurs;
Cause en partie, & non toute;

Car

Car vous voulez bien ſans doute,
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux Eſprits.
J'ai profité dans *Voiture*,
Et *Marot* par ſa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens:
Je ne ſai qui fût ſon Maître
Que ce ſoit qui le peut être,
Vous étes tous trois les miens.

J'oubliois Maître *François* *, dont je me dis encore le Diſciple, auſſi bien que celui de Maître *Vincent*, & celui de Maître *Clement*. Voila bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne ſuis pas fort ſavant en certain art de railler, où vous excellez, je prétens en aller prendre de vous des Leçons ſur les bords de l'*Hippocrene*; (bien entendu qu'il y ait des Bouteilles qui rafraîchiſſent.) Nous ſerons entourés de Nymphes & de Nourriſſons du *Parnaſſe*, qui recueilliront ſur leurs Tablettes les moindres choſes que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans vôtre Ecole à juger de tout avec pénétration & avec fineſſe.

Vous poſſedez cette Science;
Vos Jugemens en ſont les Regles & les Loix;
Ou-

* Rabelais.

Outre certains Ecrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez *Hortence* & les deux Rois.

Au même endroit, où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois Puissances, aussi bien à Madame *Mazarin* qu'aux deux Princes ; vous me faites son Portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des Beautés & des Graces à ma fantaisie. Si j'entreprens d'y toucher, vous défiez en son Nom la Verité & la Fable, & tout ce que l'Imagination peut fournir d'idées agréables & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour, si je me laissois rebuter par de telles difficultés. Il faut vous représenter vôtre Héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un Génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendroit mieux qu'à moi, que l'on a crû jusqu'ici ne savoir représenter que des Animaux. Toutefois afin de vous plaire, & pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le Pays des Muses, & n'y trouvé en effet que de vieilles Expressions que vous dites que l'on méprise. De là j'ai passé au Pays des Graces, où je

je suis tombé dans le même inconvenient. Les Jeux & les Ris sont encore des Galanteries rebattuës, que vous connoissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puisse faire est de dire tout simplement que rien ne manque à vôtre Héroïne de ce qui plaît, & de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage?
Hortence eut du Ciel en partage
La Grace, la Beauté, l'Esprit; ce n'est pas tout:
Les qualités du Cœur; ce n'est pas tout encore:
Pour mille autres Appas le Monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'*Angleterre* en ce point le dispute à la *France*:
Vôtre Héroïne rend nos deux Peuples Rivaux:
O vous, le Chef de ses Dévots,
De ses Dévots à toute outrance,
Faites-nous l'Eloge d'*Hortence*!
Je pourrois en charger le Dieu du double Mont,
Mais j'aime mieux *Saint-Evremond*.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puis que vous voulez que la Gloire de Madame *Mazarin* remplisse tout l'Univers, & que je voudrois que

que celle de Madame de *Bouillon* allât au delà, ne dormons ni vous, ni moi, que nous n'ayons mis à fin une si belle Entreprise. Faisons-nous *Chevaliers de la Table Ronde*; aussi bien est-ce en *Angleterre* que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en nôtre Equipage, & au haut de ces deux Tentes les deux Portraits des Divinités que nous adorons.

Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois,
Nos Hérauts publieront ce Ban à haute voix:
MARIANE sans pair, *HORTENCE sans seconde*,
Veulent les Cœurs de tout le monde.
Si vous en étes crû, le Parti le plus fort
Panchera du côté d'*Hortence*;
Si l'on m'en croit aussi, *Mariane* d'abord
Doit faire incliner la balance.
Hortence ou *Mariane*, il faut y venir tous;
Je n'en sai point de si profane
Qui d'*Hortence*, évitant les coups,
Ne cede à ceux de *Mariane*.
Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur
Que sans égard à nôtre ardeur,
Il fasse le partage; à moins que des deux Belles
Il ne puisse accorder les Droits,

Lui dont l'Esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux des deux Rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma santé ; autrement il me faudroit chercher en Litiere les Avantures. On m'appelleroit le *Chevalier du Rhumatisme* ; Nom qui, ce me semble, ne convient guere à un Chevalier Errant. Autrefois que toutes Saisons m'étoient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, & je crains toute chose ;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour :
Vous savez qu'à sa Mere il se plaignit un jour
Du pli d'une Feuille de Rose.
Ce pli l'avoit blessé ; par quels cris forcenés
Auroit-il exprimé sa plainte,
Si de mon Rhumatisme il eut senti l'atteinte ?
Il eut été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est dommage que Monsieur *Waller* nous ait quittés, il auroit été du voyage. Je ne devrois peut-être pas le faire entrer dans une Lettre aussi peu serieuse que celle-ci. Je croi toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé

au

au de-là du Fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un Songe, & c'en peut être un; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux Esprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Elisées:
Ils veulent tous en leurs Départemens
Waller pour hôte, Ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit, *J'ai vos raisons pesées,*
Cet Homme sût en quatre Arts exceller,
Amour, & Vers, Sagesse, & Beau-parler;
Lequel d'eux tous l'aura dans son Domaine?
„ Sire *Pluton*, vous voila bien en peine
„ S'il possedoit ces quatre Arts en effet,
„ Celui d'Amour, c'est chose toute claire,
„ Doit l'emporter; car quand il est parfait,
„ C'est un Métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma Morale, & suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous, du faux air d'Esprit que prend un Libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un Livre,

 Mais

Mais la Raiſon m'oblige à vivre
En ſage Citoyen de ce vaſte Univers;
Citoyen qui voyant un Monde ſi divers,
Rend à ſon Auteur les hommages
Que méritent de tels Ouvrages.
Ce Devoir aquitté, les beaux Vers, les beaux
Sons,
Il eſt vrai, ſont peu néceſſaires;
Mais qui dira qu'ils ſoient contraires
A ces éternelles Leçons?
On peut goûter la joye en diverſes façons;
Au ſein de ſes Amis répandre mille choſes,
Et recherchant de tout les Effets & les Cauſes,
A table, au bord d'un Bois, le long d'un clair
Ruiſſeau,
Raiſonner avec eux ſur le Bon, ſur le Beau;
Pourvû que ce dernier ſe traite à la legere,
Et que la Nymphe ou la Bergere
N'occupe nôtre eſprit & nos yeux qu'en paſ-
ſant:
Le chemin du Cœur eſt gliſſant;
Sage *Saint-Evremond*, le mieux eſt de m'en
taire,
Et ſur tout n'être plus Chroniqueur de *Cythère*,
Logeant dans mes Vers les *Cloris*,
Quand on les chaſſe de *Paris*.
On va faire embarquer ces Belles;

Elles

Elles s'en vont peupler l'*Amerique* d'Amours *:
Que maint Auteur puiſſe avec elles,
Paſſer la Ligne pour toûjours.
Ce ſeroit un heureux paſſage !
Ah ! ſi tu les ſuivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'Hiver de nos Climats promet pour appanage !
Triſte Fils de *Saturne*, hôte obſtiné d'un lieu,
Rhûmatiſme, va-t-en. Suis-je ton heritage ?
Suis-je un Prélat ? Croi-moi, conſens à nôtre Adieu :
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cauſe
Que mes Vers comme toi deviennent mal-plaiſans.
S'il ne tient qu'à ce point bien-tôt l'effort des Ans,
Fera ſans ton ſecours cette métamorphoſe ;
De bonne heure il faudra s'y reſoudre ſans toi.
Sage *Saint-Evremond*, vous vous moquez de moi :
De bonne heure ! eſt-ce un Mot qui me convienne encore !
A moi qui tant de fois ai vû naître l'Aurore,
Et de qui les Soleils ſe vont précipitant
Vers le moment fatal que je voi qui m'attend.

* *Dans le tems que Mr. de* La Fontaine *écrivit cette Lettre, on fit enlever à* Paris *un grand nombre de Courtiſanes, qu'on envoya peupler* l'Amerique.

Madame de *La Sablière* se tient extrémement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, & m'a prié de vous en remercier. J'espere que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, & que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de vôtre Amitié. Je vous la demande, Monsieur, & vous prie de croire que personne n'est plus veritablement que moi, Vôtre, *&c.*

A Paris ce 18 de Decembre 1687.

Sur la Mort de Monsieur le Marêchal de CREQUI*.

CREQUI, dont le Mérite eût pour nous tant de charmes,
Dont la Valeur faisoit l'ordinaire entretien;
Honneur des Lettres & des Armes;
Contre nos Ennemis le plus ferme soûtien,
Et pour eux un sujet d'éternelles Allarmes:
De tant de Qualités il ne te reste rien;
CREQUI, nos Soûpirs & nos Larmes,
Nos regrets aujourd'hui sont ton unique Bien.

LET-

* *Le Marêchal de* Crequi *mourut en 1687.*

LETTRE

A MONSIEUR ***,

JE n'ai jamais vû de Queſtion agitée ſi long-tems, & ſi fortement que celle de l'HONNEUR, & de la RAISON l'a été chez Madame *Mazarin*; & ce qu'il y a eu de merveilleux, c'eſt que les Diſputans ont paſſé l'un & l'autre dans le Parti de leur Adverſaire ſans y penſer.

Monſieur de *Villiers*, le Tenant de l'*Honneur* & de la *Raiſon*, a ſoûtenu ſon Sentiment avec tant d'ardeur & de vehemence, qu'il ſembloit favoriſer les Paſſions par ſes mouvemens propres. Madame *Mazarin* qui faiſoit l'office de l'Aſſaillant, attaquoit les Ennemis jurés des Plaiſirs avec tant de ſang froid, qu'elle ſembloit être dans l'interêt de la *Raiſon*. Elle ne laiſſoit pas de demander à Monſieur de *Villiers* ce que c'étoit que l'HONNEUR & la RAISON: Monſieur de *Villiers* répondoit que c'étoit aſſez pour lui qu'il y eut telles choſes dans le Monde, ſans

qu'il eut besoin de les définir. Il ne laissa pas d'apporter quelques Définitions un peu vagues ; & comme il voyoit que la Compagnie ne s'en contentoit pas trop, il alloit passer aux Exemples, quand la Musique vint à propos pour finir la contention, & appaiser des Esprits, qui commençoient plus que raisonnablement à s'échauffer.

LES NOCES D'ISABELLE :

SCENE en Musique.

UN VIEUX POETE, UN JEUNE MUSICIEN, ISABELLE, MILONIO.

LE POETE à ISABELLE.

ON vous trouve belle,
Chacun vous le dit,
Mais être cruelle,
Nourrie à *Madrit*,
C'est, Dame *Isabelle*,
Chose assez nouvelle,
Qui sur mon esprit

A

A peu de crédit.

Les Violons répetent l'Air entier.

LE MUSICIEN.

Chassons de nôtre Ame
L'amoureux tourment;
Heureuse une Dame,
Heureux un Amant,
Qui donne à sa flâme
Promt contentement!

Les Violons repetent l'Air entier.

ISABELLE.

Que dure en nôtre Ame
L'amoureux tourment;
Heureuse une Dame,
Heureux un Amant,
Qui garde sa flâme
Eternellement!

Les Flutes.

LE POETE.

Bien que chaque jour un Rhume me mette
En Vieillard caduc proche du trépas;
J'espere au brasier de l'*Espagnolette*,
Aux Feux souterrains, au fond des Appas,
Que je trouverai la Vigueur secrete,
Qu'un plus jeune ailleurs ne trouveroit pas.

LE MUSICIEN.

Avant que de tenter la douteuse Carriere
Tu devrois imiter les Dévots *Amadis*,
En faisant au Ciel ta priere
Comme ces Preux faisoient au tems jadis.

LE POETE.

Pourquoi d'inutiles paroles
Irois-je fatiguer les Cieux?
Avec les Dames *Espagnoles*
Il n'est gens ni foibles, ni vieux.

LE MUSICIEN.

Si la vertu de tes paroles
N'obtient un Miracle des Cieux,
Avec tes Dames *Espagnoles*
Tu feras bien foible & bien vieux

UN TRIO.

Voix, Instrumens,
Agréable Harmonie,
De nos sons differens
Soit la douceur unie.

ISABELLE.

Faites que nos tendres Accens
Expriment bien nos Desirs innocens.

LE POETE.

Jeunes & Vieux chantons tous qu'une Belle
Née à *Madrid* doit être moins cruelle:

Que

Que chacun tâche à flater ses desirs
Par des Amours, des Jeux, & des Plaisirs.

Les Violons.

ISABELLE.

L'*Espagnolette*
N'est point Coquette:
C'est flater en vain ses desirs,
Que d'en esperer des plaisirs.

Les Flutes.

LE POETE & LE MUSICIEN *ensemble.*

Espagnolette
N'est point Coquette;
Mais sans trop flater nos desirs
Nous en esperons des plaisirs.

Les Violons.

UN TRIO.

Non, non, c'est flater vos desirs
Que d'en esperer des plaisirs:
Non, non, non, non, c'est flater vos desirs
Que d'en esperer des plaisirs.

ISABELLE.

Que *Don Milonio* s'apprête;
Sans lui point d'amoureuse Fête;
Pour trouver un moment si doux
Il faut devenir mon Epoux.

MILONIO.

Parlez, Vieillard, parlez, *Paisible* *,
Goûterez-vous un bonheur si sensible?

LE POETE.

Je veux bien lui donner ma Foi.

LE MUSICIEN.

Je veux bien vivre sous sa Loi.

MILONIO.

Et pour vous, Madame *Isabelle*?

ISABELLE.

Autant que je pourrai je leur serai fidelle.

LE POETE & LE MUSICIEN *ensemble.*

Dépêchez-vous, le tems se pert.

MILONIO.

Conjungo vos tout le Concert,
Et dure à jamais l'Alliance
Entre la *Castille* & la *France.*

LE CHOEUR.

Et dure à jamais l'Alliance
Entre la *Castille* & la *France.*

ISABELLE.

Que d'Epoux à *Londre*, à *Paris*,
Pluralité soit établie:
Pour venger les Femmes d'*Asie*
Ayons

* *Fameux Musicien.*

Ayons ici des Serrails de Maris.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Nôces d'*Isabelle*
Chose nouvelle!
Chantons tous,
Pluralité d'Epoux.
Le Vieillard fournira tous les jours
Oilles, Perdrix, & Vin nouveau pour elles;
Paisible aura soin des Amours
Pour servir à toute heure la Belle.

Les Violons & les Voix.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais unissons nos vœux,
Et conservons de si beaux nœuds.

Les Violons & les Hautbois.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Nôces d'*Isabelle*,
Chose nouvelle!
Chantons tous,
Pluralité d'Epoux.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais unissons nos vœux,
Et conservons de si beaux nœuds.

A MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

*Sur son Départ d'*Angleterre.

VOus nous avez sauvé les larmes
Qu'on répand aux tristes Adieux;
Mais le souvenir de vos Charmes
Tous les jours en coûte à nos yeux.
Monsieur l'Ambassadeur a bien voulu paroître
Capable de ce déplaisir,
Quand les soins de servir son Maître
De pouvoir s'affliger lui laissoient le loisir.
Monsieur de *Bonrepaux* a loüé le mérite
De vôtre Resolution,
Et parle hautement à la Cour, en visite,
Du Brio de vôtre action.
Un Héros tout à vous, & sur Mer, & sur Terre †,
Retourne glorieux d'avoir eu dans son sein
La confiance d'un Dessein,
Qui sentoit la ruse de Guerre.
Tel sur qui vous avez, dites-vous, le Cœur net *,

A

† *Le Marquis de* Miremont.
* *Le Comte de* Roye.

A fait cent & cent vœux pour vôtre heureux
passage ;
Pour ses propres périls il garde son Courage,
De vos moindres dangers il paroît inquiet.
La belle & dolente Duchesse
Porte dans le Jeu sa langueur,
Et nous découvre la tristesse
Que vôtre promt départ a laissé dans son Cœur.
Là par amusement tentant une fortune
Qui l'attire en public, en secret l'importune ;
Là voyant des Metteurs l'étrange emportement,
Rêveuse elle s'attache à vôtre éloignement,
Et malgré qu'elle en ait, la douleur & les larmes
Qu'elle voudroit cacher, embellissent ses char-
mes.
Dans un état si languissant
Elle empoche quelques Guinées
Du Jeu prudemment détournées,
Pour se donner entiere à l'ennui qu'elle sent.
Helas ! que ne peut point l'Amitié sur une
Ame ?
Elle se retire à l'instant ;
Je connois vôtre Cœur, Madame,
Vous en feriez pour elle autant.
Ce n'est plus que condoleance,
Mademoiselle * s'attendrit,

Et

* *Mademoiselle* Beverweert.

Et fait passer pour impudence
L'air libre de quiconque rit.
La douleur fait la bienseance,
Le ton lugubre est en crédit;
Par tout on pleure vôtre absence,
Hors chez les Banquiers, où l'on dit
Qu'il paroît beaucoup de constance.
Le Ponte ici déconcerté
Va demandant à tout le monde,
Si l'appui des Metteurs s'est enfin absenté:
„ N'aurons-nous plus, dit-il, d'autorité qui gronde
„ Un Tailleur insolent prêt à nous desoler;
„ Et, si nous le volons, qui fierement réponde,
„ Et soûtienne les Droits qu'a le Ponte à voler?
Dix Femmes, comme Echos, répétent à la ronde,
En *soûtenant les Droits qu'a le Ponte à voler.*
Le Spectateur oisif, & sterile en Guinées,
Attendant du Souper le desiré moment,
Se joint à ces Infortunées,
Heureux de pouvoir dire un mot impunément.
De nos Joüeurs d'Echets les Ames condamnées
A rêver éternellement,
De leur profond silence ont été détournées,
Et tous les Corps unis ont crié hautement,

Qu'el-

Qu'elle revienne promptement.
Je me ressens de la misere
Où les Pontes sont destinés,
Monsieur *Mata* me desespere,
Madame, au Nom de Dieu, Madame, revenez.

JUGEMENT

Sur les trois Relations de SIAM.

A Mr. *LE FEVRE**.

J'AI lû avec soin les trois Relations de SIAM, que vous m'avez envoyées, & voici le Jugement que je fais de leurs Auteurs.

Monsieur le Chevalier de *Chaumont* nous apprend peu de chose des Nations qu'il a vûës. Occupé de son Caractére, il

* *Fils de* N. le Fêvre, *si connu par son* TRAITE' DE LA CHIMIE. *Mr.* le Fêvre *a sû joindre aux Lumieres d'un habile & judicieux Medecin, toutes les qualités d'un Galant-homme. Son Honnêteté, sa Politesse, & son antique Vertu, l'ont fait estimer & cherir de tout le Monde; & particulierement de Mr. de* St. Evremond, *à qui il a continué ses soins jusqu'à la mort.*

il n'a pû contenter sa curiosité dans le Voyage, ni satisfaire la nôtre à son Retour: mais quiconque aspire à l'honneur de l'Ambassade, ne sauroit apprendre de personne mieux que de lui, la hauteur & l'exactitude qu'on doit avoir aux moindres Cérémonies.

Le Pere *Tachard* a les Talens de Missionnaire pour toutes sortes de Religions; capable de planter la Foi des *Orientaux* dans l'*Europe*, comme celle des *Européens* dans l'*Orient*; aussi propre à faire des *Talapoins* à *Paris*, que des *Jesuites* à *Siam*.

Monsieur l'Abbé de *Choisi*. m'ennuye fort avec son Journal de Vents & de Routes; mais les Lettres où il parle de lui me réjouïssent. Je suis ravi de le voir se faire Prêtre, pour avoir l'occupation de dire la Messe dans l'inutilité où il se trouve sur le Vaisseau. Il écrit naturellement, & à lui rendre justice il n'y a point de Voyageur moins entêté qu'il est du faux Merveilleux. Il n'est pas fâché de paroître sur un grand Elephant; de se trouver devant le Roi avec Monsieur l'Ambassadeur, & Monsieur l'Evêque; d'entretenir en particulier Monsieur *Constance*: mais il n'en juge pas la symphonie de ce Pays-là moins détestable; la Comé-



médie *Chinoiſe* & l'Opera *Siamois* ne l'en accommodent pas mieux; il n'en trouve pas la Peinture meilleure que la Muſique. Pour les Rafraîchiſſemens & pour les Regales; Poules, Canards, Cochons, Ris éternel: choſe triſte au goût de Monſieur l'Abbé, malgré l'eſprit de mortification que lui donne ſa Condition nouvelle.

Le *Tonquin* & la *Cochinchine* ſont peu de choſe: ces Royaumes-là ont beſoin d'être embellis par des imaginations amoureuſes de merveilles étrangeres. J'ai paſſé de ces Relations au Livre de CONFUCIUS, le plus ennuyeux Moral que j'aye jamais lû. Ses Sentences ſont au deſſous des QUATRAINS de *Pibrac*, où il eſt intelligible: au deſſus de l'APOCALYPSE, où il eſt obſcur.

LETTRE A MR. JUSTEL.

QUOI QUE vous ayiez reſolu de n'acheter jamais de Livres, je vous conſeille de faire la dépenſe de celui d'*Orobio*

bio Juif célébre, & de Monsieur *Limborch* Chrétien savant *. On n'a rien vû de plus fort, de plus spirituel, de plus profond sur cette matiere. Monsieur *Gaumin* † auroit dit sur *Limborch*,

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Et je dirai sur *Orobio*,

Si Pergama dextrâ
Everti possent, etiam hac eversa fuissent.

Vous aurez bien-tôt la Relation du Pere *Magaillans*, attenduë impatiemment par les Amateurs de Merveilles étrangeres. Ces Messieurs trouveront à se consoler des Verités simples & sensées du Pere *Couplet*, dans les Exagerations du *Portugais*, plus entêté du Merveilleux, qu'attaché sévérement au Véritable. Ils verront dans ce Livre curieux les douze Ex-

* *Ce Livre est intitulé* DE VERITATE Christianæ Religionis Amica Collatio cum Erudito Judæo. *Voyez la* BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE. *Tom. VII. pag.* 289.

† *Maître des Requêtes. Voyez les* JUGEMENS DES SAVANS *de Mr.* Baillet, *& mes* REMARQUES *sur le* COLOMESIANA.

Excellences de la *Chine*; à l'exemple des douze Excellences de *Portugal*, que l'Auteur a bien voulu donner aux *Chinois* *.

Quel Pays que cette *Chine*, à ce que j'ai appris du sincere & judicieux Pere *Couplet* †! Point de Blé à *Pekin*, point de Vin dans tout l'Empire, point d'Huile d'Olive, point de Beurre, point d'Huitres! On y trouve de la Peinture sans Ombre, de la Musique sans Parties, des Palais de bois sans Architecture; beaucoup de Sciences perduës, à ce qu'on dit; une ignorance presque de toutes choses, à ce qu'on voit: un Alphabet de soixante mille Lettres; une Langue toute de Monosyllabes. Il n'y auroit point de Géometrie, point d'Astronomie, si le Zéle des Conversions n'y faisoit aller des *Jesuites*, qui doivent la Tolerance de nôtre Religion, après la Grace Dieu, au Calendrier & aux Almanacs. Vous voyez

* Le *Pere* Magaillans *Jesuite* Portugais *avoit intitulé sa Relation* LES DOUZE EXCELLENCES DE LA CHINE, & *l'avoit divisée en douze Chapitres, dont chacun traitoit d'une de ces choses excellentes qu'il y avoit remarquées; par opposition à douze Raretés de son Pays qu'il avoit apportées à la* Chine.

† *Mr. de* Saint-Evremond *avoit vû le Pere* Couplet *en* Angleterre.

voyez qu'il manque bien des choses à ce Pays si renommé : mais en recompense la Morale y est bonne, la Politique excellente, le Peuple innombrable, les Sujets obéïssans, & le plus grand des Empereurs moderé.

A MR. LE COMTE
DE GRAMMONT*.

A Ce fameux Evenement
Pour témoigner l'excès de son contentement,
La Cour de *France* nous envoye
Celui même qui fait sa joye :
Lui, qui chasse pleurs & soûpirs
Dans un vrai sujet de tristesse,
Et qui dans les tems d'allegresse
Augmente encore les plaisirs.
Il est vrai que son Enjoûment
Auprès de l'Archiduc n'eut pas beaucoup à faire ;

Le

* *Monsieur le Duc d'*Orleans *l'avoit envoyé en* Angleterre (*en 1688.*) *pour complimenter le Roi sur la Naissance du Prince de Galles.*

Le bon Prince rioit fort difficilement:
Une gravité trop févére,
Eftimoit médiocrement,
Le mérite agréable, & le talent de plaire.
Comte, vous n'aurez point d'Archiduc en ces lieux,
Le goût délicat de la Reine
Vous eft un gage précieux,
Que tous vos agrémens feront connus fans peine.
Ajoûtons aux Talens de Cour,
D'avoir couru toute la Terre;
Donné trente Etés à la Guerre,
Et quarante Hivers à l'Amour.
Faut-il un Gouverneur? on a l'experience;
Faut-il un Envoyé? l'on a la fuffifance;
Et fans nous amufer en difcours fuperflus,
Le Miniftre fuccede au Héros qui n'eft plus.
Celui qui fe plaifoit au tumulte des Armes;
Qu'on voyoit intrépide au milieu des allarmes;
Comme tout change avec le tems,
Laiffe aller le Roi dans fes Camps;
Et l'attend au retour pour lui parler d'Affaire,
Quand il eft néceffaire.
Je ne reconnois plus la martiale Ardeur
De fon héroïque Génie;

Nonce, Miniſtre, Ambaſſadeur,
Sont aujourd'hui ſa compagnie.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JE vous ſupplie de m'excuſer, Madame, ſi je ne me trouve point au Repas où vous me faites l'honneur de me convier; un infirme ne doit pas être ſouffert dans la Compagnie des gens qui ſe portent bien: Je m'en abſtiendrai donc par la juſtice que je me fais, & que vous avez la bonté de ne me pas faire. Mon Infirmité eſt aſſez connuë; la Santé de vos autres Conviés ne l'eſt pas moins: je commencerai par l'heureuſe conſtitution de Monſieur l'Ambaſſadeur*.

Monſieur l'Ambaſſadeur a la ſanté d'Athlete,
Habitude pleine & parfaite,
Selon nôtre *Hippocrate* à craindre quelquefois;
Ce-

* *Monſieur de* Barillon.

Cependant il pourra se passer d'*Esculape*,
Un austere discours des Herbes de la *Trape*,
Servira de Diéte une ou deux fois le mois.

Malgré cette rude bataille
Que Nature essuye en la Taille,
Canaple a conservé son Visage fleuri;
Sa Vigueur n'est pas redoutable,
Mais il est assez agréable,
Pour allarmer encore un timide Mari.
Comte *, Galant, Epoux & Pere même,
Qui possedez dans un degré suprême
Plus de talens & de perfections
Qu'il n'en faudroit pour vingt conditions;
Aimable Comte, à qui les Destinées
Laissent l'humeur des plus jeunes années,
Que tenez-vous de l'arriere-saison
Qu'un peu plus d'ordre, un peu plus de Raison?
Vous retenez de vôtre premier âge
Un tendre Cœur qu'aisément on engage;
Vous retenez une ardeur pour le Jeu,
A quoi l'Amour oppose en vain son feu;
Puis que *Morin* a les soins & les veilles,
Que refusez à Dames sans pareilles,

 C'est

* *Mr. le Comte de* Graminont.

C'eſt aſſez fait pour le Jeu, pour l'Amour,
Et l'eſprit mûr mérité bien ſon tour.
De tems en tems certain air de Sageſſe
Qu'un Politique auroit en ſa vieilleſſe,
Un Entretien ſerieux ou ſenſé,
Montre le fruit de vôtre âge avancé:
Si mon Héros demandoit davantage
Que d'être Amant, d'être Joüeur, & Sage,
Ajoûtons-y l'*Original*,
Qui n'aura jamais ſon égal,
Ajoûtons-y la noble *Vie*
Tant admirée & peu ſuivie,
Afin qu'on trouve ramaſſés
Eloges préſens & paſſés.

Vous l'entendez ſans qu'on la nomme,
Celle que je veux dire en diſant *la Beauté*;
Jamais expreſſion n'eut moins d'obſcurité;
C'eſt l'Honneur de la *France*, & la Gloire de *Rome*.
La Beauté qu'avec tant de ſoin
Jadis la Nature a formée,
Eut pour réſiſter au beſoin
Lors qu'elle ſeroit allarmée,
Une Raiſon exquiſe & par tout eſtimée:
Tout Philoſophe en ſeroit le témoin;
Du plus ſavant & du plus ſage;

Cet-

Cette Raison confondroit le discours,
Mais elle trahit son usage
En faisant naître nos Amours.
Au parti des Appas l'infidele s'engage,
Plaît comme eux & charme toûjours.

Pour l'Illustre Mademoiselle *,
Vertueuse & spirituelle,
(Concert que l'on voit rarement)
Elle fait mon étonnement.
Son Jeu n'est pas une foiblesse:
Par le moyen du Paroli,
Elle sauve le Cœur d'une folle tendresse,
Dont il pourroit être rempli;
Et l'Ame de l'ennui d'une longue sagesse.
Le pauvre Corps enseveli
Dans sa vertueuse paresse,
Descendroit promtement au noir Fleuve d'Oubli,
Si l'Esprit quelquefois n'égayoit la Sagesse,
Par la Paix & le Paroli.

Jadis la *Greque* & la *Romaine*
S'amusoient à filer la laine;
On ne file plus aujourd'hui;
C'est Amour, Jeu, Repas, ou bien mortel ennui.

* *Mademoiselle de* Beverweert.

J'ai commencé ma Lettre par des Excuses de ne me trouver point à vôtre Repas : je la finis, Madame, par de très-humbles Remercimens de l'honneur que vous m'avez fait de m'y convier.

Le Pouvoir des Charmes de Madame la Duchesse MAZARIN.

DEMANDEZ-vous à quel usage
Hortence aime à porter des Fleurs ?
C'est pour effacer leurs couleurs
Par celles de son beau Visage.
Le Teint de nos jeunes *Philis*
N'ose exposer Roses, ni Lis ;
Les plus beaux Yeux baissés de honte
Trouvent un feu qui les surmonte :
L'étude des Ajustemens,
La richesse des Ornemens,
L'artifice de la Parure,
Tout se pert, ou se défigure
Auprès de ses Charmes puissans,
Dont le vrai naturel est maître de nos Sens.
Ah ! qu'il nous coûte cher de la trouver si belle !
Nous perdons le plaisir de la diversité ;
Il n'est plus pour nos Cœurs d'impression nouvelle

Par

Par trop d'attachement à la même Beauté:
On ne sauroit plus aimer qu'elle;
De ce Charme une fois goûté
L'habitude continuelle
Devient une necessité.
Quand la Dévotion a son Ame tentée
Par la triste douceur de ses dolens appas,
Et que l'Esprit du Ciel enfin l'a dégoûtée
Des Plaisirs naturels que l'on trouve ici bas;
On la suivroit au Monastere,
Avec elle on prendroit la Haire;
Et ce qui doit être compté
Pour le grand coup d'autorité,
Miremont auroit de la joye
De renoncer à la *Savoye* *,
A sa Suite, à toute sa Cour,
Pour lui témoigner son Amour.
Par mille endroits cette Beauté nous frape:
Qui n'oseroit en Amant s'attendrir †,
Parle en Dévot des Herbes de la *Trape*,
Dont avec elle il voudroit se nourrir.
Quelqu'un sans murmure & sans plainte
Souffre sa douloureuse atteinte;

 L'au-

* *Eglise que* Charles II. *donna* (en 1661) *aux Protestans* François *à* Londres, *dans le vieux Palais de la* Savoye.

† *Monsieur de* Barillon.

L'autre impétueux en diſcours,
La maudit & l'aime toûjours.
Tel à qui ſes beaux Yeux feront toûjours la guerre
Se cache autant qu'il peut ſa ſecrete langueur,
Et ſe prend à l'Air d'*Angleterre*
Des maux dont la ſource eſt au Cœur *.
Son propre Sexe y rencontre ſa peine;
Une orgueilleuſe Liberté
Qui ſe moquoit de toute chaîne
A ſoûmis enfin ſa fierté.
Qu'avez-vous fait, Mademoiſelle,
De ce Cœur jadis ſi rebelle?
A la honte de la Raiſon
Qui vous avoit ſi bien ſervie,
Vous éprouvez la tyrannie
Du Charme impérieux qui nous tient en priſon.
Vainement à ſes Yeux j'oppoſe ma Sageſſe
Eſperant que mon Cœur en ſera défendu;
„ Helas! me dit-elle ſans ceſſe,
„ N'ai-je pas aſſez combattu?
„ Puis que celui de Lot aujourd'hui s'eſt rendu
„ C'eſt en vain que pour vous la Raiſon s'intereſſe.

* *Mr. le Marquis de* Saiſſac.

LET-

LETTRE A MR. DE LA BASTIDE *.

Nequicquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt Vada †.

IL n'est pas possible, Monsieur, de mieux expliquer la Question que vous l'avez expliquée; mais il paroît que vous la décidez plûtôt par rapport au Genie d'*Horace*, que par les vrayes Notions qu'on peut avoir de la chose dont il s'agit. Croyez-vous que si *Malherbe* avoit souhaité à quelqu'un de ses Amis un heureux Passage de *Caen* à *Londres*, il eut eu d'autre objet que la Mer qui sépare la *France* de l'*Angleterre* ? Il auroit pû s'étendre poëtiquement sur les Tempêtes, les Goufres, les Bancs; sur toutes sortes d'Ecueils; mais toûjours par rapport au trajet que son Ami auroit eu à faire.

* *Mr. de* La Bastide *s'est fait estimer par sa* RE'PONSE *à Mr. l'Evêque de* Meaux, *par sa Revision des* PSAUMES *de* Marot *&* *de* Beze, *&* *par quelques autres Ouvrages. Il sortit de* France *en* 1687. *&* *mourut à* Londres *le* 15. *de Mars* 1704.

† Horat. ODAR. *Lib. I. Od.* 3.

Le Génie moderne qu'une Nature moins élevée a laiſſé dans la dépendance de l'Ordre & de la Raiſon ; ce Génie n'auroit pas la hardieſſe de s'élever tout d'un coup à la Création du Monde, & à la ſéparation de la Terre d'avec les Eaux. En effet il n'eſt pas beſoin d'aller aux *Indes* pour ſe noyer, & ſoixante lieuës de Mer auroient ſuffi pour animer *Malherbe* contre l'Inventeur de la Navigation.

Je vous parle en homme qui n'a que des vûës baſſes & communes : pour vous, Monſieur, qui connoiſſez *Horace* parfaitement *, vous pouvez croire que ſes Enthouſiaſmes le mettoient en droit de quitter ſi bruſquement *la moitié de ſon Ame* †, & de paſſer de la tendreſſe de ſon Amour au merveilleux d'une ſeconde GÉNÈSE. A parler ſérieuſement, ſi quelque choſe me fait ſouffrir vôtre Opinion, c'eſt que celui qui retourne à la *Guerre des Géants* n'a guere plus de chemin à faire pour aller à la *Création de l'Univers*.

Toutes choſes conſiderées, je me trompe, ou les deux Sentimens ſont ſoûtenables ; celui de Monſieur de *Barillon* plus

* *Mr. de* La Baſtide *avoit traduit en François quelques* ODES *d'*Horace, *& entr'autres celle dont on parle ici.*

† *C'eſt ainſi qu'*Horace *appelle* Virgile.

plus naturel vient d'un Bon-ſens qui juge des choſes par elles-mêmes : & le vôtre eſt peut-être aſſez conforme au goût d'*Horace*, qui ſe détourne de ſon ſujet fort aiſément. La beauté de ſon Génie lui donne un privilege pour des hardieſſes heureuſes, pour de nobles extravagances, que nôtre imagination gênée par un ſcrupule de Juſteſſe ne ſe permet pas. Mais quelque Sens qu'on veuille donner aux paroles d'*Horace*, ſon Ode eſt également belle & extraordinaire : je penſe qu'on n'a jamais vû à aucun Poëte un Cœur ſi tendre, & un Eſprit ſi libre dans le même tems.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

C'Eſt un ſervice bien douteux
Que celui de Vôtre Excellence !
Daniel & *La Forêt* chaſſés comme peteux
Nous en font voir l'expérience,
Et montrent en vain l'air piteux
De leur malheureuſe innocence.
Par ſa grande fidelité
La Douairiere eſt bien peu regardée ;
Peut-être moins recommandée

Par ſa Catholique bonté :
Par où donc eſt-elle gardée ?
D'où peut venir ſa ſûreté ?
C'eſt pour ſouffrir d'être grondée
Avec toute docilité.
Iſabelle au teint noir, du Soleil ſi cherie
Qu'elle confondroit la beauté
De la Blonde la plus fleurie
Par ſa brune vivacité ;
Pour avoir manqué de ſoupleſſe,
N'avoir pas ſoûmis ſon Eſprit
Aux Volontés de ſa Maîtreſſe,
Va reporter ſon Cœur aux Amans de *Madrid* ;
De l'humide froideur du Climat qu'elle laiſſe
Peu ſatisfaite, à ce qu'on dit.
Tirons de ce Diſcours un Avis ſalutaire :
En nos états divers puis qu'il faut la ſervir,
Valets, Amis, Amans, apprenons que bien faire
Auprès d'elle vaut moins que ſavoir bien ſouffrir.

ELOGE DE MR. DE TURENNE.

JE ferois tort à la Naiſſance de Monſieur de *Turenne*, ſi je ſongeois à inſtrui-



HENRY DE LA TOUR
d'Auvergne
PRINCE & VICOMTE de TURENNE

truire le Public d'une Maison aussi Illustre & aussi considerable dans toute l'*Europe* que la sienne. Je ne m'amuserai point à dépeindre tous les traits de son Visage; les Caractéres des Grands Hommes n'ont rien de commun avec les Portraits des belles Femmes: mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque chose d'auguste & d'agréable; quelque chose en sa Physionomie qui faisoit concevoir je ne sai quoi de grand en son Ame & en son Esprit. On pouvoit juger à le voir, que par une disposition particuliere la Nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un Pere aussi autorisé dans le Parti Protestant que Monsieur de *Bouillon* l'étoit, il en prit les Sentimens de Religion, sans Zéle indiscret pour la sienne, sans Aversion pour celle des autres; précautionné contre une seduction secrete, qui fait voir de la Charité pour le Prochain, où il n'y a qu'un excès de Complaisance pour son Opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les Emplois de la Guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres, toûjours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit: toûjours distingué par sa Naissance, la seule distinction de ses Services l'a fait monter

par degrés au Commandement des Armées ; & l'on peut dire sans exagerer, que pour arriver aux Postes qu'il a eûs, jamais homme n'a tant dû à son Mérite, & si peu à la Fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses Actions, me bornant à quelques particularités peu connuës qui contribuëront à former son Caractére. Tant qu'il a servi avec Monsieur le Prince en *Allemagne*, Monsieur le Prince lui a donné la principale Gloire de tout ce qu'on y faisoit ; & l'estime qu'il avoit pour lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de son tems, *si j'avois à me changer*, dit-il, *je voudrois être changé en Monsieur de TURENNE, & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là.* On ne sauroit croire l'application qu'avoit Monsieur le Prince à l'observer, cherchant à profiter non seulement de ses Actions, mais de ses Discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre.* „ Faire peu de „ Sieges, répondit Monsieur de *Turen-* „ *ne*, & donner beaucoup de Combats. „ Quand vous aurez rendu vôtre Armée

„ su-

„ superieure à celle des Ennemis, par le
„ nombre & par la bonté des Troupes,
„ (ce que vous avez presque fait par la
„ Bataille de *Rocroi*;) quand vous serez
„ bien maître de la Campagne, les Vil-
„ lages vous vaudront des Places : mais
„ on met son honneur à prendre une
„ Ville forte, bien plus qu'aux moyens
„ de conquerir aisément une Province.
„ Si le Roi d'*Espagne* avoit mis en Trou-
„ pes ce qu'il lui a coûté d'Hommes &
„ d'Argent à faire des Sieges & à forti-
„ fier des Places, il seroit aujourd'hui le
„ plus considerable de tous les Rois.

La premiere Maxime de Monsieur de *Turenne*, pour la Guerre, est celle qu'on attribuë à *César*; qu'*il ne faloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire*. A peine *Philisbourg* avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses Troupes pour tomber sur le petit Corps que *Savelli* & *Coloredo* commandoient : il y tomba, il le défit, il marcha à *Spire*, à *Worms*, à *Mayence*, qui se rendirent; & tout cela fut executé en six ou sept jours. Il consideroit plus les Actions par leurs suites, que par elles-mêmes : il estimoit plus un Général qui conservoit un Pays après avoir perdu une Bataille, que celui qui

qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas sû en profiter.

Venons à nos Guerres civiles; c'est-là qu'on a mieux connu Monsieur de *Turenne*, pour avoir été plus exposé aux Observations des Courtisans. On sait qu'il a sauvé la Cour à *Gergeau*, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de Monsieur le Prince à *Gien*. Il a conservé l'Etat, quand on le croyoit perdu; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on osoit en esperer la conservation.

Mais un des plus considerables Services que Monsieur de *Turenne* ait rendu, a été sans doute celui qu'il rendit à *Gien*. La Cour y croyoit être dans la derniere sûreté, quand Monsieur le Prince qui avoit traversé une partie du Royaume, lui septiéme, pour venir joindre Monsieur de *Beaufort*, & Monsieur de *Nemours*; quand Monsieur le Prince ne les eut pas si-tôt joints, qu'il marcha à Monsieur d'*Hocquincourt*, & tombant au milieu de ses Quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne sauriez croire la Consternation que cette malheureuse Nouvelle mit à la Cour. On n'osoit demeurer dans la Ville: on n'osoit s'en éloigner; ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu

peu sûrement. Toute la ressource étoit en Monsieur de *Turenne*, qui se trouvoit dans un aussi grand embarras. *Jamais*, a-t-il dit depuis, *il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un Homme, qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-tems que j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée, qui en devoit faire la sûreté. Pour peu qu'on ait de Considération & de Mérite, on a des Ennemis & des Envieux : j'en avois qui disoient par tout que j'avois conservé une liaison secrete avec Monsieur le Prince. Monsieur le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier Malheur qui me fut arrivé, peut-être auroit-il eu le même soupçon qu'avoient les autres. De plus, je connoissois Monsieur* d'Hoquincourt, *qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois exposé, & ne l'avois point secouru. Toutes ces Pensées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'est que Monsieur le Prince venoit à moi le plus fort, & victorieux.*

Dans ce méchant état que Monsieur de *Turenne* a dépeint lui-même, il rassembla ses Quartiers le mieux qu'il pût, & marcha, plus par conjecture que par connoissance, du côté que Monsieur le Prince pouvoit venir. La Nuit étoit extré-

trémement noire; & il n'avoit pour Guides que des Fuyards, plus capables d'effrayer ses Troupes, que de le conduire. Heureusement il se trouva le matin à la tête d'un Défilé, qu'il faloit passer nécessairement à Monsieur le Prince, s'il vouloit aller à *Gien*. Monsieur de *Navailles* proposa de jetter l'Infanterie dans un Bois qui bordoit le Défilé: Monsieur de *Turenne* rejetta la Proposition, sachant bien que les Ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chassée, & que dans le desordre où ils l'auroient mise, il lui eut falu se retirer à *Gien* avec la seule Cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ses Troupes sur une Ligne, & de s'éloigner cinq ou six cens pas du Défilé. Monsieur le Prince croyant qu'il se retiroit veritablement, fit passer quatorze Escadrons, qui alloient être suivis de l'Armée entiere: alors Monsieur de *Turenne* tournant avec toutes ses Forces, chargea, rompit, fit repasser le Défilé à ces Escadrons dans un desordre incroyable. Monsieur le Prince le voyant en cette posture, crût le passage du Défilé impratiquable, comme en effet il l'étoit; & on ne fit autre chose le reste de la journée que se canonner. Monsieur de

Tu-

Turenne fortifié du débris de l'Armée de Monsieur d'*Hoquincourt*, & de quelques gens frais, se retira le soir à *Gien*, où il reçût les Applaudissemens sinceres que donne une Cour, qui n'est pas encore bien rassûrée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses Services rendroit le Caractére languissant ; un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir : les Parlemens s'étoient déclarés contre elle ; & les Peuples prévenus d'une fausse opinion du Bien-public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. Monsieur le Duc d'*Orleans* étoit à la tête des Parlemens : Monsieur le Prince à celle des Troupes : *Fuensaldagne* s'étoit avancé jusqu'à *Chauny* avec vint mille hommes ; & Monsieur de *Lorraine* n'en étoit pas bien éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand Monsieur de *Turenne* après quelques Siéges & quelques Combats, dont je laisse le recit aux Historiens ; quand Monsieur de *Turenne*, la ramena malgré elle à *Paris*, où le Roi ne fut pas si-tôt, que son Rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son Autorité par tout le Royaume. La Sûreté du Roi bien établie au dedans, Mon-

Monſieur de *Turenne* fit ſentir ſa Puiſſance au dehors, & réduiſit l'*Eſpagne* à demander une Paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une Guerre qui eût été ſa ruïne.

Revenons des Faits de Monſieur de *Turenne* à une Obſervation plus particuliere de ſa Conduite, de ſes Qualités, de ſon Génie. Aux bons Succès, il pouſſoit les Avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés: aux mauvais, il trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. Il préferoit toûjours la ſolidité à l'éclat; moins ſenſible à la Gloire que ſes Actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le Bien des Affaires alloit devant toutes choſes: on lui a vû eſſuyer les mauvais offices de ſes Envieux, les injures de ſes Ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un veritable ſervice. Modeſte en ce qu'il faiſoit de plus glorieux, il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait: ſévére à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes; indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la For-

Fortune pour les Evenemens; & le voulant convaincre par son propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occasions, on lui dit qu'*il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à* Mariandal *&* *à* Rhetel; *cependant qu'il avoit perdu ces deux Combats pour avoir été malheureux.* „ Je suis content de moi, répondit-il, dans l'action;
„ mais si je voulois me faire justice un
„ peu sévérement, je dirois que l'affaire
„ de *Mariandal* est arrivée, pour m'être
„ laissé aller mal-à-propos à l'importunité
„ des *Allemans* qui demandoient des
„ Quartiers; & que celle de *Rhetel* est
„ venuë de m'être trop fié à la Lettre
„ du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre jours, le jour même qu'il se rendit: à quoi il ajoûta; *quand un homme se vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite long-tems.* Il lui ressouvint toûjours de l'importunié de *Rosen* à demander des Quartiers; & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion lui fit changer de conduite à l'égard des Officiers; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire, mais il ne voulut plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le

Le premier embarras dont il se défit, fut celui des Disputes de l'Infanterie : cette vieille habitude fondée sur une apparence d'Honneur, étoit comme un Droit que tous les Corps vouloient maintenir : l'opposition fut grande, mais le Général en vint à bout, & *Puysegur*, le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers; *Puysegur*, ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre son Regiment, & de se retirer, avec sa Capacité incommode, à sa maison. Le tour ordinaire des Officiers dans les Détachemens, leur rang aux Ordres de Bataille, ne furent plus observés; c'est ce qu'on vit à la Bataille de *Dunkerque*, où Monsieur de *Turenne* choisit le Marquis de *Crequi*, pour commander l'Aile opposée à Monsieur le Prince, sans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles Coûtumes, il changea, pour ainsi dire, le Génie des Nations; il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux *François* la legereté & l'impatience que leur Nation avoit toûjours eüës; il fit souffrir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour

Cour aux Courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre Métier que la Guerre. Voila quelle fut la conduite de Monsieur de *Turenne* pour les Officiers: voyons son procedé à l'égard de Monsieur le Cardinal.

Dans le tems que Monsieur le Cardinal étoit le plus malheureux; que ses Amis cherchoient des Prétextes pour l'abandonner, & ses Ennemis des Occasions pour le perdre, Monsieur de *Turenne* eut pour lui les mêmes déferences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans sa plus haute Fortune. Quand Son Eminence eut rétabli son Pouvoir, qu'elle regnoit plûtôt qu'elle ne gouvernoit, il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avoit gardé dans ses Malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa Cour au Roi; toutes les Personnes considerables ayant leur application entiere à Monsieur le Cardinal. Il ne sollicita point de Graces, & les Avantages qu'il obtint, parurent des effets du Service rendu à l'Etat, sans attachement au Ministere.

Jamais les Vertus des Particuliers n'ont été si bien unies avec les Qualités des Héros, qu'en la Personne de Monsieur de *Turenne*: il étoit facile dans le Commer-

merce, délicat dans la Converſation, fidele dans l'Amitié. On l'a accuſé de ne s'employer pas aſſez fortement pour ſes Amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même: une Gloire ſecrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas ſûr d'obtenir; il faiſoit tout le plaiſir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les Amis d'ordinaire penſent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monſieur de *Turenne* n'étoit pas incapable d'avoir de l'Amour; ſa Vertu n'étoit point de ces Vertus ſeches & dures, qu'aucun ſentiment de Tendreſſe n'adoucit: il aimoit plus qu'il ne croyoit, ſe cachant, autant qu'il lui étoit poſſible, une Paſſion qu'il laiſſoit connoître aux autres.

Si les ſingularités ſont des eſpeces de défauts dans la Société, Monſieur de *Turenne* en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens; un Deſintereſſement trop grand, lors qu'on voyoit regner un Eſprit d'Interêt univerſel; & une Probité trop pure dans une Corruption générale.

Son Changement de Religion fut ſenſible

ſible à tous les Proteſtans : ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'Ambition, ni à l'Interêt. Dans tous les tems il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec Monſieur d'*Aubigny*, diſant toûjours que *les Réformés avoient la Doctrine plus ſaine, mais qu'ils ne devoient pas ſe ſéparer, pour la faire prendre inſenſiblement aux Catholiques.* „ Quand on avoüe „ qu'on a eu tort de ſortir d'une Egliſe, „ reprit Mr. d'*Aubigny*, on eſt bien prêt „ d'y rentrer; & ſi je ſurvis à Madame de „ *Turenne*, je vous verrai dans la nôtre. Mr. de *Turenne* ſoûrit, & ce Soûris n'expliquoit pas aſſez, ſi c'étoit pour ſe moquer de la Prédiction de Mr. d'*Aubigny*, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toûjours au Bien: *Huguenot*, il n'avoit rien d'oppoſé à l'interêt des Catholiques; *Converti*, il n'avoit point de Zéle préjudiciable à la ſûreté des *Huguenots*. Dans la Déference qu'avoit le Roi pour ſon grand Sens, il eſt à croire qu'il l'auroit ſuivi; & que les Miniſtres Huguenots n'auroient pas à ſe plaindre de leur Ruïne, ni le Clergé Catholique à ſe repentir de ſon Zéle.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes dernieres Campagnes, diſent qu'il avoit une Va-

leur plus vive qu'aux précédentes; qu'il étoit plus hasardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant. Un coup de Canon finit une Vie si glorieuse * ; Mort desirable (puis qu'il faut mourir) à un si grand Homme. Sa perte fut pleurée de tous les *François*, regretée de tous les Indifferens ; sa Personne loüée des Ennemis, sa Vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit si bien servi, voulut qu'il fût enterré à *Saint-Denis* avec les Rois ses Prédécesseurs, se croyant aussi obligé à celui qui lui avoit conservé son Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laissé.

* *Le 27 de Juillet 1675.*

PARALLELE DE Mr. LE PRINCE ET DE Mr. DE TURENNE,

Sur ce qui regarde la Guerre.*

VOus trouverez en Monsieur le Prince la force du Génie, la grandeur de

* *Mr. de* St. Evremond *fit ce* PARALLELE *en* 1673, *mais il le retoucha dans la suite.*

de Courage, une Lumiere vive, nette, toûjours présente. Monsieur de *Turenne* a les Avantages du Sang froid, une grande Capacité, une longue Experience, une Valeur assûrée.

Celui-là jamais incertain dans les Conseils, irrésolu dans ses Desseins, embarrassé dans ses Ordres; prenant toûjours son parti mieux qu'homme du monde: celui-ci se faisant un Plan de sa Guerre, disposant toutes choses à sa fin, & les conduisant avec un Esprit aussi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier se porte au delà des choses nécessaires, pour ne rien oublier qui puisse être utile: l'autre aussi agissant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de superflu; maître de la fatigue & du repos il travaille à ruiner l'Armée des Ennemis, il songe à la conservation de la sienne.

Monsieur le Prince fier dans le Commandement; également craint & estimé: Monsieur de *Turenne* plus indulgent, & moins obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

Monsieur le Prince plus agréable à qui sait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît; plus sévére quand on manque,

plus touché quand on à bien fait: Monsieur de *Turenne* plus concerté excuse les Fautes sous le nom de Malheurs; & reduit souvent le plus grand Mérite à la simple loüange de faire bien son devoir. Satisfait du service qu'on lui rend, il ne l'est pas toûjours de l'éclat qu'on se donne; & faisant valoir avec plaisir les plus Soûmis, il regarde avec chagrin les Industrieux qui cherchent leur réputation sous lui, & leur élevation par les Ministres.

Monsieur le Prince s'anime avec ardeur aux grandes Choses, joüit de sa Gloire sans vanité, reçoit la Flaterie avec dégoût. S'il prend plaisir qu'on le loüe, ce n'est pas la loüange de ses Actions; c'est la délicatesse de la loüange qui lui fait sentir quelque douceur. Monsieur de *Turenne* va naturellement aux grandes & aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son Dessein: rien ne l'éleve dans les bons succès, rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'est point assez de précautions contre les attaques du premier; son Audace & sa Vigueur rendant foible ce qu'on s'imaginoit de plus fort: le second se dégage de tout danger; il trouve le moyen

de

de se garantir dans toutes les apparences de sa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monsieur le Prince, vieilles ou nouvelles, connuës ou inconnuës, il a toûjours la même fierté dans le Combat; vous diriez qu'il sait inspirer ses propres Qualités à toute l'Armée; sa Valeur, son Intelligence, son Action semblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de Troupes dont Monsieur de *Turenne* se défie, il cherche ses sûretés: avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend comme aisé ce qui paroît impossible.

Quelque ardeur qu'ait Monsieur le Prince pour les Combats, Mr. de *Turenne* en donnera davantage, pour s'en préparer mieux les occasions: mais il ne prend pas si bien dans l'Action ces tems imprévûs, qui font gagner pleinement une Victoire; c'est parlà que ses Avantages ne sont pas entiers. Quand l'affaire est contestée le Plan de sa Guerre lui revient dans l'Esprit, & il remet à une conduite plus sûrece qu'il voit difficile & douteux dans le Combat. Monsieur le Prince a les lumieres plus présentes, & l'action plus vive; il remedie lui-même à tout, rétablit ses desordres, & pousse

ses avantages. Il tire des Troupes tout ce qu'on en peut tirer; il s'abandonne au péril, & il semble qu'il soit résolu de vaincre, ou de ne pas survivre à sa Défaite. Ce n'est pas assez pour lui de n'être pas vaincu, il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez Monsieur de *Turenne* tout cede au Bien des Affaires: il essuye le murmure des Envieux, les mauvais offices de ses Ennemis, le dégoût de ceux qu'il sert, pour rendre un veritable service. Monsieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour jusqu'aux occasions qui se présentent: là il n'écoute que sa Valeur, & ne se tient responsable de ses Actions qu'à sa Gloire.

Pour Monsieur le Prince Victorieux le plus grand éclat de la Gloire; pour Monsieur le Prince Malheureux jamais de honte: ce peut être un préjudice aux Affaires, & jamais à sa Réputation. La Réputation de Monsieur de *Turenne* est toûjours attachée au Bien des Affaires. Ses Actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales & continues: toute sa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudissement des Peuples, que de solidité pour occuper les réflexions

flexions des Habiles-gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait Monsieur de *Turenne*, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrans. On perd beaucoup de ne le comprendre pas assez nettement; & il ne perd pas moins de n'être pas assez expliqué aux autres. La Nature lui a donné le grand Sens, la Capacité, le fond du Mérite autant qu'à homme du Monde; & lui a dénié ce feu du Génie, cette Ouverture, cette liberté d'Esprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la Vie pour se faire une juste & pleine Réputation.

La Vertu de Monsieur le Prince n'a pas moins de lumiere que de force; elle est funeste aux Ennemis, qui en ressentent les effets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages : mais à dire la verité elle a moins de suite & de liaison que celle de Monsieur de *Turenne*; ce qui m'a fait dire il y a long-tems, que l'un est plus propre à finir glorieusement des Actions, l'autre à terminer utilement une Guerre. Dans le cours d'une Affaire, on parle plus avantageusement de ce que fait Monsieur le Prince : l'Affaire

finie, on jouït plus long-tems de ce que Monsieur de *Turenne* a fait.

J'ajoûterai encore cette difference : Monsieur de *Turenne* est plus propre à servir un Roi qui lui confiera son Armée ; Monsieur le Prince à commander la sienne, & à se donner de la considération par lui-même.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

J'Ai reçû la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où j'ai trouvé fort peu de Douceur, pour me servir de termes plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point, Madame, qu'un vieux Visage tout défiguré m'attire du mépris, & vous inspire du chagrin quand il se présente : mais qu'une Affection à vôtre service aussi pure que la mienne, me fasse recevoir un traitement semblable quand vous ne me voyez pas ; c'est ce que je ne comprens point.

Je

Je ne diſputerai point de capacité avec Monſieur de Bonrepaux: qu'il ne diſpute pas auſſi de zéle & de ſoin avec moi, ſur ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma diſſipation; j'ai vû deux ou trois fois Madame de la P***, encore étoit-ce ailleurs que chez elle: mais elle chante bien. Je voi *Baillon*; il joüe bien du Claveſſin: je voi bien des Refugiés qui ſavent beaucoup; je joüe avec Mylord *Caſſel* aux Echets, je le gagne: A mon âge on ne peut être nulle part ſi deſavantageuſement que chez ſoi-même. Il faut nous faire des amuſemens, qui nous dérobent, pour ainſi dire, à nos triſtes imaginations.

Au reſte, Madame, ma Diſcretion eſt toûjours la même, avec un attachement inviolable au Gouvernement préſent des Pays où je vis. Je ſuis ſi peu de choſe, qu'il n'importe à perſonne de ſavoir mes ſentimens. Vous m'obligez à parler de moi: je ne ſaurois parler de vous que je ne vous loüe, & dans l'humeur où vous êtes contre moi, vous ſeriez peut-être offenſée de mes Loüanges. Le ſerieux dure trop, l'enjoûment vous déplairoit.

Je dînai hier à *Parſon-Green* avec Monſieur *Villiers*. Sa Maiſon ſe pourroit dire

une Maiſon enchantée, n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange fort bien. Mylord *Montaigu* a beſoin d'embellir encore ſes Logemens de *Wite-Hall*, s'il veut pouſſer à bout la réſolution qu'il a faite, de faire crever Monſieur *Villiers*. Je connoiſſois autrefois une autre maniere de *crever*, qui venoit reglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muſcats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du Goût, & le goût de la Sobrieté ; en ſorte que le mois de Septembre arrivant, on diſoit, *voici le tems où il faut crever*. Prenez garde de vous crever d'Eaux, Madame ; de toutes les manieres de crever, c'eſt la plus mauvaiſe. Vôtre Maiſon de *Saint-James*, vulgairement nommée par vos Courtiſans, *le petit Palais*, ſera une Merveille : il n'y a rien de ſi propre. Vous aurez bien-tôt Madame *Fitzharding* & Mademoiſelle de *Beverweert* ; quand Madame la Ducheſſe *Mazarin* & ſes deux Amies ſeront enſemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur, & que l'Argent ne manque pas, le plaiſir des Anges de Madame de *Choiſi* n'étoit rien au prix du vôtre.

A

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

VOus ne ſavez que trop, *Hortence*,
Que je vous ſers ſans récompenſe;
Peut-être ne ſavez-vous pas
Ce que je pers, en ſervant vos Appas.

Sans vous une lente Vieilleſſe
Me donneroit l'air de Sageſſe;
Sans vous le fardeau de mes Ans
Sembleroit le poids du Bon-ſens.

Parlant des Affaires publiques
Avec de graves Politiques,
Quelque vieil exemple apporté,
Quelques Articles d'un Traité;
Une Maxime, une Sentence,
Me tiendroient lieu de ſuffiſance.

Sans vous mû d'un Eſprit divin
Sur les traces de *Van Beuning*,
Moins fort en raiſon qu'en génie;
J'irois dans la Philoſophie

Chercher cette Immortalité,
Qu'il prouve par la Volonté.

Sans vous en homme d'importance,
Banni pour sa Vertu de *France*,
Je parlerois de Probité
Avec un ton d'autorité.

Des Gens-d'honneur j'aurois le titre,
Je m'érigerois en Arbitre;
Et de tous nos *François* errans
J'accorderois les Differens.

Sans vous, voila mon avantage;
Avec vous, voici mon partage:
J'ai voulu devenir Amant,
On me veut Ami seulement:
Ami, traité d'une maniere,
Quelquefois douce & familiere;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

Au secours, Lot, *à ma défense*.
Lot, qui veille en Dragon, s'avance,
Et me dit, la sévére *Lot*,
„ Mangez vos Barbes de Turbot.

„ Vraiment il sied bien à vôtre âge
„ D'être touché d'un beau Visage;
„ Al-

„ Allez, allez, c'eſt bien à vous
„ D'aimer des Gorges & des Cous.

Cependant la ſévére baiſe
Les Yeux & la Bouche à ſon aiſe ;
Et colléc à vos doux Appas
Demande en ſoûpirant ſi vous ne l'aimez pas.

Laiſſons la pudique tendreſſe,
De nôtre nouvelle *Lucrece*,
Et parlons un peu des mépris
Que m'attirent mes Cheveux gris.

Je ſuis pour vous rendre ſervice
En affection ſans égal ;
Il n'eſt ordre où je n'obéïſſe,
Fut-il en faveur d'un Rival.

Belle *Hortence*, ſi je vous quitte,
Vous reconnoîtrez mon Mérite :
La Charge de tout endurer,
Sans qu'on entende murmurer,
Fâcheuſe, difficile à faire,
Et chez vous aſſez néceſſaire ;
Cette Charge, ſi je la rens,
Ne ſe remplira de long-tems.

Qui feroit tant de Perſonnages ?
Qui ſeroit bon à tant d'uſages ?

Qui porteroit le petit Chien?
Comme en Carrosse le vieux Sage
Que nous a dépeint *Lucien*,
Le portoit toûjours au Voyage.

Quand le *Calabrois* à son rang
Vous met les Echets dans la tête,
Quelle autre main est si-tôt prête
A vous pousser le Pion blanc?

Et lors qu'un saint remors vous frappe;
Que l'humeur de Dévotion
Pour un peu de tems vous attrappe;
Qui sert vôtre Conversion,
Et vous lit un MORT de la *Trape*
Avec tant de soûmission?

Cependant grondeuse & farouche,
Vous employez la belle Bouche,
Qui me doit ses meilleures Dents,
A m'insulter devant les gens.

Sur le point de perdre la vie,
Ne vous ai-je pas garantie
De ces honnêtes Assassins
Que l'on appelle *Médecins*.

J'en attendois la recompense,
Et je voi pour reconnoissance,

Qu'on

Qu'on ſoupçonne ma bonne Foi,
Qu'on juge toûjours contre moi.

'A l'Hombre je prens le Spadille,
Je me donne Baſte, ou Manille;
A u Piquet je marque les As,
Moi, malheureux qui ne vois pas;
Qui des mains ai perdu l'uſage
Par la caducité de l'âge;
Toûjours diſtrait ou négligent;
Moi, qui pers toûjours mon argent.

Seigneur, Seigneur, donne-moi patience,
Qu'on a de mal à ſervir Dame *Hortence* *!
Mais ſi je m'éloignois de ſes divins Appas,
Que faire! comment vivre, en ne la voyant pas

Lors qu'il me faut ſouffrir l'aigreur d'une parole;
La Bouche qui la dit me plaît & me conſole,
De ſes fiers traitemens le plus injurieux
Me ſemble une douceur quand je voi ſes beaux Yeux.

Ses Regards animés du feu de la colere
Ont l'ordre de fâcher, & le ſecret de plaire;
Car le Ciel favorable a fait de ſes Beautés
Un remede aux Amans contre ſes cruautés.

Le

* *Imitation de* Marot.

Le plus grand des malheurs eſt celui de l'abſence,
On garde ſes rigueurs, en perdant ſa préſence;
On emporte l'injure, & le Cœur affligé
Par le plaiſir des Yeux n'eſt jamais ſoulagé.

Au milieu des chagrins, des ſoupçons, des allarmes,
Il n'a ſoulagement que celui de ſes larmes:
Pleurer le Mal qu'il ſouffre, & regreter ſon Bien,
De ce Cœur malheureux eſt l'unique entretien.

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine:
Je la voi; c'eſt aſſez pour ſupporter ma peine:
Abſens infortunés, je connois vos douleurs;
C'eſt à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs.

A LA MEME,

Pour Etrennes le premier Jour de l'An.

LA Nature inexorable
Ne laiſſe à des gens ſi vieux
Aucun trait qui ſoit aimable,
Rien qui plaiſe à de beaux Yeux:

La

La Fortune assez semblable
N'a laissé dans mon pouvoir
Aucun Bien considerable
Que vous puissiez recevoir.
Si ma Muse avoit la puissance
Que les Muses de *Grece* ont fait voir autrefois,
Je ferois une Guerre où les Dieux pour *Hortence*
Combattroient à l'envi des Héros & des Rois.
Mercure plus leger qu'*Eole*,
Fendroit les Airs, tout glorieux
De vous porter une parole
De la part du Maître des Dieux;
Et lors que *Jupiter* s'ennuye
Avec l'importune *Junon*,
Je le ferois sur vous descendre en cette Pluye
Dont vous ne connoissez presque plus que le nom.
Le Ciel qui prit plaisir à vous former si belle
Oublia la faveur de vous rendre immortelle:
Erigée en Divinité
Vous jouïriez par moi de l'Immortalité
Mais aujourd'hui la pauvre Muse
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux;
Humble & rampante elle s'amuse
A discourir sur les Hameaux,
Les Bergeres, & les Troupeaux:

Que

Que cela me serve d'excuse,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanson.

LETTRE

A MONSIEUR***.

Sous le Nom de Madame MAZARIN.

JE n'ai pas assez de Consideration dans le Monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes Affaires; mais je suis assez reconnoissante de la part que vous prenez à mes interêts, pour vouloir contenter vôtre curiosité sur la condition où je me trouve. Je crains seulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune; car je ne prétens pas vous instruire de l'état où je suis, sans vous faire souvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des Avantages que j'avois, par modestie; je me tairai des Qualités de Monsieur *Mazarin*, par discretion: mais laissant au Public à faire le jugement de nos Personnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien

rien à la dissipation des Biens que je lui ai apportés ; & que les moindres de ses Domestiques en ont tiré dequoi s'enrichir, quand il m'a dénié les choses nécessaires simplement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois & aussi long-tems que j'ai pû avec un Mari qui m'étoit si opposé : à la fin je me suis dégagée par raison, d'un Homme avec qui je m'étois laissée lier par obéïssance. Un dégagement si juste m'a coûté ces Biens qui ont fait tant de bruit dans le Monde : mais la Liberté ne coûte jamais trop cher à qui se délivre de la Tyrannie. Quoi qu'il en soit, je me vis dépouillée de toutes choses. Je me vis sans aucun moyen de subsister, jusqu'à ce que le Roi, par un principe de justice, me fit donner une Pension sans le consentement de Monsieur *Mazarin*, que Monsieur *Mazarin* m'a ôtée il y a dix ans, avec le consentement de Sa Majesté. Ce changement des Bontés du Roi ne doit point s'attribuer à celui de ma conduite ; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il est difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'Imposture des méchans offices, d'avec les Vérités dont il est besoin qu'on les informe. La Rai-

Raiſon feroit trop de violence à nôtre inclination & à nôtre humeur, s'il faloit toûjours nous défier de ceux que nous aimons, ou qui nous plaiſent; & naturellement on ne ſe donne point la gêne de ces précautions-là contre des Perſonnes agréables, pour des Indifferentes qu'on ne voit pas. Ainſi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûë telle qu'on m'a dépeinte: le Roi eut été aſſez juſte pour augmenter la Penſion qu'on m'a ôtée, ſi j'avois été aſſez heureuſe pour être connuë de lui telle que je ſuis.

Cependant malgré ce retranchement, & toutes les Dettes qui en ſont venuës; je ne laiſſois pas de ſubſiſter honorablement, par les Graces & les Bienfaits des Rois d'*Angleterre*: mais à cette Revolution extraordinaire, qui fera l'étonnement de tous les tems, je me ſuis vûë abandonnée; réduite à ne chercher de reſſource qu'en moi-même où je n'en trouvois point; expoſée à la fureur de la Populace; ſans commerce qu'avec des Gens également étonnés, qui tâchoient de s'aſſûrer les uns les autres; ou avec des Malheureux, moins propres à ſe conſoler, qu'à ſe plaindre enſemble. Après tant de Troubles, la Tranquillité enfin

s'eſt

s'eſt rétablie ; mais les Deſordres ceſſés ne m'ont rendu l'Eſprit plus libre, que pour mieux voir la deſolation de mes Affaires. Nul Bien de moi ; nulle aſſiſtance où je ſuis ; nulle eſperance d'ailleurs ; ne recevant du peu d'Amis que j'ai où vous étes, que des Complimens au lieu de Secours, & de tous les autres que des Injures, pour être demeurée dans un lieu, d'où je ne ſai comment ſortir, voyant moins encore où pouvoir aller.

Juſqu'ici on a condamné les Fautes, & plaint les Malheurs : je fais changer toutes choſes ; la Miſere, ce triſte Ouvrage de ma Fortune, me donne des Ennemis, excite l'aigreur & l'animoſité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je n'exagere point le malheur de ma Condition, à quoi je ſuis d'autant plus ſenſible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des Conſolations. Vous étes aſſez raiſonnable, Monſieur, pour n'approuver pas un procedé ſi injuſte ; & aſſez conſtant dans l'Amitié, pour me conſerver toûjours la vôtre. Si elle n'eſt pas ſecourable autant que vous le ſouhaitez, elle eſt auſſi honnête que je le ſaurois deſirer. Mon Etoile me fait trouver de la bonne Volonté, où il y a de l'Impuiſ-

puissance ; & de l'Opposition, où se rencontre le Pouvoir : mais enfin la Malignité de l'influence n'est pas entiere, puis que dans les Infortunes qu'elle me cause, elle me laisse des Amis, qui font leur possible pour me consoler.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Vous, qui pensez que la Nature
A fait toutes choses pour vous,
Présomptueuse Créature,
Apprenez que vous-même étes faite pour nous.
Ce qu'a l'Univers d'admirable
Nous prête un secours charitable ;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin
Sert à nôtre plaisir comme à nôtre besoin.
Le Soleil au matin entre dans sa Carriere
Pour épancher sur tout la commune Lumiere,
Et l'aimable Clarté que répandent ses feux
N'attend pour se donner ni Prieres, ni Vœux.
La Terre avec amour expose à nôtre vûë
Les Appas renaissans dont le Ciel l'a pourvûë ;
Elle donne ses Fleurs pour le plaisir des yeux,

El-

Elle fournit au goût ses Fruits délicieux.
La Mer par le Commerce aux lieux les plus steriles
Communique les Biens qu'ont les Terres fertiles,
Et servant de lien aux Peuples opposés
Sait comme réünir ceux qu'elle a divisés.
D'une belle Riviere on aime un cours paisible:
Les fiers Torrens précipités,
Font de leurs sauvages beautés,
Un aspect à nos yeux agréable & terrible.
Les Fontaines & les Ruisseaux
Coulent pour nous offrir le crystal de leurs Eaux;
Les amoureux Zephirs de leurs douces haleines
Temperent la chaleur qui brûleroit nos Plaines:
Enfin tout donne en l'Univers;
Il n'est pas jusques aux Hyvers
Dont nous ne recevions des graces:
C'est d'eux que nous tenons les Glaces,
Qui font dans l'ardeur de l'Eté
La plus exquise Volupté.
Et, vous, que le Ciel a formée
Pour faire le bonheur de tous,
On vous voit toûjours animée
De Chagrins, Dépits, & Courroux.
Ingrate, injuste Créature,
Vous tenez tout de la Nature,

Tout

Tout vôtre Esprit, tous vos Appas:
Qui vous rend à ses Loix contraire?
Pourquoi ne l'imitez-vous pas
Aux faveurs qu'elle nous fait faire?

Sur le commencement de la Guerre de MDCLXXXIX.

D'INTERETS differens l'Union mal formée
N'amassoit autrefois qu'une confuse Armée,
Qui trop lente à la marche & trop vaste au dessein
Vouloit passer la *Seine* & demeuroit au *Rhein.*
Mais d'un Roi * tout contraire aux Intérets de *France*
La Vertu, la Valeur, la nouvelle Puissance,
Des ETATS rétablis par une longue Paix
Une pleine abondance à ne manquer jamais;
De l'*Espagne* outragée & pas assez soûmise,
L'espoir d'une ressource où tout la favorise,
Des Princes de l'Empire & de chaque Electeur
La jonction sincere avec leur Empereur;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique;
Du Huguenot chassé sous le Nom d'*Hérétique*
Le

* GUILLAUME III. *Roi d'*Angleterre.

Le ſoin infatigable à nuire, à ſe venger;
Des Nouveaux Convertis que l'on a fait changer
L'impatient deſir d'échapper à la feinte,
Qui gêne leur Eſprit,& tient leur Foi contrainte;
Enfin de cet amas d'interêts differens,
De toutes Paſſions en des motifs ſi grands,
De craintes, de ſoupçons, de haine,de vengeance,
Se font comme des nœuds qui ſerrent l'Alliance;
Et ces engagemens nous font voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parût ſous le Soleil.
Dans cet affreux état où la *France* eſt réduite
On lui trouve pourtant & Vigueur & Conduite:
Elle arme, elle prévient, elle fait animer
Et ſes Forces de Terre, & ſes Forces de Mer;
Et n'étoit qu'elle a vû les triſtes Funérailles
De ceux qui lui faiſoient gagner tant de Batailles;
N'étoit que ces grands Chefs aujourd'hui ne ſont plus,
Son Char pourroit traîner encore des Vaincus.
Pour ſon malheur *Turenne* a perdu la lumiere,
Condé nôtre Héros n'a plus de part au jour,
Crequi vient d'achever ſon illuſtre Carriere,
Si *Schomberg* vit encor c'eſt pour une autre Cour.
Par leur Valeur, par leur prudence,
L'Etat floriſſant de la *France*
Ne craignoit point les changemens;
Il ne craignoit diſgrace aucune;

Mais par leur perte la Fortune
Va rentrer dans ses droits sur les Evenemens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquerir le Monde,
France, ou de l'asservir dans une Paix profonde:
Oui, par un Plan nouveau de ton Ambition
Tu pourrois disposer de chaque Nation.
Tous ces Confederés que l'*Espagne* interesse
Desunis, & rendus à leur propre foiblesse
Iroient dans tes Etats chercher leurs sûretés,
Ou presser un secours à leurs nécessités.
Sous le Nom d'Allié l'un seroit Tributaire,
L'autre prêt à servir, ou soigneux de te plaire;
Les premiers Potentats éloignés Courtisans
Flateroient ta Grandeur par Respects & Présens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquerir le Monde,
France, ou de l'asservir dans une Paix profonde.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

J'ENVOYE savoir comment vous vous portez de vôtre Blessûre *; pour moi, je

* *Madame* Mazarin *étoit tombée*, & *s'étoit fait grand mal à la Cuisse.*

je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le Souper de Madame *Harvey*, le Pâté Royal, & la Melancolie de la dolente *Boufete*, mirent mon Esprit dans une assez bonne situation. La nuit a été encore plus heureuse : j'ai crû être Mademoiselle de *Beverweert* toute cette nuit. J'avois une grande complaisance de mon Mérite d'honnête & de raisonnable Fille; mais vôtre confiance faisoit le plus doux avantage de mon nouveau Sexe. Vous m'avez montré vôtre Blessûre. Passons legerement tout ce que j'ai vû : j'ai autant de sujet de me louer de vous, comme *Beverweert*, que j'en ai de me plaindre comme *Saint-Evremond*. Heureux les Sujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à vôtre Blessûre ! leur appréhension les auroit fait mourir, & nous ne serions pas en état de nous réjouïr de vôtre guerison. Nôtre perte n'est pas seulement attachée à la vôtre; une Maladie dont vous guerirez est capable de donner veritablement la Mort à tous les Sujets de vôtre Empire.

Si du Ciel le courroux fatal
Faisoit durer encor quelques jours vôtre mal,
Les Sujets auroient tant de peine

A voir souffrir leur belle Reine,
Qe chacun d'eux pourroit mourir,
Avant que vous pûssiez guerir.
Je perdrois le premier la vie,
Et de cent autres Morts ma Mort seroit suivie:
Vôtre chere & fidele *Lot*
Suivroit ma disgrace bien-tôt;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ses derniers adieux
Baisant vôtre Bouche & vos Yeux.
„ Adieu, je meurs, Adieu, Madame:
„ Vous possediez mon Cœur, je vous laisse mon Ame,
„ Et trouve mon sort assez doux,
„ Puis que je meurs à vos genoux.
„ Croyez que jamais la Comtesse...
„ La voix me manque, & je vous laisse:
„ Que le dernier Soûpir, qui va m'ôter le jour
„ Est bien moins à la Mort qu'il n'est à mon Amour!
C'est ainsi que la VICE-REINE,
Meurt aux pieds de sa SOUVERAINE;
Jamais rien ne la sût charmer,
Mais on trouve à la fin, qu'on est fait pour aimer;
Et toute son indifference,
Devient Amour sans qu'elle y pense.
La *Beverweert* en Prose, & *Beverweert* en Vers,

N'ont

N'ont pas des ſentimens divers;
Celle de cette nuit, qui vous parloit en Proſe,
Pourroit dire en mourant toute la même choſe.
Si jamais vous vous portez mal,
Je meurs, & je vous fais un Diſcours tout égal.
Madame *Harvey* pleine d'impatience,
De vous voir en cet état-là,
Maudiroit juſques à la *France*,
Et pourroit déteſter même les Opera.
Je voi la douleur qui ſurmonte,
Un Sujet Illuſtre, un grand Comte*;
Duras, Mylord impétueux,
S'en arracheroit les cheveux,
Et choſe incroyable à l'Hiſtoire,
Ne voudroit ni manger, ni boire;
Suſpendant tout ſon appetit
Pour un accident ſi maudit.
Il pourroit arriver que maligne *Bouſette*,
D'un ſentiment commun avecque vôtre Epoux
Auroit de tous vos maux l'Ame aſſez ſatisfaite;
Au Nom de Dieu, conſervez-vous.

Comme je dois mourir le premier, je veux ordonner nettement de ma Sepulture, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de Monſieur *Doublet*, & épargner

 la

* *Le Comte de* Feverſham.

la peine à *Patru* de faire un second Plaidoyer, si un Pasteur aussi attaché à ses Droits que le Curé de *Saint Etienne* faisoit un Arrêt sur mon pauvre Corps * . Pour prévenir donc pareils accidens, je déclare en termes exprès, que je veux être enterré dans la *Tente* de Mylord *Roscommon* †. Il me souvient d'avoir été à la Guerre, & je serai bien aise que mon Tombeau ait un air militaire. Mais ce n'est pas la premiere & la veritable raison qui m'oblige à choisir ce lieu-là; c'est pour être en vûë du PETIT PALAIS; & toutes les fois qu'on y joüera, la *Reine* est suppliée de dire les Vers qui suivent, & que j'ai composés comme une espece d'Epitaphe.

„ Celui dont nous plaignons le sort,
„ N'a pas dû voir la gloire de l'*Olympe*,
„ Mais je pense qu'après sa Mort
„ Il ne souffre pas tant, comme il souffroit à Grimpe,

„ Lors

* *Voyez le* Plaidoyer *de Mr.* Patru *pour la Veuve & les Enfans de* Doublet, *&c.*

† *Mylord* Roscommon *Colonel d'Infanterie, devant passer en* Irlande *avec son Regiment, avoit fait tendre sa Tente dans le Parc* Saint-James, *assez près de la Maison de Madame* Mazarin, *qu'on appelloit le* Petit Palais.

„ Lors que *Duras* & moi lui faisions tant de tort.
„ Je lui faisois mille injustices,
„ Je lui faisois mille malices,
„ Et malgré tout ce grand tourment,
„ Il perdoit assez noblement.
„ S'il ne me plaisoit pas, il tâchoit de me plaire;
„ Que la Tombe lui soit legere!
„ Je souhaite que ses vieux Os,
„ Trouvent un assez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma Vie, que je vous demande à la Mort, vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de mon indiscretion.

A MR. LE MARQUIS

DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ILLUSTRE & nouveau *Machabée*,
Qui de ton Eglise tombée
Veux être le Restaurateur;

Miremont, dans ton Entreprise *,
Pren ce beau Mot pour ta Devise;
OU MARTYR, OU LIBERATEUR.

L'*Euphrate* n'a point vu tant de Meres captives,
Tant de Femmes, tant de Maris,
Verser des pleurs, pousser des cris,
Qu'en voit le *Gigeou* † sur ses Rives.

A *Londres* tes Sujets tout le jour dispersés
Se trouvent le matin au Caffé ramassés;
Où chacun à son tour t'adresse la parole:
„ Ferme Pilier de nôtre Foi,
„ PRINCE, dont l'aspect nous console,
„ PRINCE, nous n'esperons qu'en toi.

Esperance des *Grecs* ‡, honneur de la *Savoye*,
Ton Peuple marchera sur tes pas avec joye,
Pour l'Accomplissement de ta Prédiction §.

Ta

* *Mr. de* Miremont *devoit aller en* Piemont *avec quelques Regimens de* François *Réfugiés, pour joindre les* Vaudois *&* *entrer en* France.

† *Ruisseau, qui passe autour du Château de* la Caze, *appartenant à Monsieur le Marquis de* Malauze *Frere de Monsieur de* Miremont.

‡ *Eglise à* Londres *où l'on avoit d'abord fait le Service* Grec, *& qui appartient présentement aux* François *Réfugiés.*

§ *Les* PROPHETIES *de Mr.* Jurieu.

Ta Sainte Nation depuis long-tems errante
Sur les bords du *Gigeou* se verra triomphante,
Et chantera sous toi la Gloire de SION.

AU MEME*.

STANCES.

MIREMONT qui savez combattre
Aussi bien que faire des Vers,
Vous allez sûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole;
On entend déja le Coucou;
Il est tems de tenir parole
Aux pauvres Captifs du *Gigeou*.

Mais ne me parle point de faire
Des Vers qui chantent tes Exploits;
Tu seras l'*Achille* & l'*Homere*,
De *Mars* & d'*Apollon* digne Fils à la fois.

* *Quelqu'un ayant fait une Réponse aux Stances précédentes, & Mr. de* Saint-Evremond *ayant crû qu'elle étoit de Monsieur de* Miremont, *il lui envoya ces Vers.*

A CALISTE.

SOEUR *Therese* l'illuminée
Eut peine à se sauver d'un Jugement honteux,
Après avoir été trois fois examinée :
Ce Nom est un Nom malheureux ;
Sœur *Therese* la détrônée *
Eut un accident bien fâcheux :
Mais n'en soyez pas étonnée,
Ne craignez jamais le malheur
Qu'éprouva cette pauvre Sœur.
Non, vos moindres Appas méritent la loüange
De ne laisser jamais la liberté du change :
Cet excès de plaisir, ce grand ravissement,
N'auroit pû se trouver qu'avec vous seulement.
Mais nôtre premiere *Therese*
Vous mettroit fort mal à vôtre aise,
Si son exemple decevant
Vous jettoit en quelque Convent.
Craignez donc qu'une sainte Rate

En

* *Voyez le* Tableau, *dans les* CONTES *de* la Fontaine.

En vos quietes Oraisons
De quelque Vapeur délicate
Ne forme en vôtre Esprit beaucoup d'illusions.

Une Troupe d'YNCAS † en ces lieux assemblée,
Demande incessamment où vous êtes allée;
Ces Enfans du Soleil, de leurs riches Palais,
De tout l'Or qu'ils eurent jamais,
Ne vous offriroient pas une inutile Image,
Si l'Avare *Espagnol* eut laissé davantage.
Pour les désolés AMADIS
Que vous avez aimés jadis,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens Charmes:
Les Captifs vous portent leurs Fers,
Dans les Combats on vous reclame;
L'on vous offre par moi la *Tour de l'Univers*,
Logement, aussi beau que le *Château de l'Ame* *.
Mais vous aimez le saint Repos,
Dont jouïssent tous les Dévots:
„ Eh! n'avons-nous pas nos Hermites,

 Re-

† Caliste *avoit lû peu de tems auparavant l'*HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU, *de* Garcilasso de la Vega: *elle étoit charmée de la Magnificence de ces Princes, & en parloit fort souvent.*

* *Voyez les* MEDITATIONS *de Sainte* Therese.

Répond le pieux *Amadis*,
„ Plus simples que ces Hypocrites
„ Qui parlent tant du Paradis?

CALISTE

Chevaliers, je vous remercie,
Depuis que Sœur *Therese* a pris soin de ma Vie,
J'abandonne vos Visions
Pour ses divines Unions.
J'aimai le merveilleux des *Yncas*, des *Yncases*,
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extases;
Sœur *Therese* m'apprend comment elles se font,
Pour en montrer à *Miremont*.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Vous vous souvenez, Madame, du méchant & honteux Succès de mon Dessein, lors que je cherchai inutilement quelque défaut en vôtre Visage & en vôtre Es-

Esprit *. Plus fâché que rebuté de mon Entreprise, je me suis attaché à vôtre humeur. Mademoiselle *Bragelonne* †, & Monsieur de *Miremont* se sont jettés dans mes interêts contre elle ; mais Monsieur de *Miremont* a eu tort : la Qualité de PRINCE-COLONEL, & les Extases étudiées en sa faveur, devoient l'empêcher de prendre parti si impétueusement pour les Habitans du *Gigeou*. Mademoiselle *Bragelonne* est née pour souffrir : si je suis rebuté aujourd'hui, je serai bien traité demain ; & cette inégalité est assez obligeante pour une Vieillesse comme la mienne, qu'on pourroit avec raison mépriser toûjours. Il m'a donc falu laisser l'humeur en repos, l'abandonnant à l'injustice de Monsieur de *Miremont*, & aux larmes de Mademoiselle *Bragelonne*. Mais il n'y a rien dont la perseverance ne vienne à bout : j'ai tourné ma curiosité chagrine, sur vôtre goût pour le Chant, & j'ai trouvé heureusement dequoi verifier le Proverbe, qu'*n'y a rien de parfait en ce Monde*. Vous l'allez voir, Madame, dans

F 7

† *Voyez Tom. IV. Pag. 99. le Portrait de Madame* Mazarin.

‡ *Demoiselle de Madame* Mazarin.

dans les Vers que je vous envoye; & j'espere que vous ne voudrez pas démentir une Sentence établie & autorisée depuis si long-tems.

Vous étes la Reine des Belles,
La Reine des Spirituelles;
Mais sur vôtre goût pour le Chant
Nous ne vous admirons pas tant.
L'Expression avec justesse,
Qui n'a dureté, ni mollesse;
La maniere, la propreté,
Tems, mouvement, & quantité;
Toute Syllabe longue, breve
Connoître avec discernement,
Et prononcer diversement
Le Sens qui commence ou s'acheve;
Tout cela ne fait rien pour vous,
Et vous avez pitié de nous.
„ O la chose mélancolique
„ Qu'un Opera toûjours unique,
„ Où l'on voit ce Couple éternel,
„ *Rochoüas* & *Beaumaviel*,
„ Point de Jeunes gens, point de Belles,
„ Et moins encor de Voix nouvelles!
„ A *Venise* rien n'est égal;
„ Sept Opera le Carnaval;

„ Et

„ Et la merveille, l'excellence,
„ Point de Chœurs & jamais de Danse:
„ Dans les Maisons souvent Concert
„ Où tout se chante à Livre ouvert.

O vous, Chantres fameux, grands Maîtres d'*Italie*,
Qui de ce Livre ouvert faites vôtre folie,
Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition.
Si vous n'entassiez point passage sur passage;
A chanter proprement si vous donniez vos soins;
Les méchans Connoisseurs vous admireroient moins,
Mais aux Gens de bon-goût vous plairiez davantage.

Suprême, Divine Beauté,
Dont tout le monde est enchanté;
Profond Savoir, Esprit sublime,
Qu'en mes Vers à peine j'exprime,
Permettez-nous que sur le Chant
Nous ne vous admirions pas tant.

A MR. VILLIERS.

BANNISSONS toute Viande noire,
N'en souffrons plus à nos Repas,
Hors

Hors deux à qui l'on doit la gloire
De plaire à tous les Délicats.
Venez, ornement des Cuisines,
Oiseaux qu'on ne peut trop aimer;
Alloüetes & Becaffines,
Eft-il befoin de vous nommer?
J'entens comme un fecret murmure
De nos Huitres de *Colchefter*,
Qui penfent qu'on leur fait injure
De leur vouloir rien contefter.
Cette maffive Couverture
Qui les fait par tout arrêter,
Cette Maifon pefante & dure
Où nous les voyons habiter,
N'a pas fi-tôt une ouverture,
Qu'en mérite de goût on leur voit furmonter
Toute volante Créature,
Tout Gibier, tout Ragoût, tout ce que peut vanter
Le Célebre Inventeur du *Tombeau d'Epicure* *.
Huitres, vous l'avez emporté;
Les Trufles feulement feront plus eftimées;
Mais ici vous ferez nommées
Les premieres dans mon Traité.
Ce n'eft point de l'Aftronomie

Que

* *C'eft un Ragoût qu'on a inventé en* France.

Que je traite en Obſervateur;
Ce n'eſt point de Philoſophie
En Carteſien Profeſſeur;
Moins encor en Théologie,
Ou de Médecine en Docteur;
La Gourmande Géographie,
Dont je ſuis comme l'Inventeur,
Eſt l'Ouvrage que j'étudie:
Il a beſoin d'un Protecteur,
Monſieur de *Villiers*, je vous prie,
De favoriſer ſon Auteur.

A U M E M E.

ROMAINS, nos Huitres feroient honte
A vos Huitres du Lac *Lucrin*;
Pétrone en tenoit trop de compte
D'en faire l'honneur d'un Feſtin;
Il ne les auroit pas ſouffertes
S'il avoit pû manger des Vertes,
Qu'on mange ici ſoir & matin.
Ces Modernes tant eſtimées,
A qui, dit-on, rien n'eſt égal,
Que *Veniſe* tient enfermées
Cherement dans ſon Arſenal;
Ce ſont des Huitres à l'écaille

Qu'on

Qu'on pourroit crier dans *Paris*;
(*Paris* n'en a point qui les vaille)
Mais *Londres* les verroit avec un grand mépris.

L'heureux ſejour, l'heureuſe terre,
Que vous ſeriez, chere *Angleterre*,
Si vous aimiez vôtre Poiſſon
Autant que vôtre Venaiſon!
Par mes Vers, Reine de toute Iſle,
Vous commanderiez la *Sicile*,
L'*Archipel* dépendroit de vous,
Candie auroit à vos genoux
La poſture de Suppliante,
Chipre ſeroit vôtre Suivante:
Par moi du Levant au Ponent
Tout ce qui n'eſt pas Continent
Vous rendroit humblement hommage;
Et vous perdez tant d'avantage
Pour n'avoir chaſſé de chez vous
Les Daims, auſſi bien que les Loups.

SCE-

SCENE DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME MIDDLETON, MONSIEUR VILLIERS, MONSIEUR BOWCHER.

MADAME MAZARIN *à Madame* MIDDLETON.

UNissons nos malheurs; uniſſons-nous, Bergere,
Et ne pouvant gagner, au moins ne perdons guére.
Va Trois:

MR. BOWCHER.

Trois a gagné.

ME. MAZARIN.

Payez.

ME. MIDDLETON.

Faites Alpiu;
Je dois beaucoup, Madame, & j'ai beaucoup perdu:
Je voudrois bien gagner dequoi payer mes Dettes;
Mais comment l'eſperer joüant comme vous faites? Dans

Dans le plus grand bonheur vous ne poussez jamais;

Vôtre dernier effort est de faire la Paix.

ME. MAZARIN.

Quoi ! perdre tout d'un coup, pour avoir la misere

De demeurer après tout le soir sans rien faire!

ME. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encore sur le Trois.

ME. MAZARIN.

Sur le Trois.

MR. BOWCHER.

Le Trois perd.

ME. MAZARIN *à Madame* MIDDLETON.

Ce sont-là de vos choix!

Mustapha *, donnez-moi quelque Carte bien sûre.

ME. MIDDLETON.

Mettez sur le Valet; il gagnera, j'en jure.

MR. BOWCHER.

La Face.

ME. MAZARIN.

Nôtre Argent étoit fort bien placé:

Le beau Valet de neige!

ME.

* *Petit Turc de Madame* Mazarin.

ME. MIDDLETON.

Eſt ſeulement facé.

ME. MAZARIN.

Vôtre démangeaiſon de parler eſt terrible,
Et gagner avec vous n'eſt pas choſe poſſible.

ME. MIDDLETON.

Je ne puis dire un mot ſans la mettre en courroux:
Ô *Lord!* Monſieur *Villiers: ô Lord!* que ferons-nous?
Dites-nous qui des deux vous ſemble la plus belle,
De Meſdames *Grafton* & *Lichfield:* laquelle?

MR. VILLIERS.

Commencez; dites-moi, Madame *Middleton*,
Vôtre vrai ſentiment ſur Madame *Grafton.*

ME. MIDDLETON.

De deux doigts ſeulement faites la moi plus grande,
Il faut qu'à ſa Beauté, toute Beauté ſe rende.

MR. VILLIERS.

L'autre n'a pas beſoin de cette faveur-là.

ME. MIDDLETON.

Elle eſt grande, elle eſt droite.

MR.

MR. VILLIERS.

Eh bien, après cela?

ME. MIDDLETON.

Madame *Lichfield* un peu plus animée,
De tous ceux qu'elle voit, fe verroit fort
aimée.

MR. VILLIERS.

Vous ne me parlez point de Madame *Kildair*?

ME. MIDDLETON.

I never ſaw perſonne avoir un meilleur air.

MR. VILLIERS.

Vôtre Miſtriſs *Maſſon*, autrefois ſi prônée,
Me ſemble maintenant aſſez abandonnée;
Je ne vous entens plus parler de ſes Appas?

ME. MIDDLETON.

Monſieur *Villiers*, *indeed* elle n'en manque
pas:
Je ne l'ai jamais crûë une Beauté parfaite....
Mais allons voir un peu comment va la Baſ-
ſete.

ME. MAZARIN.

Vos beaux diſcours d'Appas, de Grace, de
Beauté,
Nous coûtent nôtre Argent; il ne m'eſt rien
reſté.
Cherchez d'autres moitiés, comme d'autres
oreilles,
Pour

Pour petarder l'Anglois sur toutes vos merveilles :

Et vous, Monsieur *Villiers*, gardez pour d'autres gens,

D'*Honneur* & de *Raison* vos rares Sentimens *.

Me. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait si colere.

Un discours de Beauté ne doit pas vous déplaire :

Qui, tant que vous, Madame, a de part aux Attraits ?

Me. MAZARIN.

Si je le crois ; du moins, je n'en parle jamais.

Me. MIDDLETON.

Nous n'avons pas appris à garder le silence,

Comme vous avez fait, en vos Convens de *France*.

Monsieur, Monsieur *Villiers*, allons nous consoler ;

Il est d'autres Maisons où l'on pourra parler.

Me. MAZARIN.

Enseignez-moi, Madame, enseignez-moi l'Ecole,

Où je pourrois apprendre à discourir sur rien,

Et passer sans sujet de parole en parole,

A

* *Mr.* Villiers *un des Receveurs de l'Echiquier, ne parloit jamais que d'*Honneur, *de* Raison *&* *de* Raisonnable.

A ce Mérite usé d'un aimable Entretien.

Mr. MIDDLETON.

Abandonnons Madame à sa nouvelle Etude :
Pour nous mettre à couvert d'un discours assez rude.
Sortons, sortons d'ici; l'on y tient en prison.
La Grace & la Beauté.

Mr. VILLIERS.

L'Honneur & la Raison.

LE CHOEUR *en Musique.*

Sortons, sortons d'ici, l'on y tient en prison,
La Grace, la Beauté, l'Honneur & la Raison.

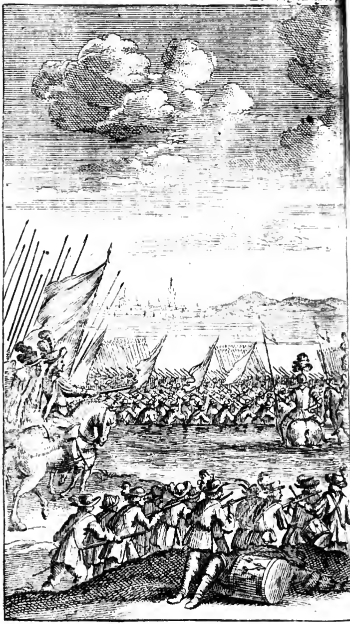
AU ROI,

Sur sa Blessure *.

STANCES IRREGULIERES.

Mars, ce Dieu renommé qui préside aux Allarmes,
Destine les Canons ses effrayantes Armes;
Pour

* *Le Roi* Guillaume *s'étant avancé au bord de la* Boyne, *le dernier de Juin 1690. fut legerement blessé d'un boulet de Canon, qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de passer la Riviere, & de battre l'Armée du Roi* Jaques.



Pour ceux qu'un ſoin prudent éloigne un peu
des Coups :

Eh ! comment auroit crû le Dieu de la Vaillance,

Qui vous vit approcher avec tant d'aſſûrance,

Que les Coups de Canon dûſſent être pour
vous ?

C'eſt des Piques, & des Epées,
De ces Armes de ſang trempées,
Où vous vous expoſez toûjours ;
C'eſt des Coups tirés tête à tête,
Quand un fier Eſcadron s'arrête,
Qu'il a ſû garantir vos jours.

Je ſai bien que des Rois les Perſonnes Sacrées,

Peuvent être à couvert prudemment retirées,

Pour donner un bon Ordre aux plus preſſans
Beſoins,

Et hâter les ſecours qu'on attend de leurs ſoins :

Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit
dans l'Hiſtoire,

Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme
vous,

Ne ménagent pas moins l'interêt de leur
Gloire,

Que le Salut commun, & le Bonheur de tous.

En Roi juſte & prudent, vous reglez toute
choſe :

En Héros, la Valeur chaque jour vous expose:
Le Soleil qui voit tout, jusqu'ici n'a pû voir,
Tant de Vertu s'unir avec tant de Pouvoir.

Ah! prenez plus de soin d'une si belle Vie;
Tout Combat, tout Péril fait vôtre empressement:
Que nous serions heureux si vous n'aviez envie
Que de vous exposer au Canon seulement!
Encore avons-nous fait la triste experience,
Que nous n'aurions par-là qu'une foible assûrance:
Grand Prince, revenez: nôtre timide Amour
Ne voit de sûreté qu'en vôtre seul Retour.

Si d'un faux Accident la fâcheuse Nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos Esprits:
A *Londres* on verroit plus de Douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de Transports & de Joye à *Paris* *.
Quand vous courez hazard, vos dangers sont les nôtres;
Devant nos propres Maux nous ressentons les vôtres:
De ce Coup dont le Ciel a voulu vous guerir,
Nous

* *Sur la fausse Nouvelle qui courut en* France *de la Mort du Roi* Guillaume, *on fit à* Paris *&* *à* Versailles *même des Feux de joye & des Réjoüissances extraordinaires.*

Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de si hauts Faits fournis à vôtre Histoire,
Ruineront son Crédit chez la Posterité:
Nos Neveux ne voudront pas croire
Une incroyable Verité.

Venez donc, ô grand Roi, joüir de vôtre Gloire,
C'est-là vôtre Interêt & nôtre Sûreté.

Sur le Passage de la BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

ANIME' de l'Ardeur d'un généreux Courage,
A la tête des siens un Roi passe à la nage;
Et tout blessé qu'il est, si-tôt qu'il a passé,
Il charge, rompt, défait; il a tout renversé.

Le Passage du *Leck* laisse une foible idée;
Celle du Grand *Gustave* est à peine gardée;
On ne se souvient plus d'*Adolphe*, ni du *Sond*,
Où la Glace tremblante a tenu lieu de Pont.

Le *Rhein* trop orgueilleux d'avoir vû son Rivage
Tout couvert d'Escadrons qui passoient à la nage,

 Du

Du Combat étonnant dont on vient l'informer,
Porte triste & confus la Nouvelle à la Mer.

Qu'on ne me parle point du Combat héroïque,
Qu'*Alexandre* donna sur les bords du *Granique*;
Qu'on ne me parle point de ce fameux Hazard,
Qu'au Port d'*Alexandrie* a sû courir *César*:
Toutes vos Actions, vieux Maîtres de la Terre,
Cedent aux beaux Exploits de ce Foudre de Guerre;
Pour le mieux préferer ajoûtons-y ces Mots:
Que l'*on rencontre en lui le Sage & le Héros.*

Le *Grec* vain & leger prenoit plaisir à dire
Tout ce qu'il avoit fait; le *Romain* à l'écrire:
Le Héros a passé tous les deux par ses Faits;
Et modeste Vainqueur, il n'en parle jamais.

Tous deux ont combatu pour asservir le Monde;
Le Malheur du Public suivoit tous leurs Exploits:
Ici l'on s'est commis sur la Terre & sur l'Onde,
Pour assûrer le Peuple & maintenir les Loix.

Là, le triste Vaincu soûpire
De sa dure Captivité:
Ici, l'on a donné l'Empire
A qui donne la Liberté.

DIA-

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN, MADEMOISELLE BEVERWEERT.

SAINT-EVREMOND à *Madame* MAZARIN.

QUAND j'ai l'honneur de vous voir
A vos Yeux je ſuis coupable,
Scelerat abominable;
Rien au Monde n'eſt plus noir.
Mais un jour ou deux d'abſence
Me rendent mon innocence,
Et ſans me changer en rien
Je deviens homme de bien.
Mes pechés ſont au Viſage,
Aux Rides que donne l'âge,
Aux Cheveux blancs, aux vieux Traits;
C'eſt-là que ſont mes forfaits.
Vous n'êtes pas éternelle,
Puiſſiez-vous comme je ſuis
Etre à cent ans criminelle
Sans douleur & ſans ennuis!

MADAME MAZARIN.

Quoi! me donner la figure,
De vôtre Madame H * *!
C'eſt me faire trop d'injure;
La Mort eſt un moindre mal.

SAINT-EVREMOND.

Pourquoi haïr tant l'idée
D'une Vieilleſſe ridée,
Qu'on préfere le trépas
A la perte des Appas?

MADEMOISELLE BEVERWEERT.

C'eſt qu'une ſi longue Vie,
Eteint en nous toute envie;
C'eſt que la fin des Amours
Eſt au Cœur d'une Mortelle
Une choſe plus cruelle,
Que n'eſt la fin de ſes jours.

SAINT-EVREMOND.

Non, non, l'amoureuſe flame
Ne s'éteint point dans une Ame:
La Vieilleſſe n'ôte pas,
Ces mouvemens délicats.
Je le ſai, divine *Hortence*,
Par ma propre experience;
Je ſuis au bout de mon cours,
Et je vous aime toûjours.

MADAME MAZARIN.

Moi, je ſuis dans le bel Age;
On le voit à mon Viſage,
Qui peut bien vous animer;
Mais je ne puis vous aimer:
Le Cœur eſt prudent & ſage;
Si l'Eſprit vous peut eſtimer;
Ne demandez rien davantage.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

APRE'S tant de ſoins aſſidus,
Après tant de pleurs répandus
Dans vôtre grande Maladie;
Madame, je ne croyois pas
Qu'autre choſe que le trépas
Me fit perdre l'honneur de vôtre Compagnie.
Mais j'avois peu conſideré
Qu'un Viſage défiguré,
Qu'une générale foibleſſe;
Qu'en un mot l'extrême Vieilleſſe
Attire des mépris plus fâcheux que l'oubli,
Où tombe un homme enſeveli.
Celui, pour chanter vos louanges,

Qui s'eſt mis mal avec les Anges;
Celui, pour mettre vos beaux Yeux
Au deſſus des Aſtres des Cieux,
Qui s'expoſoit à leurs vengeances
Sans redouter leurs influences;
Celui qui pour l'amour de vous
S'attira de *Venus* le celeſte Courroux,
Faiſant contre cette Immortelle
Ce que le beau *Pâris* fit autrefois pour elle;
Celui qui vous ſervit ſi bien,
Eſt maintenant compté pour rien:
Vous étes au deſſus des Aſtres & des Anges,
Qu'avez-vous deſormais beſoin de ſes louanges?
On n'a que faire de ſes ſoins;
Bon-homme allez garder vos Foins *.
Non, je ne puis garder mes Foins à la Prairie,
Ni comme *Don Quichot* faire une Bergerie;
Je veux faire un Mêtier qui me convienne mieux,
En m'éloignant de vos beaux Yeux.
J'irai diſcourir de Science
Avec le Docte *Renaudot* †;
La Bibliotheque s'avance,
Et je pourrai m'y voir bien-tôt
Avec *Juſtel* en conference,
Examiner le moindre Mot.

Dans

* La Fontaine.
† *Miniſtre François réfugié à* Londres.

Dans l'honnête repos d'une si douce étude,
Loin de tout embarras, exemt d'inquietude,
Sans entendre parler de Guerres, ni d'Amours,
Je prétens achever le reste de mes jours.
Mais que mal-aisément on peut changer de vie!
A peine ai-je formé ce projet qu'il m'ennuye!
Revenez, revenez, Mépris,
Que l'on a pour mes Cheveux gris:
Revenez, humeur qui m'outrage,
Je ne puis me passer des charmes du Visage.
Avec *Hortence* il faut souffrir,
Mais sans *Hortence* il faut mourir.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MR. DE ST. EVREMOND.

JE défie *Dulcinée* de sentir avec plus de joye le Souvenir de son Chevalier. Vôtre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la *triste figure* n'a point diminué le mérite des Sentimens. Je suis touchée de leur force & de leur perseverance: conservez-les, à la honte de ceux qui se mêlent d'en juger. Je croi comme vous

que les Rides sont les marques de la Sagesse. Je suis ravie que vos Vertus extérieures ne vous attristent point: je tâche d'en user de même. Vous avez un Ami *, Gouverneur de Province, qui doit sa Fortune à ses Agrémens; c'est le seul Vieillard qui ne soit pas ridicule à la Cour. Mr. de *Turenne* ne vouloit vivre que pour le voir vieux: il le verroit Pére de Famille, riche, & plaisant. Il a plus dit de Plaisanteries sur sa Nouvelle Dignité, que les autres n'en ont pensé. Monsieur *Delbene*, que vous appelliez *le Cunctator*, est mort à l'Hôpital. Qu'est-ce que les Jugemens des Hommes! Si Monsieur d'*Olonne* vivoit †, & qu'il eût lû la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué vôtre Qualité de *son Philosophe*. Monsieur de *Lausun* est mon Voisin: il recevra vos Complimens. Je vous rends très-tendrement ceux de Monsieur de *Charleval*. Je vous demande instamment de faire souvenir Monsieur de *Ruvigny* de son Amie de la Ruë des *Tournelles*.

* *Mr. le Comte de* Grammont.

† *Mr. le Comte d'*Olonne *mourut le 2. de Février 1685.*

A

A MR. HAMPDEN,

En Stile de MAROT.

J'Avois dessein de vous écrire en Prose,
Mais vôtre Lettre à Mylord *Godolphin*,
Qui confondroit le Grec & le Latin,
Ne m'a permis de hazarder la chose.
Je ne suis plus pour les Siécles passés,
Par tems nouveaux vieux tems sont effacés,
Dont vous donnez une preuve assez belle,
Pour appuyer ce qu'a dit *Fontenelle*.
Aux Anciens que toûjours feuilletez
Vous savez rendre un fort méchant office:
En écrivant vous les décréditez,
Plus qu'en lisant ne leur rendez service:
Noirs Amateurs d'obscure Antiquité
Sont confondus par vôtre netteté.
Mais que fait-on si tard à la Contrée?
Vôtre constance aux Champs est bien outrée:
Venez revoir cette grande Cité,
Où vous attend mainte & mainte Beauté.
Mainte Beauté! dira quelque importune?
Toutes, dirai-je, en ne parlant que d'une;
Car la Nature en elle a ramassés

Attraits épars & Charmes divisés.
Baptiste a fait pour vous des Fleurs nouvelles,
Pour vous *La Fosse* a fait deux grands Tableaux;
Vous trouverez des Musiques fort belles,
Vous trouverez bien des Livres nouveaux.
Que faites-vous si tard à la Contrée?
Vôtre constance aux Champs est bien outrée.
Les bons Discours, comme les bons Répas,
Assurément ne vous y manquent pas:
Mais de beaux Yeux ont sur vous tant d'empire
Qu'il faut partir, il faut qu'on se retire;
Je vous prescris de leur part le retour,
Et l'Ordre exprès de leur faire la Cour.
Quittant ces Lieux où regne l'excellence
Des meilleurs Mets, jointe avec l'abondance,
N'oubliez pas certain rouge Poisson
Exquis au goût, & peu connu de Nom*,
N'oubliez pas jeunes Coqs de Bruyere,
D'autres Oiseaux qu'à *Londre* on ne voit guere;
N'oubliez rien hormis la Venaison
Que vous pourrez laisser à la Maison.

APOSTILLE.

Depuis un tems la Reine des Appas,
Corps glorieux devenuë ici bas,

Ne

* *Ce Poisson, assez semblable à la Truite, se trouve dans des Lacs du Duché de* Lancastre: *on l'appelle en Anglois* Sharr.

Ne mange point; il convient la remettre
En Appetit, & je finis ma Lettre.

AU MEME,

En même Stile.

QUAND j'ai mangé ces excellentes Perles,
Que nous fournit *Tunbridge* avec ses Eaux,
Turbots me sont ainsi que seroient Merles
Ayant mangé Cailles & Perdréaux.
Rome faisoit mal-à-propos la vaine
D'*Accipenser*, de *Scarus*, de *Murene*;
Rien ne sauroit de la Perle approcher,
Pas *Silurus* qu'au *Nil* on va pêcher.
A *Rome* avint Cas extraordinaire,
Domitien fit regler par l'Etat
Sauce au Turbot comment se devoit faire:
S'il eut pour vous assemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette affaire;
Il n'avoit pas le goût si délicat:
Finesse en goût n'étoit pas Caractére
De vieux *Romain*; c'est Talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHILANDRE, CALISTE.

LISIS.

JE ne puis plus dissimuler,
Il faut mourir ou vous parler,
Aimable & charmante *Julie:*
Empêchez-vous de me charmer,
Pour m'empêcher de vous aimer;
Autrement, c'est fait de ma vie.

JULIE.

Vouloir que je ne charme pas,
C'est vouloir m'ôter les Appas,
Dont je fais sentir la puissance:
Un Amant qui sait endurer
Son tourment sans le déclarer,
Ne mérite pas qu'on y pense.

LISIS.

Qui nous permet de demander,
Se dispose à nous accorder
La Faveur la plus grande,
Qu'un Amoureux demande.

JULIE.

Dès qu'à l'Hymen on veut bien se tourner
On ne doit point songer à se défendre:
Epargnez-nous la honte de donner
Ce que vous pouvez prendre.

LISIS.

Julie, entreprendre sur vous
Auroit l'air d'une violence!

JULIE.

Lisis, un attentat si doux
Ne passa jamais pour offense.

LISIS.

Tourmens des Cœurs, ardens Desirs;
Contraintes, douloureux Soûpirs;
Tout ce que l'Amour a de peines,
Pour ceux qu'il a mis dans ses chaînes;
Tout se va convertir en solides Plaisirs.

LE CHOEUR.

Du plus heureux Mariage
On ne goûte le doux fruit
Rien que la premiere nuit:
De-là jusques au Veuvage
Ce n'est plus un Favori,
Ce n'est plus une Maîtresse;

Adieu

Adieu Douceur & Tendresse,
C'est la Femme & le Mari.

DAMON.

Un Mari toûjours vous gronde,
Vous défend de voir le Monde,
Vous fait de vôtre Maison
Une espece de Prison.

PHILANDRE.

Du bas soin de la Famille,
D'élever Garçon & Fille,
Qui vous feront enrager;
C'est à vous de vous charger.

DAMON.

S'il arrive d'avanture
Que l'indulgente Nature
Ne trouve pas ses douceurs
Dans la gravité des Mœurs;
Aussi-tôt la fantaisie
De vôtre fâcheux Epoux,
Est bizarrement saisie
De mille soupçons jaloux;
Et dans cette frenesie
L'éclat se fait par les Foux;
Les Sages cachent l'envie
De se défaire de vous.

PHI-

PHILANDRE.

Victimes de l'Hymenée,
Je plains vôtre destinée,
Ou de languir sans Amour
Dans un ennui légitime,
Ou de vous plaire au doux crime,
Qui vous peut coûter le jour.

CALISTE.

Apprenez, le Debonnaire,
Que vôtre pitié pour nous
Est chose peu nécessaire:
Nous trompons les plus jaloux
Quand nous avons une Affaire;
Mais ce Crime cher & doux
Avec vous ne plairoit guere.

LE CHOEUR.

Nos Soins & nos Avis sont ici superflus;
Vous en savez beaucoup, nous ne vous plaignons plus.

A Mr. LE DUC
DE NEVERS,
Pour Mad. la Duchesse MAZARIN.

SI je pouvois *postillonner*
Cette disgrace infortunée

Où

Où le deſtin m'a condamnée;
Je ſerois prête à retourner
A la grande & ſuperbe Ville,
Qui jadis m'a ſervi d'azile;
Et loin de mon funeſte Epoux
Je reverrois ma Sœur, & vivrois avec vous.
Mais l'inexorable Adverſaire,
Que vous ne connûtes jamais,
Le Créancier me deſeſpere,
Sans me donner Trêve, ni Paix;
Et rend mon malheur ſedentaire
Que je voudrois, helas! *promener* deſormais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'aſſaſſine;
Des menus Créanciers la petite vermine,
Me vient éveiller le matin,
Et fait durant la nuit l'office de Lutin.
Ne verrai-je donc point achever ma miſere?
Les Cieux pour les *Bouillons* ſe ſont enfin ouverts,
Le Connêtable eſt mort, la Comteſſe proſpere,
Et mon Aſtre me voit encore de travers.
Je n'ai plus aucun Bien à goûter que les vôtres;
Tout le bonheur que j'ai vient de celui des autres;
Par la réflexion je reſſens vos plaiſirs,
Et forme pour moi-même à peine des deſirs
Que le Bien-aimé de l'Egliſe,

Deſ-

Destructeur de tout *Marotin*
S'éleve par degrés à la haute entreprise
De confondre le *Mazarin*.
Pour mieux fonder mon esperance
Je mets au Ciel ma confiance,
J'attens mon secours du bon Dieu:
Vous nous le conseillez, mon Frere,
Nous parlant toûjours du Saint Lieu,
Dont les Herbes sont l'Ordinaire *,
Quand vous mangez Veau gras, Trufles, Pigeons: Adieu.

* La Trape.

LETTRE

A MONSIEUR ***,

Pour Madame la Duchesse MAZARIN.

JE ne suis pas étonnée que Monsieur *Mazarin* fasse courir le bruit, qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en *France:* mais je la serois beaucoup si des gens raisonnables se laissoient surprendre à ses artifices, & pouvoient être persuadés de ses Mensonges. Comme nous ne sommes jamais convenus en rien, je prendrai une voye

voye toute contraire à la sienne, en ne disant que des Verités. Il y a dix Ans que Monsieur *Mazarin* m'a ôté une Pension de vingt & quatre mille francs, qui m'avoit été donnée pour subsister : ce retranchement me contraignit à faire des Dettes considerables, qui ne me permirent pas de sortir d'*Angleterre*, où je demeurai importunée de mes Créanciers; mais non pas persecutée au point que je l'ai été depuis ce tems-là.

Toutes choses ont changé: la Révolution est arrivée; je me suis vûë sans secours, sans moyen de payer mes vieilles Dettes, & trop heureuse d'en pouvoir faire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fusse menacée d'aller en prison: la permission de m'arrêter en des Lieux privilegiés ne laissoit pas de se donner; & quand je sortois de mon Logis, ce n'étoit jamais avec assûrance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheuse nécessité, quelques-uns de mes Amis, & quelques Marchands même, se sont obligés d'une partie de mes Dettes à ces Tyrans, & ont été bientôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de Créanciers, & ceux-ci ne prennent guere moins de précaution

tion que prendroient les autres pour être payés. Cependant je leur suis redevable du peu de liberté dont je jouïs, & de la subsistance que j'ai trouvée jusqu'ici, dont la difficulté augmente tous les jours.

Voila le veritable état où j'ai été, & la veritable condition où je suis : assûrément elle ne sauroit être plus mauvaise. Je mérite d'être secouruë de mes Amis, & plainte des Indifferens. Un plus long Discours seroit ennuyeux aux autres, & inutile pour moi : je ne dirai rien davantage.

LETTRE

A MONSIEUR***.

Au Nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

L'ON ne peut pas être plus sensible que je suis au témoignage de vôtre affection ; mais souffrez, Monsieur, que je me plaigne de l'injustice des Conjectures que l'on fait sur mes Intentions. Si j'avois

vois été en état de pouvoir partir, & que je fusse demeurée, on auroit raison: mais on veut que je retourne en *France*, & on me laisse dans l'impossibilité de sortir d'*Angleterre*. De toutes les Verités du monde il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de *Nevers* une Lettre un peu plus longue, où l'explication de mes Sentimens est plus étenduë. Je vous prie, Monsieur, de me croire aussi veritable que je la suis, particulierement dans la protestation de l'Amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
DE NEVERS,
Au Nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

Je n'ai jamais douté, Madame, que vous ne prissiez toute la part qu'on peut prendre à mes interêts: j'ai attendu de

de vôtre Amitié ce que vous pouviez attendre de la mienne. Il n'eſt pas beſoin de nous en donner de nouvelles aſſûrances dans nos Lettres, étant auſſi ſûres que nous ſommes l'une de l'autre ſur tout ce qui nous regarde. Je croyois que rien ne me devoit ſurprendre touchant le Procedé de Monſieur *Mazarin* : je ne laiſſe pas de m'étonner qu'après m'avoir ôté ma Penſion, il y a dix ou douze ans; m'avoir réduite à mandier, comme je fais, ma ſubſiſtance; avoir entrepris de me faire décheoir de mes Droits, peu content de me voir dans la néceſſité où je ſuis durant ſa vie, s'il ne s'aſſûroit que je ſerois miſerable après ſa mort : après un procedé ſi honnête, une conduite ſi obligeante, des actions ſi généreuſes, je m'étonne, dis-je, qu'il ait la bonté de vouloir bien que je demeure avec lui. Il faut commencer par payer toutes mes Dettes, m'aſſûrer de ma Subſiſtance, & me mettre en liberté de ſortir d'*Angleterre*. J'attens cela de la Juſtice de Meſſieurs du Grand Conſeil; & de la vôtre, Madame, que vous me croyiez auſſi veritablement que je ſuis, *&c.*

LET-

LETTRE

A MONSIEUR ***,

Au Nom de Madame la Ducheſſe MAZARIN.

J'AI toûjours crû ce que vous avez la bonté de m'écrire ſur mes Affaires, & je ſuis ravie que mes ſentimens ſe trouvent conformes aux vôtres. Monſieur *Mazarin* n'a jamais ſongé ſincerement à me ravoir. Il a voulu, comme vous le dites fort bien, me faire décheoir de mes Droits, & aprés m'avoir renduë malheureuſe durant ſa vie, s'aſſûrer Chrétiennement que je ſerois miſerable aprés ſa mort. Voila, Monſieur, la ſainte Joye qu'il a voulu me donner. Je vous conjure de me continuer vos Soins & vos Secours, dans la ſuite d'une Affaire, qui apparemment ne finira pas ſi-tôt. Malgré l'application de Monſieur *Mazarin*, qui attend bien moins de la Providence que de ſon Induſtrie le ſuccès de ſes Perſecutions, je ne penſe pas que Meſſieurs du Grand Con-

Conseil me fassent décheoir de mes Droits; mais si Monsieur *Mazarin* n'est pas obligé de payer mes Dettes, comment ferai-je avec mes Créanciers, & où trouverai-je les moyens de subsister en attendant qu'ils soient satisfaits? Les Marchands m'ont prêté de bonne foi; les Gens de Condition m'ont obligée de bonne grace; mais ils ne veulent pas perdre leur Argent. Que ferai-je? il faut faire ce que dit Monsieur *Mazarin*, & qu'il ne pratique pas; me remettre de tout à la Providence. J'y ajoûterai les soins de mes Proches & de mes Amis, particulierement les vôtres, Monsieur, qui me laissent une obligation que je n'oublierai jamais.

JUGEMENT
SUR QUELQUES
AUTEURS FRANÇOIS.

A Madame la Duchesse MAZARIN.

VOICI, Madame, le JUGEMENT que vous m'avez demandé sur quelques-uns de nos Auteurs.

Malherbe a toûjours paſſé pour le plus excellent de nos Poëtes: mais plus par le tour & par l'Expreſſion, que par l'invention & par les Penſées.

On ne ſauroit diſputer à *Voiture* le premier rang, en toute matiere ingénieuſe & galante : c'eſt aſſez à *Sarraſin* d'avoir le ſecond, pour être égal au plus eſtimé des Anciens en ce genre-là.

Benſerade a un Caractére ſi particulier, une maniere de dire les choſes ſi agréable, qu'il fait ſouffrir les Pointes & les Alluſions aux plus délicats.

Dans la Tragédie *Corneille* ne ſouffre point d'égal, *Racine* de ſupérieur; la diverſité des Caractéres permettant la concurrence, ſi elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* ſe fait admirer par l'expreſſion d'une Grandeur d'Ame héroïque, par la force des Paſſions, par la ſublimité du Diſcours: *Racine* trouve ſon mérite en des Sentimens plus naturels, en des Penſées plus nettes, dans une Diction plus pure & plus facile. Le premier enleve l'Ame; l'autre gagne l'Eſprit: celui-ci ne donne rien à cenſurer au Lecteur; celui-là ne laiſſe pas le Spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'Ouvrage, *Racine* plus circonſpect, ou ſe défiant de lui-même

même, s'attache aux *Grecs*, qu'il posséde parfaitement; *Corneille* profitant des lumieres que le tems apporte, trouve des beautés qu'*Aristote* ne connoissoit pas.

Moliere a pris les Anciens pour modele; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

Il n'y a point d'Auteur qui fasse plus d'honneur à nôtre Siecle que *Despreaux*; en faire un Eloge plus étendu, ce seroit entreprendre sur ses Ouvrages, qui le font eux-mêmes.

La Fontaine embellit les FABLES des Anciens : les Anciens auroient gâté les CONTES de *La Fontaine*.

Perrault a mieux trouvé les Défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'Avantage des Modernes. A tout prendre, son Livre * me semble très-bon, curieux, utile, capable de nous guerir de beaucoup d'Erreurs. J'aurois souhaité que le *Chevalier* eût fait moins de contes, que le *Président* eût un peu plus étendu ses raisons, l'*Abbé* resserré les siennes.

Vous voulez, Madame, que je parle de moi, & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un de ces Messieurs avoit été en

H 2 ma

* PARALLELE *des Anciens & des Modernes.*

ma place, pour vous voir tous les jours, & recevoir les lumieres que vous inspirez ; il auroit passé les Anciens & les Modernes. J'en ai profité si peu, que je ne mérite aucun rang parmi ces Illustres.

SUR LA DISPUTE

Touchant les Anciens & les Modernes.

STANCES IRREGULIERES.

LA FRANCE dans sa Poësie
Veut qu'on s'exprime noblement:
Mais la Figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément;
Et l'impétueuse saillie
Qui se pousse extravagamment;
Le Sens qu'il faut qu'on étudie,
Pour être mis obscurément;
Mystérieuse Allégorie,
Faux Sublime, vain Ornement;
Tout cela choque son génie,
Son goût, son juste sentiment.

Qui peut avoir l'heureux partage,
Du Naturel & du Bon-sens;

Et

Et ſait bien le mettre en uſage;
A des charmes aſſez puiſſans.

Rien ne convient, rien ne contente,
Sans le ſecours de la Raiſon;
Sans elle une choſe plaiſante
Déplaît pour être hors de ſaiſon.

La Régle au Naturel unie;
Le tour, le nombre, l'harmonie;
Le ſavoir ſans obſcurité,
Et la force ſans dureté;
L'averſion du faux Sublime;
La hauteur juſte, légitime;
Le ſens, l'ordre, la liaiſon;
Ces baſſeſſes de la Raiſon
De *Pindare* ſi mépriſées,
Sont par *Malherbe* autoriſées.

Il faut un peu de jugement,
Dans l'héroïque Emportement:
J'aime mieux la ſage furie,
Que dans *Malherbe* l'on décrie;
J'aime mieux les juſtes beautés,
Des Emportemens concertés;
Que la ſublime Extravagance,
Dont je vois faire tant de cas;
Ce Merveilleux, cette excellence,
Qu'on admire; & qu'on n'entend pas.

 S'il

S'il revient des *Jeux Olympiques*,
Alors les ODES PINDARIQUES,
Feront valoir tous leurs grands Mots,
A bien loüer des Chariots;
A célébrer une Victoire,
Qui comble des Chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus:
Quand on loüe au tems où nous sommes,
Il ne faut loüer que des Hommes;
Dans les Hommes que des Vertus.

Qui donne trop à la Figure,
Se laisse échaper la nature
De son veritable Sujet,
Pour se faire un nouvel objet.

Sans y penser, il a l'*Aurore*,
Au lieu de celle qu'il adore;
Il a le *bel Astre des Cieux*,
Sans y penser, pour de beaux Yeux.

Il se dérobe le Visage,
Dont la beauté l'a sû charmer;
Par une vaine & fausse image,
Qu'il en a voulu se former.

D'ailleurs, aller à l'Incroyable,
Est prendre trop de liberté:

Que

Que ce qui n'est point Veritable
Ait au moins l'air de Verité.

Quand on veut traiter de Bassesse,
Tout caractére de Sagesse ;
En quel état se réduit-on,
D'avoir honte de la Raison ?

Ah ! si *Malherbe* étoit en vie,
Il pourroit selon mon envie,
Oter la *sueur* aux Marteaux *,
Les *langues d'argent* aux Ruisseaux :
Il auroit pitié des Rivieres,
Qu'on *retient* dans leur *lit* natal
Avec des *chaînes de crystal*
Inhumainement prisonnieres.

Voir dans un état malheureux,
Une *jeune & charmante Blonde*,
Qui *du feu de ses beaux cheveux*,
De ses beaux yeux, veut secher l'onde ;
Seroit sans doute un Merveilleux,
Que *Malherbe* ôteroit du monde.

Il banniroit de tout Printems
Les *Coraçons verds palpitans*,
Que *Gongora* donne au *Lierre*,

* Concetti Italiens.

Quand les *Zephirs* lui font la guerre*.

On ſait bien que la Fiction
Eſt du Droit de la Poëſie:
Mais ayons la diſcretion
De ménager la fantaiſie;
Et faiſons que l'Invention,
Au Bon-goût ſoit aſſujettie.

Que l'AMOUR perde ſon *Bandeau*;
Son *Arc*, ſes *Fléches*, ſon *Flambeau*;
Devenu Paſſion humaine,
Qu'il donne à la jeune Beauté,
Au jeune Amant, autant de peine,
Qu'au tems de ſa Divinité.

Le

* *Les Auteurs* Eſpagnols *ſont pleins de* CONCETTI. Don Luis de Gongora, *le Prince de leurs Poëtes Lyriques, nâquit à* Cordoüe le 11 *de Juillet* 1561 *d'une Famille diſtinguée:* ſu Sangre fue Noble de un Padre y otro, *dit l'Auteur de ſa* VIE. *On l'envoya faire ſes Etudes à* Salamanque; *& il s'y fit bien-tôt connoître par ſon Eſprit vif & mordant, & par le talent naturel qu'il avoit pour la Poëſie, à laquelle il s'attacha d'une façon particuliere. Il embraſſa enſuite l'état Eccleſiaſtique & fut fait Chapelain du Roi, & Prebendaire de l'Egliſe de* Cordoüe; *où il mourut le* 23. *de Mars* 1627. *Ses Poeſies ſont pleines de Pointes & d'Expreſſions guindées: les Comparaiſons en ſont peu juſtes, & les Métaphores dures & outrées. Enfin, il eſt ſi obſcur, que les* Eſpagnols *lui ont donné le Surnom de* MERVEILLEUX.

Le Cheval emplumé, *Pegase*, ne fera
Desormais aucun vol, que dans nos Opera:
Parnasse, *Helicon*, & *Permesse*,
Ce vieil attirail de la *Grece*;
N'est plus aujourd'hui qu'un grand son,
Vuide de Sens & de Raison.

Divines *Filles de Mémoire* *,
Dont on implore le secours,
Et lors qu'on célébre la Gloire
Et lors qu'on chante les Amours,
Laissez à nôtre Fantaisie
L'honneur de nôtre Poësie.

Bûveurs d'Eau du Sacré Vallon,
Demeurez avec *Apollon*
En *Italie*, où sa présence
Est plus nécessaire qu'en *France*.

Ayons plus d'égards pour *Bacchus*,
On dit qu'il a planté la Vigne;
Conservons encore *Venus*,
Sa Beauté l'en rend assez digne:
Autres Déesses, autres Dieux
Feront bien de quitter ces lieux.

Mais sans *Mars*, qui fera la Guerre?

* *Les Muses.*

Sans *Jupiter*, plus de Tonnerre:
Qui s'embarquera fur les Eaux,
Si *Neptune* n'eſt favorable?
Qui garantira les Vaiſſeaux,
Des Rochers, & des Bancs de Sable?

Mettons-nous l'eſprit en repos
Sur le Tonnerre, & fur les Flots:
L'ordinaire & honteux pillage
Que l'on fait chez l'Antiquité,
Au lieu d'enrichir nôtre Ouvrage
Découvre nôtre pauvreté.

Qu'un Auteur dont la Veine uſée,
Manque de nouvelle Penſée,
Fourniſſe à ſa ſterilité
Leur pompeuſe inutilité;
Mais que ceux dont le beau Génie,
Eſt exemt de la tyrannie
De ces vieux Siecles tant vantés,
Aiment de modernes Beautés.

Pourquoi révérer comme Antique,
Ce que les *Grecs* dans leur *Attique*
Aimoient comme des Nouveautés?
Serons-nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,

Et

Et ne font plus que dans un Livre,
Où morts présomptueux, ils nous donnent des Loix?

Modernes, reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.
Le Partisan outré de tous les Anciens *,
Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les siens.
Il a fait aux *Grecs* plus d'injure,
Par ses Vers si rares, si beaux,
Qu'il n'en fera par sa Censure,
Aux *Fontenelles*, aux *Perraults*.

Quand il paroît aux Modernes contraire,
Aux Anciens il doit être odieux:
Tout ce qu'il fait, est fait pour leur déplaire,
Si bien écrire, est écrire contr'eux.

Corneille, *Racine*, *Moliere*,
Aux gens d'une pure lumiere,
Font dire qu'ils ont surpassé
Les grands Maîtres du tems passé.

Corneille de ses propres aîles,
S'éleve à des Beautés nouvelles,
Qu'*Aristote* même ignoroit:
Et *Racine* en suivant les traces,

* *Monsieur* Despreaux.

De ces vieux *Grecs* qu'il adoroit,
A paſſé leur Art & leurs Graces.

Cette Merveille de nos jours,
Moliere aux *François* regretable,
Et qu'ils regreteront toûjours;
Se trouveroit inimitable,
A ceux qu'il avoit imités,
S'ils ſe voyoient reſſuſcités.

Dans l'air galant du Badinage;
L'Eſprit délicat, le Goût fin
De *Voiture* & de *Sarraſin*,
Nous feront avoir l'avantage.

La Fontaine embellit les ſujets inventés
Que l'on appelle FABLES;
Ses CONTES agréables
Entre les mains des *Grecs* auroient été gâtés

L'AMINTE, la plus accomplie
Des Paſtorales d'*Italie*,
Efface les Paſteurs que la *Grece* décrit:
On prendra d'inutiles peines,
Si dans *Rome*, ou ſi dans *Athenes*,
On cherche un DON QUICHOT, que l'on trouve à *Madrid*.

Honneur des Eſprits d'*Angleterre*,
Waller, tes beaux Ecrits ſe verroient admirés
D'un

D'un bout à l'autre de la Terre,
Si dans ta propre Langue, ils n'étoient resſerrés:
Un jour elle doit être en tous lieux entenduë,
Et donner à ta Gloire une telle étenduë,
Que les bornes de l'Univers
Seront les mêmes de tes Vers.

Pour diſputer la Préference,
En toute haute Connoiſſance,
Hobbes, *Deſcartes*, *Gaſſendi*,
Sont à la tête du Parti:
Du faux Secret de la Nature,
Par les Anciens debité;
Ils ont découvert l'Impoſture,
Et fait valoir la Verité.

Tout entre dans cette Querelle,
C'eſt une Guerre univerſelle:
Morts contre morts, vivans contre vivans,
Tout y combat pour le choix des Savans *.

Modernes reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

* *Imitation de deux Vers du* CINNA.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

AYez la bonté de m'excuſer, Madame, ſi je ne donne pas tout-à-fait dans la généreuſe franchiſe de vos Sentimens, oppoſée à la circonſpection naturelle des gens de mon Pays, qui ſont ennemis des Verités nettes & hardiment déclarées. Voici mes raiſons contre une pleine ouverture de vos Intentions.

Je ſuis perſuadé que toutes vos Connoiſſances (car les Amis ne ſe ſont pas encore manifeſtés;) que toutes vos Connoiſſances ne demandent pas mieux que d'avoir un prétexte de crier contre vôtre Humeur & vôtre Conduite, quelque agréable que ſoit l'une, quelque honnête que ſoit l'autre. Ne leur fourniſſez jamais aucun moyen de s'élever contre vous : tenez-les attachés, malgré eux, du moins à la bienſéance de l'Amitié qu'ils doivent avoir pour vous, avec plus de cha-

chaleur qu'ils n'en ont. Demandez toûjours de l'Argent: s'il n'en vient point, c'est vous qui aurez sujet de vous plaindre; s'il en vient, je vous répons de dix ou douze exclusions de Voyage meilleures l'une que l'autre. Enfin, ne donnez à personne ni sujet, ni prétexte de vous quitter, & croyez qu'une Déclaration trop libre de vos Intentions vous nuiroit beaucoup là, & ne vous serviroit pas ici. Je vous ai ouï dire, Madame, que Madame la Comtesse * *ne se laissoit jamais entamer:* ne vous laissez jamais découvrir. Si vous voulez proceder avec moins de précaution, le NORMAND quitte la sienne, prêt à entrer dans vos Sentimens.

A LA MEME,

FLATE' d'une douce esperance
Que me donnoit la belle *Hortense*,
Je lui cachois mes Cheveux gris
De peur d'attirer ses mépris:
Mais détrompé de sa parole,
Qui n'a plus rien qui me console,

Je

* *La Comtesse de* Soissons.

Je lui montre des Cheveux blancs,
(Trifte ouvrage de mes vieux ans!)
Je lui montre tout l'équipage
De la caducité de l'âge:
Lunettes, Calotte en effet
Qui pourroit fervir de Bonnet;
Tous les fecours que la Nature
Cherche dans mon infirmité
Pour éloigner la fepulture,
Sont montrés devant fa Beauté:
Et j'ofe nommer Défaillance,
Funefte, mortelle Langueur,
Ce qu'autrefois en fa préfence
Je nommois fimplement Vapeur.
O belle, ô charmante Ducheffe!
Je vous remets vôtre Promeffe;
Puis qu'il plaît au grand *Pefcator* *,
Ce Maître de la Deftinée,
Tuër tous les Vieillards à la fin de l'Année,
Je vais ceder mes droits fur vôtre cher trefor:
Ne me demandez point à qui je les réfigne,
C'eft celui que vos Yeux en doivent juger digne,
Celui que vous voyez fi foûmis à vos Loix.
Je hais le faux honneur des Amours éternelles;
Peut-

* *Auteur de l'Almanac de* Milan.

Peut-on aimer long-tems, ſans être dégoûté
Du mérite ennuyeux de la fidelité ?
On voit comme une fleur ſur les Amours nouvelles,
Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats,
Qu'on aime à regarder & qu'on ne touche pas.
Mais après les douceurs qu'on goûte à leur naiſſance,
Quand les yeux ont uſé leurs innocens plaiſirs,
Que le Cœur a ſenti la tendre violence
De l'amoureux tourment que donnent les deſirs;
Enfin la Volupté, la pleine Jouïſſance....
Un autre pourra l'exprimer,
Je ne mérite pas même de la nommer.
Faveur, qu'on m'a fait trop attendre,
Vous viendriez hors de ſaiſon;
Adieu, je ceſſe de prétendre
Un ſi rare & glorieux Don.
Mais pour ne fermer pas tout accès à la joye
Souffrez, *Hortence*, au moins, ſouffrez que je vous voye,
Et quand la foibleſſe des Yeux
Me rendra difficile un Bien ſi précieux;
Quand les divins Appas dont vous êtes pourvûë
Echaperont, helas! à ma débile vûë,
Ne vous offenſez pas qu'afin de les mieux voir
J'appelle à mon ſecours Lunettes & Miroir.

Je

Je n'en demande point pour lire,
Entretenir les Morts eſt un triſte entretien ;
J'en veux auſſi peu pour écrire,
L'Ecriture m'a fait plus de mal que de bien.
Je n'en veux faire aucun uſage
Que pour voir le plus beau Viſage,
Pour admirer les plus beaux traits
Que Nature forma jamais.

Sur la Perte d'un Moineau blanc que Madame Mazarin *aimoit beaucoup.*

TOUT languit, tout eſt abattu,
Tout eſt en deuil dans la Famille :
L'honneur de nôtre Volatille,
Le Moineau vient d'être perdu.
Le beau Roſſignol en murmure
D'un gozier qui n'eſt pas trop net ;
Le Canari ſans tablature
Ne chante qu'un Air imparfait ;
Le Boulé * dans cette avanture
Laiſſe morfondre *Loteret* †

A

* *Oiſeau qu'on appelle en François* Pivoine.
† *Petit Perroquet.*

A battre ſa lente meſure;
Boulé, morne, triſte & défait,
En a perdu chant & poſture,
Comme s'il muoit en effet.
Le Chardonneret en ſa cage
Ne fait plus ouïr ſon ramage;
La Linote chante ſi bas
Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas;
Et *Jacob* * depuis cette Perte
Dans ſa Cage qu'il voit ouverte
Demeure aujourd'hui tout confus,
Ne ſifflant & ne parlant plus.
Dariolete eſt deſolée,
Mariane toute troublée;
Et cette indécente amitié
Qu'en *Little-rogue* & *Boy* Nature deſavoüe,
S'eſt tournée en tendre pitié,
Dont tout homme de bien les loüe.
Je pourrois vous parler encor
Du changement du beau *Médor*,
Reduit à ſi grande triſteſſe
Qu'il ne voit aucune Maîtreſſe.
Il n'eſt, il n'eſt pas juſqu'aux Chats
Qui ne regrettent tant d'appas.
De leur eſprit, de leur coûtume,

De

* *Un Sanſonnet.*

De leurs malfaisans appetits
Pour toute chair qui porte plume,
On voit les Oiseaux garantis.
Venons aux autres Personnages,
Qui ressentent ce coup fatal:
Mustapha quitte ces images,
Ses gens de pied, gens de cheval,
Ses Chariots, ses Equipages,
Ses Vaisseaux, son Combat naval;
Rien ne lui plaît, ne le console,
Que le soin d'aller à l'Ecole,
Où je pense que son destin
Le conduira jusqu'au Latin
Heureux, heureux Moineau, l'absence de tes charmes
Des plus beaux Yeux du monde a sû tirer des larmes;
Pour un pareil bonheur qui ne voudroit, Moineau,
Etre même dans le tombeau?
Je ne pense pas que *Catulle*
Voulût être assez ridicule
Pour comparer sa *Lesbia*
A la divine *Hortensia.*
Leur Passereau moins regretable
Que celui de nôtre Adorable
Ne causa pas tant de douleur:
Mais *Lesbia* dans sa chaleur

Moins

Moins impatiente peut-être
N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre.
Helas! je ne ſaurois parler
De ma propre douleur, ſi tendre & ſi fidelle:
Je veux qu'elle ſoit éternelle,
Et qui parle, Moineau, cherche à ſe conſoler.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MR. DE ST. EVREMOND.

MONSIEUR de *Charleval* vient de mourir *; & j'en ſuis ſi affligée, que je cherche à me conſoler par la part que je ſai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours : ſon Eſprit avoit tous les Charmes de la Jeuneſſe, & ſon Cœur toute la bonté & la tendreſſe deſirable dans les veritables Amis. Nous parlions ſouvent de vous, & de tous les Originaux de

* *Mr. de* Charleval *mourut le* 8. *de Mars 1693, âgé de 73. Ans. Voyez ſur ſon ſujet les* ME'LANGES *de* Vigneul-Marville, *Tom. I. p. m.* 224.

de nôtre tems : Sa Vie & celle que je méne présentement avoient beaucoup de rapport : enfin c'est plus que de mourir soi-même, qu'une pareille Perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'interesse à vôtre Vie à *Londres*, comme si vous étiez ici ; & les anciens Amis ont des Charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lors qu'on en est privé.

DIALOGUE

Sur la Maladie de Madame la Duchesse MAZARIN.

LE VIEILLARD *, LA MORT.

LE VIEILLARD.

O MORT, qui menacez une Tête si belle,
Détournez vos funestes coups ;
Vous serez douce autant que vous étes cruelle,
Si je puis obtenir de vous
Que vous me preniez au lieu d'elle :
Tournez, tournez sur moi, vos plus funestes coups.
Ne vous lassez-vous point du Nom d'*Inexorable*,
Que vous avez toûjours porté ?

Par

* *Monsieur de* St. Evremond.

Par une ſeule humanité,
Vous pouvez vous rendre adorable;
Détournez vos funeſtes coups;
Et goûtez le plaiſir d'en ſavoir faire à tous.
Jupiter ſur qui tout ſe fonde,
A qui tout obeït, & la Terre & les Cieux;
Qui gouverne à ſon gré les hommes & les Dieux,
Ne ſauroit plaire à tout le monde:
O Mort, ſauvez *Hortence*, & vous nous ferez voir,
Ce qu'un Dieu ſi puiſſant n'a pas en ſon pouvoir.
Du moins épargnez-la tant qu'elle ſera belle,
Tant que vous lui verrez de ſi rares Appas.

LA MORT.

Elle ſeroit donc éternelle,
Et tout doit finir ici bas:
Ce que je puis faire pour elle,
C'eſt de differer ſon trépas.
Mais pour accorder cette grace,
Il m'en faut un autre à ſa place;
Avec tant de mérite, avec tant d'agrément;
N'a-t-elle point d'Amie? ou d'Ami? point d'Amant?

LE VIEILLARD.

Examinons ſes Connoiſſances
Pour en tirer nos conſéquences,

Juger mieux, plus nettement voir,.
De qui l'on peut attendre un noble Defefpoir.

LA MORT.

Commençons par fes trois Amies,
Avec elle fi bien unies:
Madame *Middleton* aime trop la Beauté,
Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du Mariage,
Quand on commence à refpirer
Le doux & le gracieux air,
Du premier An de fon Veuvage;
Dans le foin renaiffant qu'on a de fes Appas,
Dans le plaifir fecret d'une nouvelle Vie,
A qui toute autre porte envie,
Peut-on confentir au trépas?

LA MORT.

Et vôtre My Lady *Charlotte*?

LE VIEILLARD.

Donneroit fa derniere cotte:
N'étoit fon grand attachement,
Elle fe tuëroit fûrement.

LA MORT.

Qui la retient? qui la retarde?

LE VIEILLARD.

Elle eſt preſque toûjours de garde *.

LA MORT.

Sans Madame de *Fitzharding*,
Je perdrois ici mon Latin:
C'eſt d'elle que je puis répondre.

LE VIEILLARD.

Oui, mais où la trouvera-t-on?
S'il faut jouër, elle eſt à *Londre*,
S'il faut mourir, à *Kenſington.*
Laiſſons en paix ces bonnes Dames;
Vit-on jamais mourir des Femmes pour des Femmes?

LA MORT.

Puis que l'on meurt pour un Epoux
On peut mourir pour une Amie.

LE VIEILLARD.

Artémiſe † eſt enſevelie:
O Mort, dequoi me parlez-vous!

* *Mademoiſelle* Charlotte Beverweert *étoit Dame du Lit de la Princeſſe* ANNE, *élevée préſentement ſur le Thrône d'*Angleterre. *Elle eſt morte le* 4 *de Decembre* 1702.

† Artémiſe *Reine de* Carie *fut ſi touchée de la Mort de* Mauſole *ſon Mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez ſon Article dans le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle.

LA MORT.

Nous avons des Amis encore:
Le Mylord *Ranelagh*?

LE VIEILLARD.

Le Substitut de *Lower*?
Il tâtera le poux le soir & le matin;
Dira que la Fiévre est mortelle,
Etant dans les esprits; si vous saignez la Belle.
Mais pour un Patient mourir un Médecin!
L'avanture seroit nouvelle;
Le Docteur me semble trop fin.

LA MORT.

Ce Monsieur de *Villiers* qui la trouve admirable?

LE VIEILLARD.

Ce Monsieur de *Villiers* est homme *raisonnable*;
Il consultera la *Raison*,
Qui ne conseille point de prendre du poison.

LA MORT.

Il a ses heures de tendresse.....

LE VIEILLARD.

Qu'il passera dans les Romans,
A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'Amour le blesse
Ainsi son goût pour la Beauté
Dont le commerce lui fait plaire,

N'in-

N'intereſſera jamais guére
Son heureuſe tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord *Godolphin*?

LE VIEILLARD.

Eſt Perſonne publique*:
Et quoi qu'il ſoit fort obligeant,
Deſintereſſé ſur l'Argent,
(Choſe rare en tout Politique;)
Quoi que ſa grande honnêteté
Pour cette excellente Beauté,
A toute occaſion s'explique;
Ce n'eſt pas un Avanturier
Capable de mourir pour un Particulier.

LA MORT.

Où trouver des Amis encore?

LE VIEILLARD.

Si c'eſt pour mourir, je l'ignore.

LA MORT.

Allons aux Amans; à ce coup
C'eſt d'eux que j'eſpere beaucoup.

* *Il étoit alors premier Commiſſaire de la Tréſorerie; & il eſt préſentement* (1705.) *Grand Tréſorier d'*Angleterre.

LE VIEILLARD.

Fonder sur eux nôtre esperance !
Ah ! que je vous plains, pauvre *Hortence*,
S'il faut le secours d'un Amant,
Pour vous sauver du monument !

LA MORT.

Quoi ! si proche de la *Tamise*,
Qui leur desespoir favorise !
Où l'on vient se noyer à toute heure du jour !

LE VIEILLARD.

Pour le Jeu, non pas pour l'Amour *.

LA MORT.

N'est-il plus de ces belles Ames,
Qui voudroient mourir pour leurs Dames ?

LE VIEILLARD.

Il n'est plus d'Amans à ce prix,
Ni dans *Londres*, ni dans *Paris*.

LA MORT.

Encore avons-nous la ressource
Du Duc de *Saint-Albans*.

LE VIEILLARD.

Il va faire sa course.

LA

* *Deux ou trois personnes s'étoient noyées dans la* Tamise *peu de tems auparavant, & entr'autres un fameux Joueur.*

LA MORT.

Mais au retour de *Newmarket*,
Je tiens son trépas sûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour quelque tems qu'il fasse
Il doit se trouver à la Chasse,
Pour faire l'essai d'un Faucon *;
Puis aller à *Windsor*, pour meubler sa Maison.
J'aime sa physionomie,
Son air, & sa danse polie;
Il est agréable à mes yeux;
Plus regulier il seroit mieux.

LA MORT.

Vieillard, que diriez-vous de ce Prince de *Hesse* †;
N'auroit-il pas quelque tendresse?
Il estime si peu la lumiere du jour,
Qu'il n'a pas pour mourir besoin d'un grand Amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas à l'humeur, c'est à l'Amour extrême
Que le Salut d'*Hortence* a voulu se devoir;

* *Monsieur le Duc de* Saint-Albans *est grand Fauconnier d'*Angleterre.

† *Monsieur le Prince de* Hesse-Darmstat.

S'il n'a pas un beau desespoir
Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De vôtre Général Major*,
S'il reste parmi vous encor,
Puis-je apprendre l'effet d'un Amour héroïque?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une *Catholique!*
Excusez; sa Religion
N'en souffre pas la question.

LA MORT.

Celui dont la Vertu fit connoître une flamme,
Pure, sans interêt, digne d'une belle Ame †?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards;
Le salut d'une Dame a ses moindres égards.

LA MORT.

Et Monsieur de *Saissac*, dont les vives entrailles,
S'allumerent jadis pour un si bel Objet?
Le zélé *Saint-Victor*, pour le même sujet,
Ne fourniroient-ils pas tous deux leurs funérailles?

LE

* *Monsieur le Marquis de* Ruvigny *présentement Comte de* Gallway *devoit aller servir en* Irlande *en qualité de* GENERAL MAJOR.

† *Monsieur le Marquis de* Miremont.

LE VIEILLARD.

L'un écrit toûjours de *Verſailles*;
L'autre va partir pour *Anet* *

LA MORT.

Cherchons, examinons ſans ceſſe,

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le tems preſſe.

LA MORT.

Son *Eſſex* † pour la ſecourir
Voudra-t-il bien donner ſa vie?

LE VIEILLARD.

De bon cœur il viendroit l'offrir,
Mais il la doit à ſa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monſieur de *La Tour* §
Aimoit à lui faire ſa Cour.

LE VIEILLARD.

Ce n'eſt pas du ſalut d'*Hortence*
Qu'il eſt le plus inquieté;

* *Monſieur de* Saint-Victor *étoit ſouvent des parties d'*Anet *avec Monſieur le Duc de* Vendôme, *& Monſieur le Grand-Prieur.*

† *Le Comte d'*Eſſex.

§ *Envoyé extraordinaire du Duc de* Savoye.

Il songe à cacher le Traité,
Qu'a fait son Prince avec la *France*.

LA MORT.

Monsieur de *Barillon* s'interessera fort....

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur de *Barillon* donne
Toutes ses craintes à sa Mort,
Ferme dans le péril de toute autre Personne.

LA MORT.

Un ancien Adorateur *
Qui lui garde encore son Cœur,
Me sembleroit avoir envie,
D'exposer pour elle sa vie.

LE VIEILLARD.

Elle n'y consentira pas,
Sans apprendre le Nom de celui qui s'expose;
Elle est délicate en trépas,
Aussi bien qu'en toute autre chose.

LA MORT.

Est-il besoin de vous nommer,
L'ennemi de l'Indifference;
Qui sait haïr, qui sait aimer,
Qu'on a vû si charmé d'*Hortence*?

LE

* *Mylord* Montaigu.

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement,
Qui produira mille services;
D'un esprit & d'un enjoûment,
Qui pourra faire ses délices.

LA MORT.

Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas?

LA MORT.

Donc ces illustres destinées,
Dont *Pyrame* a laissé la premiere leçon,
Par *Givri*, par *Humiere* au monde redonnées *,
Pour honorer leur Siecle & se faire un beau Nom.....

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui sont toutes condamnées;
A peine on les voit en chanson.

* Givri *aimoit passionnément Mademoiselle de* Guise. *Fille du* Balafré & *depuis Princesse de* Conti, & *n'en étoit pas trop bien traité; cela le mit au desespoir, & lui fit prendre la resolution d'aller à l'Armée & de s'y faire tuer: il en avertit sa Maîtresse par un Billet, & lui tint parole.* D'Humiere *fit la même chose dans une pareille occasion.*

S'il revenoit une *Didon*,
Elle trouveroit cent *Enées*.

LA MORT.

Et pour une *Hortence* autrefois,
S'il en eût été dans le Monde,
Pour cette Beauté sans seconde,
Mille Amans auroient fait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD.

Vous étes moins embarrassée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la sauver,
Je le cherche dans ma pensée,
Et je ne saurois le trouver.

LE VIEILLARD.

On fait assez souvent une recherche vaine,
De ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA MORT.

Parlez, découvrez-nous cet Ami généreux,
Ou ce passionné, ce fidele Amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux suivre,
Si l'on ne peut la secourir:
Je consens à cesser de vivre,
Pour la dispenser de mourir.

LA MORT.

Que la voila bien ſecouruë!
Je ne vois qu'un pauvre Vieillard,
Qui veuille contre moi lui ſervir de rempart;
Le Froid l'éteint, la Toux le tuë;
Elle eſt dignement ſoûtenuë!
On court pour elle un beau hazard!

Lâches amateurs de la Vie,
Deſerteurs d'une illuſtre Amie,
De qui les Charmes ſont ſi doux,
Je ſuis plus ſenſible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la Mort tendre & pitoyable,
Eſt une choſe peu croyable;
Mais rien ne ſe défend d'aimer
Un Objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner ſa Sepulture,
Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas;
Aimable *Hortence*, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.
Je vous laiſſe en Convaleſcence,

En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis,
Qui méritent d'être ſuivis.

Lors que vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans;
Evitez tout ce qui traverſe;
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le Cœur ſoit content & l'Eſprit ſatisfait;
Aimez ce qui ſert & qui plaît;
Accordez la Raiſon avec la Fantaiſie,
Et paſſez ſans gronder le reſte de la Vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel! plaiſe au bon Dieu
Que le dernier Avis tienne le premier lieu!

HORTENCE.

Officieuſe Mort, à qui je dois la Vie,
Je vous jure que vos Avis,
Seront exactement ſuivis:
Voici l'Acte à peu près, que je veux qu'on publie.

„ Les vrais & les parfaits Amans,
„ Seront cherchés dans les Romans:
„ La Raiſon lente, ſerieuſe,
„ Et ſolidement ennuyeuſe,

„ Ani-

„ Animera sa gravité;
„ Et la Fantaisie agissante
„ Reglera sou activité
„ Pour n'être pas extravagante:
„ La secrete Dissension,
„ Qui regne entre l'Esprit & le Cœur d'ordinaire,
„ Trouvera sa confusion
„ Dans le nouvel Accord que je leur ferai faire:
„ L'Agrément avec l'Interêt,
„ Ce qui sert avec ce qui plaît,
„ Seront en bonne intelligence;
„ Ce qu'avec peine je promets,
„ Et qui me fera violence,
„ Ah! c'est de *ne gronder jamais*,
„ Cependant signons tout:

HORTENCE.

Sur le Mois de MARS.

STANCES IRREGULIERES.

MOIS si cher au Dieu des Hazards
Qu'on t'en appelle Mois de *Mars*,
Pourquoi faut-il que triste & blême
Tu fasses toûjours le Carême?

Auprès du feu le froid *Janvier*

Vit de Chapons & de Gibier,
Sans offenser sa Conscience;
Et *Février* du Carnaval,
En bonne chere sans égal,
Possede la pleine Abondance.

Toi seul dans la morte Saison
De Pois secs, de méchant Poisson,
Tu fais ta maigre nourriture,
Pour mortifier la Nature.

Entre l'Hiver & le Printems
Tu tiens de l'un & l'autre Tems
Une diversité bizarre,
Qui cent fois le jour se déclare.

Ton Soleil ne fait aucun bien;
On le trouve incertain à luire;
Impuissant encore à produire,
Il émeut, & ne resoût rien.

De la Sentence épouvantable
Que l'Almanac impitoyable
Prononce contre les Vieillards,
Sauve-moi, si tu peux, ô Mars.

Mars, pour cette faveur extrême
Je te veux tirer du Carême,
Et te donner un sort plus beau
Dans un Calendrier nouveau.

Sur

Sur ce que Madame MAZARIN *envoya un matin demander de ses nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit songé qu'il étoit mort.*

STANCES IRREGULIERES.

Malheureuse condition!
Le peu qui me reste de Vie
N'est que Langueur & Maladie!
Nôtre agréable illusion,
La douce Esperance est finie;
De chagrin & d'affliction
L'ingénieuse fantaisie
Ne fait plus de diversion.

Dans les Vieilles gens tout est Crainte;
Et Prudence, & Dévotion,
Toute chose en eux sage ou sainte,
Tout vient de cette Passion.
C'est une foiblesse de craindre:
C'est une douceur de se plaindre,
Cependant je ne me plains pas,
Et je ne suis plaint de personne;
Cet obligeant secours qu'aux miseres l'on donne,
La Pitié, porte ailleurs ses douloureux appas:
Cha-

Chacun à mes Maux m'abandonne
Croyant qu'ils finiront bien-tôt par mon Trépas.

Je ménage pourtant ma courte destinée,
D'un jour je fais un mois, & d'un mois une année;
Le tems qui se passoit le plus legerement
Semble être retenu par mon attachement;
Une heure, un seul moment autrefois méprisable
Par mon attention devient considerable.

Mais malgré ce ménagement
Il faut aller au Monument:
Il n'est rien de faux dans le Songe
De nôtre divine Beauté;
Non, ce ne peut être un Mensonge,
Sa Rêverie est Verité.

Je vais mourir sur sa parole,
Puis qu'il lui plaît je m'en console;
Aussi bien lequel vaut le mieux
De mourir par le Songe, ou mourir par les Yeux.

PRO-

PROLOGUE
EN MUSIQUE

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LE COMPOSITEUR, TIRCIS, LISIS, DAMON.

LE COMPOSITEUR.

Un Prologue sans Loüange
Seroit chose bien étrange!
Les Rois y sont exaltés
Par leur Gloire & leur Puissance;
Je veux d'autres qualités:
Permettez, divine *Hortence*,
Que je chante vos Attraits
Au Prologue que je fais.

TIRCIS.

Hortence nous touche
De sa belle Bouche;
Quel charme à nos yeux

Est

Eſt ſi gracieux !
J'aime ſes Foſſetes,
Dents blanches & nettes,
Levres de Corail;
Tout ſon attirail.

LISIS.

Chacun ſe partage
A juger des traits,
Qu'en ce beau Viſage
On voit ſi parfaits:
De cette Merveille
Il faut tout aimer;
Juſqu'à ſon Oreille
Tout nous fait charmer.

TIRCIS.

Helas! helas! dans l'amoureux Empire
Hors elle tout languit, pour elle tout ſoûpire!

LISIS.

Pourquoi ſait-on charmer,
Si l'on ne ſait aimer?

LES VIOLONS.

Danſe.

TIRCIS.

Tous les traits de ſon Viſage
Touchent l'inclination;

Et

Et pour nôtre plaisir, comme à son avantage,
Font sur nous une aimable & tendre impression.

DAMON. *Basse de Recitatif.*

Otez-en la Bouche qui gronde,
Qui nous exprime ses courroux;
Bien qu'elle soit donnée au monde
Pour quelque chose de plus doux.

LISIS.

Qu'elle soit farouche,
Cette belle Bouche,
Elle n'en separe pas
La douceur de ses Appas

TIRCIS.

Sa rigueur tire des larmes,
Où l'Amour mêle ses charmes;
Et fait nos secrets plaisirs,
De la tendre douleur qui forme les soûpirs.

Deux dessus de Violon.

LE CHOEUR.

Chantons, chantons la gloire
De ses appas vainqueurs;
La plus belle victoire
Se gagne sur les Cœurs.

Une espece de Symphonie qui change de ton.

LISIS.

La plus belle Fleur éclose,
Qu'avec soin Nature a peint;

L'Oeil-

L'Oeillet, le Lis, & la Rose
N'ont pas l'éclat de son Teint.

TIRCIS.

Ses Yeux inspirent les flames
Qui font l'ardeur de nos vœux,
Et l'on diroit que nos Ames
S'engagent dans ses Cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos Chaînes,
Amans ailleurs arrêtés;
Rien n'est digne de vos peines,
Que ses charmantes Beautés.

TIRCIS.

Et vous, qu'on croit inflexibles,
Qui méprisez tant l'Amour;
Vous serez tendres, sensibles,
Si vous la voyez un jour.

LISIS *au* COMPOSITEUR.

Vieillard, quitte à la Jeunesse
La douceur & la tendresse
Qu'on voit dans ton Opera;
Dans ton extrême Vieillesse
Crois-tu que l'on t'aimera?

LE COMPOSITEUR.

Non; la saison est finie,

Que

Que je pouvois être aimé:
Mais le tems d'être charmé
Durera toute ma vie.

LE COMPOSITEUR & DAMON.

Mais le tems d'être charmé
Durera toute ma vie.

LISIS.

Tircis, pourquoi tant souffrir?
Elle est, elle est trop cruelle.

TIRCIS.

Lisis, *Lisis*, qu'elle est belle!
Comment peut-on en guerir?

Soyez, *Hortence*, un peu moins retenuë,
Moins difficile à croire mes raisons:
Prologue heureux, si je vous trouve émûë
En ma faveur par toutes ces Chansons!

LE CHOEUR.

Jeunes & Vieux chantons la gloire
De ses Appas toûjours vainqueurs;
Hortence veut que sa Victoire
S'étende sur tous les Cœurs.

SCE-

SCENE II.

Me. MAZARIN, LE COMPOSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS.

MADAME MAZARIN.

ADieu, Messieurs, Adieu, je vous rens grace,
Compositeur, Chantres, Amis, Amans;
Contentez-vous de mes Remercîmens,
Bowcher arrive, il faut quitter la place;
Bowcher arrive, & lui seul aujourd'hui
Peut soulager mon Rhûme & mon ennui.

LE COMPOSITEUR.

Et que dira la Musique,
Autrefois ce charme unique?
Que diront de vous les Vers,
Ces amusemens si chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendresse
Pour vos Beautés s'interesse?

LES AMIS.

Et ceux de qui l'Amitié.....

Me. MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES

LES AMANS.

Après tant de Sacrifices!

LES AMIS.

Après tant de bons Offices!

Mr. MAZARIN.

Après ce qu'il vous plaira
La Bassete regnera.

Chaconne.

TIRCIS.

La Beauté parfaite,
D'où vient ma langueur,
Donne à la Bassete
Ses Yeux & son Cœur.

Les Violons après chaque Couplet.

LISIS.

Des Beautés parfaites
Soyons les Vainqueurs;
Adieu les Bassetes,
Adieu les Tailleurs.

TIRCIS.

O Dieux! quelle peine,
Quel cruel tourment,
Donne une Inhumaine
Au fidele Amant!

LISIS.

Un Cœur quand il aime,
Se plaît en lui-même,
Il ſait deſirer,
Il peut eſperer.

TIRCIS.

Loin de ce que j'aime,
Abſent de moi-même,
Accablé d'ennuis
J'ignore où je ſuis.

LISIS.

Donnons peu de larmes,
Aux plus puiſſans Charmes:
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

TIRCIS.

Soûmis, fidele, ſincere,
Comment peut-on me haïr?
Comment m'être ſi contraire?

LISIS.

Vous feriez mieux de trahir,
Avec le ſecret de plaire,
Qu'importuner & ſervir.

TIRCIS.

Quand je voudrois changer l'Ingrate, la Cruelle,

Où

Où trouver un Objet qui me rende infidelle?

LE COMPOSITEUR.

Le Tailleur vient d'arriver,
C'est à nous de nous sauver.

LE CHOEUR.

Fuyons, le Tailleur arrive,
Dont le charme la captive:
Nôtre Musique aujourd'hui
Pourroit inspirer l'ennui.
Nôtre Musique aujourd'hui
Pourroit inspirer l'ennui.

BILLET

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Quoi que la Mort paroisse affreuse,
Si j'avois *Lot* pour ma pleureuse,
Et qu'*Hortence* menât le deuil
Je voudrois bien être au Cercueil.

Mais si *Bowcher* est curieux,
De voir la lugubre assistance;
Adieu l'état triste & pieux,

Adieu toute la doléance:
Dès qu'on le verra dans ces lieux
La bonne *Lot*, la belle *Hortence*,
Diront, *Bowcher*, d'un ton joyeux,
„ Nous vous ſuivrons, nôtre préſence
„ Ne fait au Mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITA.

Prévoyant les regrets dont nos Morts ſont ſuivies,
Quand on eſt délogé;
Prenons nôtre congé
Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagnies.

SUR LA MORT DE MADAME MIDDLETON.

STANCES IRREGULIERES.

TOI qui vois le Tombeau de nôtre illuſtre Belle,
Appren qu'elle eut l'Eſprit auſſi beau que le Corps,
La Nature ayant fait pour elle
Comme un partage égal de ſes divins treſors.

Jamais

Jamais en la fleur de ſon âge,
Jamais elle n'eut plus d'Appas,
Qu'il en parût ſur ſon Viſage
Le jour même de ſon Trépas.

Dans une longue Maladie
Après avoir bien conteſté,
La Mort vint à bout de ſa Vie
Sans pouvoir épuiſer le fonds de ſa Beauté.

Pour affranchir tes jours du funeſte paſſage,
Helas! j'aurois donné les miens;
Mais j'en ai ſimplement l'uſage;
La ſuprême Beauté m'engage
A les conſiderer comme ſes propres Biens;
Elle a le même Droit ſur eux que ſur les ſiens.

Les ménager pour elle eſt mon unique envie;
Puiſſent durer mes jours autant que ſa Beauté!
C'eſt pouſſer l'amour de la Vie
Auſſi loin que peut-être on l'ait jamais porté.

Je reviens, *Middleton*, je reviens à tes Charmes,
Un triſte ſouvenir m'impoſe le devoir
De leur donner toutes mes larmes;
C'eſt ce qui reſte en mon pouvoir.

EPITAPHE
DE MADAME MIDDLETON.

ICi gît *Middleton* illuſtre entre les Belles,
Qui de nôtre Commerce a fait les agrémens;
Elle avoit des Vertus pour les Amis fidelles,
Et des Charmes pour les Amans.
Malade ſans inquietude,
Reſoluë à mourir ſans peine, ſans effort,
Elle auroit pû faire l'étude
D'un Philoſophe ſur la Mort.
Le plus indifferent, le plus dur, le plus ſage,
Prennent part au malheur qui nous afflige tous;
Paſſant, interromps ton Voyage,
Et te fais un mérite à pleurer avec nous.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

C'Etoit aſſez, Madame, de nous priver de vôtre Table par vôtre Voyage des

des Bains, il ne faloit pas m'ôter *Galet* *, & me réduire à ne pouvoir manger même à mes dépens. Monsieur *Villiers*, qui est dans une Maison enchantée pourroit s'en passer ; cependant il trouve le Repas si nécessaire à la Vie, qu'il en fait de bons dans un lieu, où le plaisir de la Vûë pourroit dispenser de celui du Goût. Jugez, Madame, si je ne dois pas chercher ce dernier dans mes Appartemens, où j'ai plus affaire d'un Cuisinier que de Tapissiers & de Peintres. J'ai tout perdu en perdant *Galet*; c'est un grand sujet de plainte contre vous; mais le souvenir de la Longe-de-Veau, que vous m'aviez donnée, repare tout.

Mylord *Montaigu*, Monsieur *Justel*, & Monsieur *Silvestre* l'ont mangée à mon Logis. Mylord *Montaigu* fidele au Mouton, eut de la peine à souffrir le Veau; mais quand il en eut mangé, & que je lui eus dit qu'il venoit de vous, il jura de ne manger de Mouton de sa vie, à moins que vous n'eussiez la bonté de m'en envoyer de *Bath*. Le Bibliothecaire chercha dans *Athenée*, dans *Apicius*, dans *Horace*, dans *Pétrone*, un aussi bon Mets

* *C'étoit un Cuisinier de Madame* Mazarin.

que le mien, & n'en trouva point. Le Médecin dit que c'étoit une Viande bonne pour les Malades, & délicieuse pour les gens qui se portent bien. Je me servis des termes de vôtre Lettre pour faire son Eloge; assûrant que le Veau de Riviere des Commandeurs, & des d'*Olonnes*, n'en approchoit pas.

Vôtre Santé fut bûë trois fois : on commença par les Approbations; des Approbations on vint aux Loüanges, des Loüanges à l'Admiration. Comme la Tendresse & la Pitié se mêlent d'ordinaire avec les Loüanges, en bûvant on plaignit le malheur de vôtre condition, & j'eus de la peine à empêcher le murmure contre la Providence d'avoir fait la Fille * Veuve plûtôt que la Mere. C'est assez parlé de la Longe & de ses suites, il faut quelques Vers sur les petits Poissons de Monsieur le Duc de *Saint-Albans*.

Un jeune Duc de sa grace,
Craignant que je ne manquasse
De rime à vos Carpillons,
M'envoya des Perchillons.

Ils

* *Madame la Marquise de* Bellefond.

Ils étoient bons pour la Rime,
Poëte je les estime :
Pour un CÔTEAU * délicat
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la Ligne
Par une froidure insigne,
Lui-même les avoit pris ;
Sa peine faisoit leur prix.
Mais tels qu'il me les envoye
Je les reçois avec joye,
Toûjours sensible à l'honneur
Qu'il fait à son Serviteur.

A LA MEME.

A BOURBON où sont les Bains chauds
De la qualité de ces Eaux,

 Que

* *Mr.* de Lavardin *Evêque du* Mans *ayant dit un jour à sa Table que Messieurs d'*Olonne, *de* Boisdauphin, *&* de St. Evremond *étoient des délicats, qui ne bûvoient du Vin que de trois Côteaux, ne mangeoient des Perdrix que de tel ou de tel endroit, &c. Ces Messieurs répéterent si souvent ce qu'il avoit dit des* Côteaux, *&* *ils l'en raillerent en tant d'occasions, qu'on les appella* LES TROIS COTEAUX. *Mr.* Menage *n'a point sû la veritable origine de ce Mot, nonplusque Mr.* Despreaux. *Voyez les* NOUVELLES de la Rep. des Lett. *Août* 1704. *p.* 167.

Que vous vous difpofez à prendre;
Voïci ce que me fit entendre,
De Lorme, qui de fes vieux jours
A cent ans a fini le cours.

„ De Fruits, il faut faire abftinence;
„ Obferver l'expreffe défenfe,
„ De complaire à fes Appetits;
„ Les bons Repas font interdits;
„ On y doit fufpendre l'envie,
„ Du plus doux Plaifir de la vie.

Là Madame de *Montbazon*,
Paroiffoit à nos yeux charmante:
Quelle differente faifon,
De celle où fa Mort furprenante
Fit le célébre *Talapoin*,
Que les Rois vont voir de fi loin *.
Ne vous déplaife, *La Loubere* †,
Tous vos *Talapoins Siamois*,
Sans en excepter ceux des Bois,
N'ont point de Régle fi févére.

Là

* *L'Abbé de la* Trape, *dont on a parlé Tom. II. pag.* 39. *Le Roi* Jaques *alloit de tems en tems à la* Trape *se mettre en Retraite.*

† *Mr. de* La Loubere *a fait une* Relation *du Royaume de* Siam, *où il parle des differens Ordres de* Talapoins *ou Religieux de ce Pays-là.*

Là se vit d'honnête Amitié
Le grand & le parfait Mérite *,
Dont la fin digne de pitié
Fit une sainte *Carmélite*.

Passons à *Marion* †, chef-d'œuvre de Beauté,
Le plus grand, après vous, qui jamais ait été.
Je prenois mes Eaux avec elle;
Et souvent je passois le soir
A l'ouïr chanter, à la voir:
Enfin, je la trouvois si belle,
Que sans égard au Médecin,
Il m'en souvenoit au matin:
D'une si dangereuse idée,
L'Ame aux Eaux doit être gardée.

Il nous vint un Avanturier ‡,
Dont l'Habit éclatant au Soleil faisoit honte;
En grace il étoit singulier,
En tours d'Amour que l'on raconte,
Passant tous ceux de son Métier:
Heureux; s'il peut finir en COMTE
Comme il vivoit en CHEVALIER!

* *Mademoiselle d'*Epernon *& le Chevalier de* Fiesque.
† Marion de Lorme.
‡ *Le Chevalier de* Grammont, *présentement Comte de* Grammont.

Si vous vous trouvez en assez bon état, ne prenez ni le Bain, ni les Eaux; les meilleures Eaux font souvent du mal à ceux qui se portent bien, rarement du bien à ceux qui se portent mal. Si vous êtes obligée de les prendre, bûvez-les régulierement.

Prenez-les, ne les prenez pas,
Ce sera ouvré par Compas *.

Le Régime que je vous ordonne, est que vous jouïez un si petit Jeu, qu'il ne vous attache, ni ne vous incommode: l'Application & la Perte ne conviennent pas à ceux qui prennent les Eaux. Faites boire les Eaux fortes à Monsieur *Milon*: il est assez affectionné pour vous sauver le préjudice qu'elles vous apporteroient. Dieu vous conserve avant toutes choses. Faites chanter Monsieur *Dery*, & prêcher Monsieur *Milon*. Revenez le plûtôt qu'il vous sera possible: voila mon souhait.

* *Voyez* RABELAIS, Liv. III. Chap. 21.

LET-

LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS

A Mr. DE St. EVREMOND.

J'Etois dans ma Chambre toute ſeule, & très-laſſe de Lecture, lors que l'on me dit, *voila un Homme de la part de Monſieur de Saint-Evremond*. Jugez ſi tout mon ennui ne s'eſt pas diſſipé dans le moment. J'ai eu le plaiſir de parler de vous, & j'en ai appris des choſes que les Lettres ne diſent point; vôtre Santé parfaite, & vos Occupations. La joye de l'Eſprit en marque la force; & vôtre Lettre, comme du tems que Monſieur d'*Olonne* vous faiſoit ſuivre, m'aſſûre que l'*Angleterre* vous promet encore quarante ans de vie: car il me ſemble que ce n'eſt qu'en *Angleterre* que l'on parle de ceux qui ont vêcu au delà de l'Age de l'homme. J'aurois ſouhaité de paſſer ce qui me reſte de vie avec vous: ſi vous aviez penſé, comme moi, vous feriez ici. Il

est pourtant assez beau de se souvenir toûjours des Personnes que l'on a aimées, & c'est peut-être pour embellir mon Epitaphe, que cette séparation du Corps s'est faite. Je souhaiterois que le jeune Prédicateur * m'eût trouvée dans la Gloire de *Niquée* où l'on ne changeoit point; car il me paroît que vous m'y croyez des premieres enchantées. Ne changez point vos idées sur cela; elles m'ont toûjours été favorables; & que cette Communication, que quelques Philosophes croyoient au dessus de la Présence, dure toûjours.

J'ai témoigné à Monsieur *Turretin*, la joye que j'aurois de lui être bonne à quelque chose: il a trouvé ici de mes Amis qui l'ont jugé digne des Loüanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes Abbés en l'absence de la Cour, il sera traité comme un Homme que vous estimez. J'ai lû devant lui vôtre Lettre avec des Lunettes: mais elles ne me siéent pas mal; j'ai toûjours eu la mine grave. S'il est amoureux du *Mérite*, que l'on appelle ici *distingué*, peut-être que vôtre souhait sera accompli; car tous les jours on me veut

* *Mr.* Turretin, *présentement Professeur en Histoire ecclesiastique dans l'Academie de* Geneve

veut conſoler de mes pertes par ce beau Mot.

J'ai ſû que vous ſouhaitiez *La Fontaine* en *Angleterre* : on n'en jouït guéres à *Paris* ; ſa Tête eſt bien affoiblie. C'eſt le deſtin des Poëtes ; le *Taſſe* & *Lucrece* l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour *La Fontaine* : il n'a guére aimé de Femmes, qui en euſſent pû faire la dépenſe.

RÉPONSE

DE MR. DE ST. EVREMOND

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

MONSIEUR *Turretin* m'a une grande obligation de lui avoir donné vôtre Connoiſſance : je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir ſervi de ſujet à la belle Lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes Yeux que je vous ai vûe ; ces Yeux par qui je connoiſſois toûjours la nouvelle Conquête d'un Amant, quand ils

ils brilloient un peu plus que de coûtume, & qui nous faisoient dire,

Telle n'est point la Cithérée, &c*.

Vous étes encore la même pour moi; & quand la Nature, qui n'a jamais pardonné à personne, auroit épuisé son pouvoir à produire quelque alteration aux traits de vôtre Visage, mon Imagination sera toûjours pour vous cette *Gloire de Niquée*, où vous sçavez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos Yeux & pour vos Dents, j'en suis assûré: le plus grand besoin que vous ayez c'est de mon Jugement, pour bien connoître les avantages de vôtre Esprit, qui se perfectionne tous les jours. Vous étes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive NINON.

Telle n'étoit point NINON,
Quand le Gagneur de Batailles,
Après l'expédition
Opposée aux Funérailles,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Vôtre Esprit à son courage
Qui paroissoit abattu,

Fai-

* Malherbe.

Faisoit retrouver l'usage
De sa premiere vertu :

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des *Espagnoles*,
A ranimer tous les Sens
Des Amoureux languissans.

Tant qu'on vit à vôtre service
Un jeune, un aimable Garçon *,
A qui *Venus* fut rarement propice,
Bussi n'en fit point de chanson.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle *Medée*,
Qui pourroit en Amour rajeunir un *Eson*;
Que vôtre Art seroit beau, qu'il seroit admirable!
S'il me rendoit un *Jason*,
Un Argonaute capable
De conquerir la Toison !

* *Le Comte de* Guiche.

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

JE vous supplie, Madame, de témoigner à Madame de *Bouillon*, qu'on ne peut

peut pas être plus ſenſible que je ſuis à l'honneur qu'elle me fait de ſe ſouvenir de moi. Je ne plains pas beaucoup *La Fontaine* de l'état où il eſt*, craignant qu'on n'ait à me plaindre de celui où je ſuis. A ſon âge & au mien on ne doit pas s'étonner qu'on perde la Raiſon, mais qu'on la conſerve. Sa Conſervation n'eſt pas un grand avantage : c'eſt un obſtacle au repos des vieilles gens ; une oppoſition aux plaiſirs des jeunes perſonnes. *La Fontaine* ne ſe trouve point dans l'embarras qu'elle fait donner, & peut-être en eſt-il plus heureux. Le mal n'eſt pas d'être fou, c'eſt d'avoir ſi peu de tems à l'être.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Sous le Nom de Madame MAZARIN.

IL me ſemble, ma chere Sœur, que je me ſuis expliquée tant de fois, & ſi nettement ſur la demande qu'on me fait de

de déclarer mes Intentions, qu'il n'y avoit aucun lieu d'en exiger un nouvel Eclairciſſement. Je vous proteſte donc, ma chere Sœur, que je n'ai aucun deſſein de m'éterniſer en *Angleterre*; tout mon but & mon ſouhait, eſt de me revoir en *France* avec ma Famille: mais je vous dis avec la derniere ſincerité, qu'il me ſeroit autant poſſible de partir d'ici ſans payer mes Dettes, que de voler. Je ſuis contrainte d'en faire tous les jours de nouvelles, quand je croyois recevoir dequoi aquitter les vieilles. Il y a peut-être une ou deux Perſonnes de Qualité parmi mes Créanciers, qui ne s'oppoſeroient pas à mon Départ: les autres ne ſouffriroient non plus ma Banqueroute, que les Marchands. Croyez, s'il vous plaît, que j'ai plus d'envie de me voir libre, qu'on n'a de regret de me ſavoir dans une eſpece de Captivité aux Pays étrangers. Je n'attens que les moyens d'en ſortir, pour aller paſſer le reſte de mes jours avec les Perſonnes du monde que j'aime le mieux. Vous croyez bien, ma chere Sœur, que mon Frere & vous en étes les principales. Voila mes veritables Intentions: je ne me déguiſe point. Il eſt bien vrai que je choiſirois plûtôt la Mort

Mort, que de retourner avec Monsieur *Mazarin*; & que je n'aurois guére moins d'aversion à passer le reste de ma vie dans un Convent : & en effet, ce sont deux extrémités autant à éviter l'une que l'autre. Vous ferez l'usage de ma Lettre, que vous jugerez devoir faire, pour mes Interêts. Adieu, ma chere Sœur : aimez-moi toûjours, & continuez à vouloir servir la Personne du monde qui est le plus à vous.

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

L'Ami du Genre-humain ne fut jamais mon fait :

VOus avez raison de parler de la sorte ; car vous pouvez reduire tous ceux qui vous voyent à la néceffité de n'aimer que vous. Nos conditions sont bien differentes :

L'Ami du Genre-humain sera toûjours mon fait ;

car à moins que je ne trouve des gens qui puissent aimer tout le monde, je ne puis être aimé de personne ; nos Sentimens

mens ſont contraires en ce point-là, & c'eſt la ſeule choſe en quoi je ne veux pas convenir avec vous. Laiſſez-moi quelque legere ſatisfaction dans cette Bonté générale de ceux qui s'accommodent de tout, & ne me réduiſez pas tout-à-fait à mes Chiens, & à mes Canards.

SUR LA MORT
DE LA REINE*.

On fait parler le Roi.

J'Avois des Ennemis dans ma plus tendre enfance,
Qu'en des tems plus heureux à la fin j'ai ſoûmis ;
J'ai réſiſté moi ſeul à toute la Puiſſance
De deux Rois pour me perdre étroitement unis ;
Depuis toûjours en butte aux efforts de la *France*,
Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,
J'ai fait voir ma Valeur & montré ma Conſtance.
J'ai toutes les Vertus contre les Ennemis,
Et contre l'Amitié je n'ai point de défenſe :

Mon

* Marie II. *Epouſe du Roi* Guillaume III. *morte le* 7. *de Janvier* 1695.

Mon Cœur contre la Crainte eſt toûjours aſſûré,
Mais contre ſa tendreſſe il fut mal préparé;
Il ne s'attendoit point à la douleur extrême
Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on aime.
Cependant il faut vaincre un ſi cruel malheur:
Oppoſons, oppoſons la Gloire à la Douleur;
Voici venir le tems deſtiné pour les Armes,
Le Sang des Ennemis nous doit payer nos Larmes.

EPITRE

DE MR. L'ABBE' DE CHAULIEU,

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

LA divine *Bouillon*, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de *Cythere*,
Et qui ſait comme vous par cent moyens de plaire,
Seduire & l'Eſprit & le Cœur;
Malgré tout ce que j'ai pû faire,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverſer les Mers.

A

A cet insensé projet
Ma Raison s'est opposée;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet Homme si fameux,
De qui le Goût seul décide
Du Bon & du Merveilleux,
Et qui plus galant qu'*Ovide*
Est comme lui malheureux.
Ce Sage, qui se confie
Au seul secours du Bon-sens,
Et dont la Philosophie
Bravant l'injure des ans,
Pour suspendre la Vieillesse
Par de doux enchantemens,
Y fait rejoindre sans cesse
Mille & mille amusemens,
Et même les Enjoûmens
De la plus vive Jeunesse:
Ce Critique tant vanté,
Qui pour sa délicatesse
Des Beaux-Esprits de la *Grece*
Auroit été redouté;
Ne saura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté;
Enfans de l'Oisiveté
L'Amour seul les a fait naître,

Et

Et ſans vous la Vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine *Hortence*,
Par un regard de ces Yeux,
Qui deſarmeroient des Dieux
La Colere & la Vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéïſſance.

RÉPONSE
DE MR. DE S. EVREMOND,
A MR. L'ABBE' DE CHAULIEU.

JE n'ai point comme Cenſeur,
Examiné vôtre Ouvrage;
Mais comme bon Connoiſſeur
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans Ecrits,
Qui nous viennent de *Paris*:
Diſons qu'on ait vûs en *France*;
Et *Voiture*, & *Sarraſin*,
Vous cedent dans l'excellence
Du Goût délicat & fin.

Nons

Nous ajoûterons qu'*Hortence*
Nôtre SAPHO MAZARIN
Vous donne la préference
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame *Mazarin* ne fait que dire ce que j'ai pensé: car vous mettre au dessus de *Voiture* & de *Sarrasin* dans les choses galantes & ingénieuses, c'est vous mettre au dessus de tous les Anciens. Il n'y a point de Comparaison qui ne vous desoblige : il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'*Ovide* ne me convient point. *Ovide* étoit le plus spirituel homme de son tems, & le plus malheureux : je ne lui ressemble ni par mon Esprit, ni par mon Malheur. Il fut relegué chez des Barbares, où il faisoit de beaux Vers; mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa Foiblesse, que de compassion pour son Infortune. Dans le Pays où je suis, je vois Madame *Mazarin* tous les jours; je vis parmi des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchans Vers; mais si enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépri-

priser ma Poësie : j'ai trop peu d'Argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a ; d'ailleurs il manque avec la vie, & la consideration d'un plus grand Mal, est une espece de Remede contre un moindre. Voila bien des Avantages que j'ai sur *Ovide*. Il est vrai qu'il fut plus heureux à *Rome* avec JULIE, que je ne l'ai été à *Londres* avec HORTENCE : mais les Faveurs de *Julie* furent cause de sa misere ; & les rigueurs d'*Hortence*, n'incommodent pas un Homme aussi âgé que je le suis.

Je ne demande autre Grace pour moi,
Que la Rigueur qu'on aura pour les autres ;

& j'ai sujet d'être content. C'est à Madame *Mazarin* à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de *Bouillon*, & vous, Monsieur, que je voudrois bien voir avec du Vin de *Champagne* avant que de mourir.

Apostille de Madame MAZARIN.

„ Je ne fais point de Vers ; mais je
„ m'y connois assez pour pouvoir dire
„ sûrement, Monsieur, que les vôtres
sont

„ ſont les plus agréables qu'on puiſſe
„ voir. Au reſte on me compare à SAPHO mal-à-propos : je ne ſuis point
„ née à *Lesbos*; je ne veux point mourir
„ en *Sicile*.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

BEAUTE', des Mortels cherie,
De moi bien plus que ma vie;
Moins d'Eaux fortes, de Vins blancs,
Vous irez juſqu'à cent ans:
Mais que le Ciel vous envoye
Double Rate & double Foye;
L'Eau de Madame *Huet* *
Vous les ſechera tout net.
Contre Eau d'Anis, Eau d'Abſynte,
Qu'on boit en Taſſe de Pinte;
Contre tous vos *Uſquebacs* †,
Les Poûmons ne tiendront pas:
Et vôtre Cœur doux & tendre

 Qu'ont

* *Eau Cordiale fort eſtimée en* Angleterre.
† *C'eſt une Eau de Vie extrémement forte, qui vient d'*Irlande.

Qu'ont fait les Dieux pour se rendre
Aux services des Amans,
Périra par vos Vins blancs*.
Gardez, si vous étes sage,
Ce Cœur pour un autre usage,
Employez mieux vôtre tems.
Vous avez tout l'avantage
De la fraîcheur du Visage,
Que donne le beau Printems:
Dans la saison de vos Roses
Si vives, si bien écloses,
N'usurpez rien sur les Ans
Qui demandent vos Vins blancs.
Treve de Galanterie,
Madame; je vous en prie,
Songez à ce que j'ai dit,
Et donnez moins de crédit,
En faveur de vôtre Foye,
Aux Eaux que l'on vous envoye.

Je finis mon Entretien:
Si je parlois davantage,
J'entendrois ce beau Langage;
C'est un Fou qui ne sait rien.
Pourtant, si je ne me flate,

Je

* *Vins de la Montagne de* Malaga.

Je connois fort *Hippocrate*,
Je connois fort *Galien*;
Je connois *Celſe* de vûë,
Dire que je l'ai tout lû,
Ma Foi n'en ſeroit pas cruë,
Et *je veux être pendu*
(Expreſſion bien connuë,)
Seroit un Serment perdu:
Reſte *le Diable m'emporte* *,
Ne bûvez jamais d'Eau forte.

* Ma Foi; je veux être pendu; le Diable m'emporte; *Sermens reprochés à l'Auteur.*

LETTRE

A MR. LE MARQUIS DE MIREMONT.

IL eſt permis à un Auteur de dire des Sentences: en voici une que vous ne deſaprouverez pas: *On ne connoît bien le prix des choſes, qu'après les avoir perdues.* J'en fais une fâcheuſe expérience ſur vôtre ſujet. Depuis vôtre départ la Converſation languit, la Diſpute eſt morte,

les Rangs ſont confondus : il n'y a plus de diſtinction dans la Qualité, ni dans le Mérite.

Aſſez de gens à la *Savoye*
Vont entendre les Saints Diſcours,
Qui du Ciel enſeignent la Voye;
Chez les *Grecs* on prêche toûjours:
Mais de Religion brillante,
Vive, animée, & diſputante
D'un air préferable aux Raiſons;
On n'en voit plus dans les Maiſons.

Nous ne ſommes pas moins ſenſibles à la perte des Expreſſions, qu'à celle des choſes mêmes. Nous regrettons ces *Fi*, *Fi*, qui donnoient les excluſions ſi à propos: nous regrettons ces *Bon*, *Bon*, qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre. *Fiez-vous à moi*; cette noble Confiance, qui en inſpiroit aux autres; qui ne laiſſoit pas douter des Propoſitions hardies que vous avanciez généreuſement; tout cela eſt perdu en vous perdant, & à peine conſervons-nous l'eſperance d'en revoir l'uſage à vôtre retour.

Par vôtre exemple, je me paſſois aiſément des choſes ſuperfluës, & bien ſouvent

vent des commodes : vôtre éloignement m'ôte l'Exemple, & me laisse à ma Philosophie seule, qui ne suffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire un bon usage de l'Abondance, & que vous changerez nos Soupers d'Oeufs frais en Repas de Bisques, & autres Essais de vos Officiers.

Madame *Mazarin* ne se consoleroit pas de vôtre Absence, n'étoit la raison que vous avez de vous consoler de la sienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi, qui a la délicatesse du goût pour les Plaisirs, & la force des Vertus pour les grandes choses.

> O ! quel avantage pour toi,
> *Miremont*, d'être auprès d'un Roi,
> Qui va du Plaisir à la Gloire ;
> Qui goûte en Sage le Repos,
> Et fait des Exploits en Héros,
> Dignes d'éternelle mémoire.
> Puisse-t-il, selon nos desirs,
> Jouïr d'une Victoire pleine ;
> Et comme il fait aller du Repos à la Peine
> Revenir promtement de la Peine aux Plaisirs !

Mylord *Gallway* ne se contente pas de vouloir corrompre vôtre Cour : le dessein

de sa corruption s'est étendu jusqu'à Madame *Mazarin* & à moi; à Madame *Mazarin* par de l'Usquebac, & à moi par de la Frise d'*Irlande*. On peut être fidele sans être incivil; nous avons reçû les Présens, mais nous sommes demeurés fermes dans l'interêt de la Vertu; & quelque tentation que nous ait fait Mylord *Gallway* des délices de *Dublin*, de l'abondance du Pays, & de la bonté des Poissons, nous ne servirons point d'exemple aux Refugiés pour s'habituer en ce Royaume-là. Adieu, Monsieur, j'ai voulu égayer des Verités serieuses: il n'y a rien de si vrai que le regret de vôtre Absence, & l'envie de vous revoir.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

MONSIEUR *Berengani* * n'est pas en peine de s'aquitter de la Commis-

* *Un Noble Venitien, qui étoit à* Londres.

miſſion que vous lui avez fait l'honneur de lui donner. Il vous écrira des Nouvelles ſérieuſes en Homme bien informé, & des galantes en Acteur dans la Scene de la Galanterie. Toute la difficulté eſt d'entrer en matiere, & d'en ſortir: les commencemens & les chûtes font ſon embarras. J'ai été conſulté, comme Savant, ſur l'Exorde; & nous avons voulu nous inſinuer agréablement, (ce qu'on appelle en Latin *Captare benevolentiam*;) nous avons voulu plaire, & gagner l'Eſprit de trois maniéres différentes.

*Si la République m'avoit fait Plénipotentiaire pour traiter la Paix générale, & donner à l'*Europe *le repos dont elle a beſoin:* voila la premiere.

Si la République m'avoit donné le Commandement en Morée, *& qu'à la tête des Troupes de* Lutterel *j'euſſe emporté d'aſſaut* Negrepont: voila la ſeconde.

Si elle m'avoit fait Procurateur de Saint-Marc; *elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçû, quand il vous a plû, Madame, de m'établir vôtre Procureur, pour vous procurer des Nouvelles tous les Ordinaires*: c'eſt la troiſiéme.

L'Exorde eſt fini, la Narration va commencer, & je ne m'en mêle point.

Vous m'avez défendu les Contes, Madame ; je ne veux point aller contre vos Ordres. Je ne saurois pourtant m'empêcher de vous écrire que Monsieur *Berengani* s'étoit fait faire un Habit particulier pour aller danser la *Furlane* au Bal de Monsieur *Colt* : il a changé ; & je ne sai à quoi attribuer ce changement, qu'aux Vaisseaux *Venitiens* qui sont arrivés.

J'ai vû Mylord *Montaigu* : il est peu satisfait de la Reception que ses Gens vous ont faite à *Ditton*. Il prétend réparer leur faute à vôtre retour ; & si vous lui permettez de se trouver chez lui quand vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle sa Maison, comme le Comte de *Villa Mediana* brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite :

Sus Amores son mas que reales.

BILLET

A LA MEME,

SI vous avez eu dessein de reconnoître combien vous êtes nécessaire au Monde,

de, vous pouvez satisfaire vôtre curiosité dans vôtre petite Absence. Il y a un *Concetto* Espagnol que je vous appliquerois, si je ne haïssois trop le Stile figuré; *quand le Soleil s'éclipse*, dit l'Auteur du Concetto, *c'est pour faire connoître au Monde combien il est difficile de se passer de lui.* Vôtre Eclipse fait sentir aux Mylords *Montaigu*, *Godolphin*, *Arran*, & autres, la difficulté qu'il y a de vivre sans vôtre Lumiere. Je défie tous les *Espagnols* & tous les *Italiens*, de pousser plus loin une Figure. Tout est triste à *Londres* depuis que vous n'y étes plus. Il n'en est pas de même à *Chelsey*, où vôtre Philosophie vous fait goûter la Retraite assez délicieusement. Ménagez la tristesse de vos Amis par des intervalles de Présence:

Sur les Aîles du Tems la Tristesse s'envole.

Montrez-vous de tems en tems, ou du moins laissez-vous voir à *Chelsey*. *TUYO hasta la muerte.*

A Mr. LE CHEVALIER COLT *.

COMMENT payer les Taxes ordonnées † ?
Comment sortir d'un si grand embarras?
Payons pourtant & ne nous plaignons pas:
Que puissions-nous les payer dix Années!
On me dira, vos Revenus sont courts:
Mal-aisément vous pourrez satisfaire:
Mais je crains moins pour eux que pour mes jours;
Vivre est pour moi la plus pressante affaire:
J'ai vêcu quatre-vingt-quatre Ans
Sans connoître le Mariage,
Heureux sans Femme & sans Enfans;
Et voici qu'au bout de mon Age,
Il faut payer pour une & pour trois Descendans,
Sans avoir jamais eu ni Femme, ni Lignage.
Mais la Taxe a son fondement,
Quand on y pense mûrement.
Comment! vous n'avez point de Femme,
Exemt

* Henri-Dutton Colt, *un des Commissaires des Taxes pour la Parroisse de* Saint-James.

† *Le Parlement venoit d'imposer une Taxe sur les Hommes qui n'étoient pas mariés, sur les Veufs, les Veuves, les Mariages, les Batêmes, & les Enterremens.*

Exemt du domestique bruit,
Exemt des Soupçons dont une Ame
Est travaillée & jour & nuit;
Exemt de la vaine Dépense,
De la folle Magnificence,
Du Luxe aux Maisons introduit:
Aquittez-vous de bonne grace,
Vous qui n'étes point mariés,
Payez sans en être priés:
Pour se trouver en vôtre place
Les Maris pairoient de bon cœur
La Taxe de vôtre Bonheur!
Un Discours ennuyeux de Modes,
D'Engageantes, & de Commodes,
D'Habits ou commandés, ou faits,
Ne vous importune jamais.
Chez vous Madame à la Toilette
N'a jamais sa Beauté refaite,
Ni composé nouveaux Appas:
Payez, & ne vous plaignez pas.
Un Epoux n'assiste guére
Au Théatre de *Moliere*,
Sans trouver des incidens,
Qui font rire à ses dépens.
Vous riez en sa présence
De sa grave confiance,
Ou de son morne chagrin:

Vous jouïssez de sa peine
A chaque mot d'une Scene,
Que vous fournit *Arlequin.*
L'air libre d'une Coquette;
D'une Galante indiscrete
Les Appetits naturels,
Ne vous donnent point d'atteinte:
Qu'on fasse mille Noëls,
Vous les chanterez sans crainte:
On taxe vôtre Bonheur;
Payez, payez de bon cœur.
Vous n'étes dans aucun Conte
Qui vous puisse faire honte;
Tandis qu'un Mari jaloux
Est, ou se croit être en tous:
Il s'entend sans qu'on le nomme
Le sujet de l'entretien;
S'il ne s'en applique rien
Il n'est pas fort habile homme:
Payez, Gens non mariés,
Payez sans être priés.
Avoir une Epouse éternelle,
Pour les autres tant qu'elle est belle,
Et seul en être dégoûté
Quand chacun en est enchanté;
Cependant jaloux & sévére,
Avec chagrin la regarder,
Et plus on a soin de lui plaire

Plus

Plus en prendre pour la garder;
C'eſt-là, c'eſt le charmant uſage,
C'eſt la douceur du Mariage:
Vous qui n'étes point mariés
Payez ſans en être priés.
Tantôt un Epoux difficile
N'a chez lui que ſévérité;
Tantôt le même trop docile
N'a pas de propre volonté;
Mal-à-propos rude, & facile,
Il ôte ou perd la Liberté:
Et vous ferez toûjours tranquile
Dans une ſage égalité;
Et vous vous moquerez des chaînes
De ceux dont je décris les peines:
Ha! payez, payez de bon cœur
La Taxe de vôtre bonheur.
On voit arriver d'ordinaire
Qu'un Mari ſouhaite un Garçon,
Qui voudra la Mort de ſon Pere
Pour ſe trouver plûtôt Maître de la Maiſon.
Je ne parle point d'une Fille,
De ce Sexe diſcret & doux;
Mais je conſeille à la Famille
De lui vouloir choiſir promtement un Epoux.
Aquitez-vous de bonne grace,
Gens qui n'étes pas mariés;

Payez sans en être priés,
Que de Maris voudroient payer en vôtre place!

Epoux rassûrez vos Esprits;
Despréaux n'a pû dans *Paris*
Trouver qu'à peine trois fidelles,
Qui devoit leur fidelité
Peut-être à leur peu de Beauté:
Et montrer ici vingt Cruelles
Egalement jeunes & belles,
N'est pas une difficulté.
C'est assez parler d'Hymenées,
Venons aux Taxes ordonnées.
Monsieur *Colt*, Monsieur *Colt*, pensez
Que quatre-vingt-quatre Ans passés
Sont comme la fin de la Vie,
Qui de l'éternelle est suivie;
Et qu'ainsi vous n'aurez pas tort
Dans les Taxes que l'on impose,
De vouloir me traiter de Mort;
Un Mort ne paye aucune chose.
Quand je demande, un Débiteur
Pour mon païment veut qu'on réponde
Que je dois être hors du Monde,
Et l'on me traite d'Imposteur.
Une très-vertueuse Dame *,

Plus

* *Madame la Maréchale de* Crequi.

Plus dévote s'il se pouvoit,
A fait prier Dieu pour mon Ame
De l'Argent qu'elle me devoit.
Par cette pieuse assûrance
Qu'on me donne de mon Trépas,
J'entre moi-même en défiance,
Si je suis, ou je ne suis pas.
A mon Age ce n'est pas vivre,
Monsieur *Colt*, mes Sens sont perdus;
Effacez-moi de vôtre Livre,
Et dites que je ne vis plus.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

VOus me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait des Lettres pour vous: je vous reproche avec plus de raison vôtre paresse, de n'en faire pas pour vous-même. J'ai vû un tems que la Construction ne vous manquoit pas moins que l'Orthographe. Vos Pensées valoient toûjours mieux que les miennes; j'en entendois

dois mieux que vous la liaiſon, & je vous étois en quelque façon néceſſaire. Préſentement il n'y a rien que vous ne ſachiez ; & c'eſt une trop grande nonchalance de ne vouloir pas écrire à Monſieur de *Miremont*, & à Mylord *Eſſex*. Vous voulez des Lettres brillantes dans les plus ſimples Complimens. J'ai mal réüſſi à ma Lettre de Mylord *Gallway* pour ce Stile : je reüſſirois plus mal encore en celles que vous me demandez. Quand j'aurois eu autrefois quelque imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque miſerable reſte. Je n'en ai plus ; & la perte en doit moins être attribuée à ma Vieilleſſe qu'à vôtre abſence, qui a terni mes eſprits. Je ne vais pas plus loin en Proſe, je vous parlerai en Vers de ma Mort.

Non, non, ma peine eſt trop dure,
Je ſens bien qu'il faut mourir;
Mais ce n'eſt pas la Nature
Pour m'avoir fait trop vieillir
Qui m'ouvre la Sepulture;
C'eſt le mortel déplaiſir
Que vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord *Montaigu* revient aujourd'hui de

de la Maiſon que ce nouveau Comte de *Villa Mediana* doit brûler pour l'amour de vous. Mylord *Godolphin* eſt à *Windſor*. Madame *Harvey* ne parle que de vous ; auſſi doit-elle être bien ſatisfaite des Complimens que je lui ai faits de vôtre part. Ne ſoyez pas ſurpriſe de ne voir ni *Ducheſſe*, ni *Madame* même dans ma Lettre : vous êtes au deſſus des Tîtres, & il me ſemble qu'on ôte à vôtre Mérite tout ce qu'on donne à vôtre Qualité.

Vous ſavez que la Diſcorde aux crins de ſerpent s'eſt gliſſée dans la Société des *Jeſuites*, & que le Pape eſt bien empêché à faire l'accommodement du Général avec les Provinciaux, à réünir le Chef & les Membres. *Per quæ quis peccavit, per eadem punitur*. Il faut avoüer pourtant que cette noire Déeſſe eſt bien ingrate, de troubler des Sujets qui l'ont toûjours ſi avantageuſement ſervie.

A LA MEME.

LEs Lettres ſont venuës : les Nouvelles ſont que la Tranchée de *Caſal* eſt ouverte ; celle de *Namur* l'eſt aſſûrément

ment. Monsieur de *Boufleurs* est dedans: les uns veulent qu'il s'y soit jetté à dessein de soûtenir le Siege, les autres qu'il n'a pû en sortir. Cette Lettre est d'un *Lacedemonien*, la premiere sera d'un Citoyen d'*Athenes*. *Hasta*.

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

JE vous envoye un petit Livre*, où vous trouverez beaucoup de choses que vous avez déja vûës, mais qui ne laisseront pas de vous divertir. Il y a trois ou quatre Portraits de *Bussi*, que vous n'avez point vûs: celui du Roi de *France*, de Monsieur le Cardinal *Mazarin*, de Monsieur de *Turenne*, &c. Je ne pense pas que celui de Monsieur de *Turenne* plaise fort à la Maison de *Bouillon*. Le plus ressemblant est celui de Monsieur le Prince de *Conti*; mais il est trop court: celui du Roi; mais il est trop long. Les Loüan-

* LE PORTEFEUILLE de Monsieur L. D. F***. imprimé en 1695.

Loüanges le mieux méritées, doivent être plus resserrées qu'étenduës.

J'ai mille Complimens à vous faire de tout *Sommerset-House*; de Mademoiselle *Beverwert*, qui revint avant-hier de *Windsor*, & qui s'en retourne demain; de Madame la Comtesse d'*Arlington*, occupée à de nouvelles Chambres qu'elle fait bâtir ou rebâtir, je ne sai lequel; de Mylord *Feversham*, & de Mademoiselle de *Malauze*. *Hasta*.

A LA MEME.

JE vous ai envoyé ce matin les Gazettes: je n'ai point encore les Nouvelles à la main; mais l'impatience que j'ai de vous obéïr m'a empêché de les attendre. Je vous envoye par le petit Sénateur * le second Tome du MENAGIANA, assez curieux. Il me satisfait beaucoup davantage que le premier. Nous esperons que vous viendrez demain chez Mylord *Montaigu*; Mylord *Godolphin* s'y attend

* *C'est ainsi que Mr. de* Saint-Evremond *nommoit un de ses Valets, qui avoit l'air fort grave & fort sérieux.*

tend : mais ce qui eſt plus que tout cela, Monſieur *Hampden* y doit être, ayant juré qu'il ne vouloit ſe rendre au monde que par vous. Vous lui êtes ce que le Marêchal de *Clerembaut*, & le Marêchal de *Crequi* m'ont été, TOUT LE MONDE. Si vous avez écrit au Roi, le jour que vous aviez réſolu de lui écrire vôtre Lettre ſublime, vôtre Lettre eſt à *Verſailles* ; car le Paquebot a été pris, la Mâle priſe, portée à *Dunquerque*, & de *Dunquerque* envoyée à *Verſailles*. Pour la mienne, cela eſt ſûr : il y a deux Paquebots pris. Voila des Avantures bizarres. Je croi que vous ne vous en mettez pas fort en peine : pour mon particulier, je ne m'en ſoucie pas.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JAMAIS Lettre ne m'a donné tant de plaiſir, que la vôtre, Madame, m'en auroit fait, ſi elle avoit été écrite à quelque autre. Les Imaginations y ſont vives,

ves, les Applications heureuses: par malheur, pour moi, tout cet Esprit-là-s'exerce à mes dépens. Ma *très-humble & très-obéïssante Servante* laisse voir un chagrin ingénieux, qui met au desespoir son très-humble & très-obéïssant Serviteur. J'aurois pû supporter une Colere brusque & impétueuse; ma Patience a été souvent à l'épreuve de ces sortes de mouvemens: mais une Colere spirituelle & méditée me déconcerte, & me met inutilement en peine d'en deviner le sujet. Je m'examine, & plus je m'étudie à découvrir ma faute, plus je trouve de raisons à devoir esperer vos bonnes graces. Si *Parmenion* a failli, à qui peut-on se fier? S'il est innocent, que peut-on faire, quelle conduite nous peut assûrer? Je vous répons, Madame, que *Parmenion* n'est coupable en rien. De *Parmenion* on passe aisément aux Généraux. Je ne blâme point ceux qui vivent: mais je n'ai loüé que les Morts, & l'on s'apperçoit déja qu'ils étoient loüables. La prise de *Namur* * m'exciteroit à quelque belle Production: mais depuis que mon Etoile s'est

* Namur *fut pris par le Roi* Guillaume *le premier jour de Septembre* 1695.

s'est cachée, & que ses Influences m'ont manqué, mes Talens se sont évanouïs. Voila bien des Discours inutiles. Si je voyois encore une de vos Lettres, signée DULCINE'E; & qu'il me fut permis de signer les miennes comme autrefois, *Ell Cavallero de la triste figura*; quelle joye!

Hasta la muerte, ne me peut être défendu; car il dépend de moi d'être toûjours, comme je le serai sûrement, ou *Chevalier de la triste figure*, ou vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A LA MEME.

LE *bon Air de* Chelsey, *& le repos de la Solitude, ne laissent douter ni de vôtre Santé, ni de la tranquillité de vôtre Ame*. C'est le commencement de la Lettre d'un Philosophe, écrite à un plus grand Philosophe que lui. Il ne peut soûtenir sa Philosophie plus longtems: le souvenir de vôtre Chagrin contre lui l'a démonté. Il espere néanmoins que son Innocence & vôtre Equité lui permettront de finir

par *Tuyo hasta la muerte*, *Ell Cavallero de la triste figura*.

On m'a parlé d'un Moineau, le Roi de tous les Moineaux. On dit qu'il siffle, qu'il est privé au delà de tout ce qu'on vit jamais, qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoûtumé de faire. Ce grand Mérite m'a donné la curiosité de le voir. J'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit, hors la rareté de siffler, qu'on remit à une autre fois qu'il seroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit Shillings: trop peu pour un Moineau-Rossignol, trop pour un Moineau simple, quelque privé qu'il soit.

A Mr. LE MARQUIS

DE MIREMONT.

ON a fini la Campagne
Et de *Flandre* & d'*Allemagne*;
Tout est en paix; mais helas!
Mon Héros ne revient pas.
Il faisoit toute ma joye:
De ce bon Thé qu'il m'envoye
Sans lui, je fais peu de cas,

Pour

Pourquoi ne revient-il pas?
Et quand le Vin de *Champagne*,
En tous lieux qui l'accompagne,
Au Thé joindroit ses Appas,
Ma douloureuse tendresse
Me feroit dire sans cesse
Pourquoi ne revient-il pas?
Je sai, quand le Roi commande,
Je sai qu'il faut demeurer;
Que la peine la plus grande
Alors se doit endurer;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans services:
Mais d'une commune voix
On dit que c'est par ton choix,
Et que ton Esprit de Guerre
Te retient en cette Terre.
Le respect des Officiers
Est sans doute quelque chose;
Les Soldats, les Cavaliers,
Dont un Général dispose;
Les Magistrats, les Bourgeois,
Qui sont comme sous tes Loix;
L'éternelle révérence
Qu'on fait à son Excellence,
Peuvent bien flater un Cœur,
Destiné pour la Grandeur.

Vous

Vous pourriez bien dire ALTESSE,
Dit l'Avocat de *Duras*;
D'ou vient cette hardiesse
A vos Messieurs de *Gand* de ne la donner pas?
Laissons-le dans sa colere,
C'est un Zéle qui doit plaire,
Et Dieu veuille que le mien
Te plaise autant que le sien.
Songe à l'état déplorable
De ta Cour inconsolable,
Qui soulageoit son destin
En te voyant le matin.
Songe à des Beautés divines
Qui souhaitent ton retour;
Tu n'as-là que des Beguines
A qui porter ton Amour.
Toutes choses compensées
Tourne vers nous tes pensées,
Et quitte Messieurs de *Gand*
Au plus tard le Jour de l'An.

Sur le Mal des Yeux de Madame MAZARIN.

IL n'est qu'un Soleil dans les Cieux,
Dont les Astres soûmis reconnoissent l'Empire;

Qu'avez-vous besoin de deux Yeux?
Un seul peut sous vos Loix tout le Monde réduire.
Les plus beaux qu'on vante aujourd'hui,
Défaits, effacés devant lui,
Comme des Feux éteints cesseroient de paroître:
Pour établir l'egalité
De quelque autre Visage avec vôtre Beauté,
La Nature devoit sans Yeux vous faire naître.
Que je serois de gens envieux & jaloux,
Si l'Esprit sans les Yeux étoit juge de nous!
Vous guerissez, le Mal vous quite;
Adieu mon prétendu Mérite
Quelqu'un dira, „ vos Cheveux blancs,
„ Ce triste Ouvrage de vos Ans,
„ Ne s'apperçoit point sans lumiere,
„ Et la Nuit ne vous nuira guére?
Plus que le Jour comme je croi.
La Nuit n'est plus faite pour moi:
Le Jour on trouve peu son conte;
La Nuit on trouveroit sa honte.

LES AVANTAGES

DE L'ANGLETERRE.

JE soûtiens à Monsieur *Chardin*,
Que jamais en sa Compagnie
La Princesse de *Mingrelie* *
Ne mangea semblable Lapin.

Bien que la nouvelle *Medée*,
De rage d'Amour possedée
Livrât au Moderne *Jason*
Tout l'Or de sa riche Toison;

Elle n'eut pourtant à sa Table
De tous les Phaisans de *Colchos*,
Aucun dont le Fumet pût être comparable
A celui du Lapin dont j'ai gardé les Os.

Roche-guyon, *Bêne*, *Versine*,
Ne vantez plus vôtre Lapin;
Windsor en fournit la Cuisine,
D'un Fumet encore plus fin.

M 2 Oui,

* *Voyez le* VOYAGE *du Chevalier* Chardin EN PERSE ET AUX INDES ORIENTALES.

Oui, ſi je trouve en cette Terre,
Telle Perdrix dans la Saiſon,
Oui, je pardonne à l'*Angleterre*,
Tous ſes Pâtés de Venaiſon.

Je lui pardonne ſa Poularde,
Malgré toute ſa dureté;
Et ſon *Brawn* avec la Moutarde,
Se verra toûjours reſpecté.

Petit Cochon, Beurre, & Corinthe,
Vous aurez la même faveur;
Bien que j'aimaſſe mieux l'Abſynthe,
Que vôtre parfaite douceur.

Bons Dieux! je vous rends mille graces,
De m'avoir toûjours préſervé,
Du goût de Canards & Becaſſes,
Plus ſauvage que relevé.

Triſtes Oiſeaux de Marécage,
Herons, Butors, éloignez-vous;
Sifflez, Corlieux, ſur le Rivage,
Sans jamais approcher de nous.

Beaux & grands, majeſtueux Cignes,
Qui ſur l'Eau pouvez nous charmer;
Gardez, gardez-vous des Cuiſines,
Le faux Goût vous doit allarmer.

Bien

Bien loin Viandes noires indignes,
Hors deux qu'on ne peut trop aimer;
Allouëttes, & Becaſſines,
Eſt-il beſoin de vous nommer?

Par ces Mets précieux communs en *Angleterre*;
Par nos Huitres qu'on vante aux deux bouts
de la Terre;
Par le Veau de *Windſor*, & le Mouton de *Bais* *;
En faveur des Phaiſans qui ne manquent jamais;
Vieux Amis du *Chriſmas*, *Mincepye*, & *Plom-poregę* †,
On vous laiſſe jouïr de vôtre Privilege.

Plum-porridge, on conſent à *Noël* de vous voir
Infecter les Maiſons de vôtre Bouillon noir;
Mais le *Chriſmas* fini, ſongez à diſparoître,
Et retournez à *Sparte* où l'on vous a vû naître ‡.

Arrêtons ce diſcours, [illegible]aſſons des faux Goûts,
Aux vrais Biens du Pays, le plus heureux de tous.
Les Pays fortunés où regne l'Abondance,

* Bath, *petite Ville dans la Comté de* Sommerſet, *eſt fameuſe non ſeulement par la bonté de ſes Bains, & de ſes Eaux minérales; mais par le Mouton, les Lapins*, &c.

† *Le* Mincepye *eſt une eſpece de Pâté, & le* Plumporridge *une eſpece de Soupe: on les mange regulierement au* Chriſtmas, *c'eſt-à-dire, à la Noël.*

‡ *Voyez* Plutarque *dans la* Vie *de* Lycurgue, & Athenée.

Demandent ſur le Goût un peu de complaiſance;
Pour ne manquer à rien,
Il faut loüer leur Goût, & contenter le ſien.

Le Soleil brûlera l'*Italie*, & l'*Eſpagne*;
Les Neiges, les Frimats, couvriront l'*Allemagne*;
La *Hollande* verra ſes Commerces ceſſés,
Par des monceaux de Glace en ſes Ports entaſſés;
Tandis qu'en ces beaux Lieux il plaît à la Nature,
De parer tous nos Champs d'une aimable Verdure.

Dans un Climat ſi doux nous n'avons de Chaleurs,
Qu'autant qu'il nous en faut pour les Fruits & les Fleurs;
Laiſſant à l'Etranger [illegible] ardeur incommode,
Mais néceſſaire aux Vins dont il nous accommode.

Portugais, *Eſpagnols*, & *François* qu'êtes-vous,
Que des Hommes gagés à travailler pour nous?
Dans chaque Nation nous avons nos Domaines,
Cultivés par des gens qui nous doivent leurs peines;
Eſclaves achetés, bûvant l'Eau des Ruiſſeaux,
Pour nous fournir les Vins des plus fameux Côteaux.

Qu'on

Qu'on ne se plaigne point de l'Air de l'*Angleterre*;
Où vit-on plus long-tems qu'on vit en cette Terre?
On tombe doucement de l'Automne à l'Hiver;
On voit sans y penser le Printems arriver:
D'une Saison à l'autre un passage insensible,
Rend ici de nos Ans le cours long & paisible.

Ici nous ne souffrons aucune extrémité;
Il gêle seulement pour boire frais l'Eté:
Et ceux qui des Côteaux ont la froide grimace,
Pour assommer leur Vin auroient trop peu de Glace.

Qui veut un Climat temperé,
Exemt d'ardeur & de froidure;
Demeure où je suis demeuré,
Pour y vivre en repos jusqu'à la Sépulture.

Finissons par un Avantage;
Qui ne peut être contesté;
C'est dans les Hommes le Courage;
Et dans les Femmes la Beauté.

Anglois, Namur rend témoignage
De vôtre intrépide Fierté;
Stowel*, montrez vôtre Visage

* *My Lady* Stowel, *présentement Comtesse de* Ranelagh.

Pour prouver l'autre verité:
Celle dont vous étes l'image
Vous en laisse l'autorité;
Mais prenez le tems du Nuage *,
Hâtez-vous, le Soleil va prendre sa clarté.

* *Du Mal des Yeux de Madame* Mazarin.

AU ROI,

Sur la Découverte de la Conspiration contre sa Personne.*

STANCES IRREGULIERES.

RENDONS grace à la Providence
Qui nous a si bien conservés;
Par une divine assistance
Nous vivons, puis que vous vivez.

Mais de fonder nôtre assûrance
Sur des Miracles arrivés,
Ce seroit trop de confiance;
Nous devons, grand Roi, vous devez
Même soin, même prévoyance,
Pour assûrer des jours que le Ciel a sauvés.

A

* *En 1696.*

A la Grandeur de la Couronne
Vous songez éternellement;
Mais au Salut de la Personne
Qui la porte, pas un moment.

Que sert une belle Mémoire?
N'être rien, avoir tout été;
Héros de Roman, & d'Histoire,
Alors c'est même Vanité.

A conduire un Dessein toûjours Prudent & Sage;
A gouverner l'Etat Politique toûjours;
Mettez ces beaux Talens pour vous-même en usage:
Aurez-vous soin de tout excepté de vos jours?

FRAGMENT

Sur le même sujet.

POUR bien connoître l'importance de la Vie du Roi, il faut considerer que l'*Espagne* a fondé sur lui la premiere esperance d'une ressource à ses Malheurs, que les ETATS lui ont donné le Pouvoir qu'il a en *Hollande*, pour les avoir sauvés; que les Confederés lui ont établi com-

comme un Empire dans la Confederation, par le besoin qu'ils ont eu de ses Forces, & par la confiance qu'ils ont prise en sa Vertu. On voyoit un Prince toûjours disposé à entreprendre, toûjours prêt à executer; capable de réussir dans les plus grands Desseins par la Conduite, de vaincre les plus grandes Difficultés par la Vigueur; aussi moderé dans les Prosperités, que ferme & constant dans les Disgraces; aimé & estimé dans son Armée, estimé & craint dans celle des Ennemis; plus sensible à la Gloire qu'à son Interêt particulier, plus touché de l'Interêt général que de la Gloire.

LETTRE

A Mr. BARBIN*.

JE vous suis fort obligé, Monsieur, de la bonne opinion que vous avez des Ba-

* *Le Sieur* Barbin, *Libraire de* Paris, *avoit écrit à Mr. de* Saint-Evremond, *pour le prier de lui envoyer ses Ouvrages; ou du moins de lui marquer les Pieces qui étoient de lui, dans ce qu'on avoit imprimé sous son Nom*, &c.

Bagatelles qui me sont échapées, & qu'on a la bonté de nommer OUVRAGES. Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en pût fournir de pareilles, telles qu'elles pourroient être, je ne manquerois pas de vous les envoyer : la beauté de l'Impression les feroit valoir. Mais le peu d'Esprit que j'ai eu autrefois est tellement usé, que j'ai peine à en tirer aucun usage pour les choses même qui sont nécessaires à la Vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément ; mon seul Interêt, c'est de vivre. Vous me demandez que je vous fasse savoir les choses qui sont de moi dans les petites Pieces qu'on a imprimées sous mon Nom. Il n'y en a presque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées, ou augmentées. Les *grosses Cloches de Saint-Germain des Prez*, que LUIGI *admiroit* *, ne m'appartiennent sûrement pas. C'est la premiere Addition qui me vient dans l'esprit. LES CHARMES DE L'AMITIÉ, la longue LETTRE DE CONSOLATION à une Demoisel-

 le,

* *On avoit fourré cette Sottise-ci dans les Réflexions* SUR LES OPERA : *Luigi* fut ravi d'entendre la premiere fois les grosses Cloches de Saint-Germain des Prez.

le, les REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, l'ELOQUENCE DE PETRONE, & quelques autres, dont il ne me souvient pas ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien-fait, je ne serois pas fâché qu'on vît mon Portrait à la tête d'un Livre: mais c'est faire un mauvais présent au Lecteur, que de lui donner la vieille & vilaine Image d'un Homme de quatre-vingt-cinq Ans. Les Yeux me manquent; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine: vous m'excuserez si je ne saurois vous donner une connoissance plus exacte de ce que vous me demandez.

EPITAPHE

De Mr. le Comte de GRAMMONT*, *avec le* PORTRAIT *de l'*AUTEUR.

PASSANT tu vois içi le Comte de *Grammont*,
Le Héros éternel du vieux *Saint-Evremond.*

Sui-

* *Mr. le Comte le* Grammont *étant revenu d'une dangereuse Maladie, cela donna occasion à Mr. de* Saint-Evremond *de faire son* EPITAPHE.

Suivre CONDE' toute sa vie,
Et courir les mêmes hazards
Qu'il couroit dans le Champ de *Mars*.
Des plus vaillans Guerriers pouvoit faire l'envie.

Veux-tu des Talens pour la Cour?
Ils égalent ceux de la Guerre:
Faut-il du Mérite en Amour?
Qui fut plus galant sur la terre?

Railler, sans être Médisant,
Plaire, sans faire le Plaisant;
Garder son même Caractére,
Vieillard, Epoux, Galant, & Pere;
C'est le Mérite du Héros
Que je dépeins en peu de mots.

Alloit-il souvent à Confesse?
Entendoit-il Vêpre, Sermon?
S'appliquoit-il à l'Oraison?
Il en laissoit le soin à la Comtesse.

Il peut revenir un *Condé*;
Il peut revenir un *Turenne*;
Un Comte de *Grammont* en vain est demandé,
La Nature auroit trop de peine.

APRE'S avoir lû l'EPITAPHE du Comte de *Grammont*, si tu as la cu-

 rio-

riosité de connoître celui qui l'a faite, je t'en donnerai le Caractére. C'est un Philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie: un Voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la Débauche, que d'inclination pour les Plaisirs; un Homme qui n'a jamais senti la Nécessité, qui n'a jamais connu l'Abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur Bonheur dans leur Raison. Jeune, il a haï la Dissipation; persuadé qu'il faloit du Bien pour les commodités d'une longue Vie: Vieux, il a de la peine à souffrir l'Economie; croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de tems à pouvoir être miserable. Il se louë de la Nature; il ne se plaint point de la Fortune. Il hait le Crime; il souffre les Fautes, il plaint le Malheur. Il ne cherche point dans les Hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir; il se fait un plaisir secret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la Discretion ne l'en empêchoit.

La

La Vie eſt trop courte, à ſon avis, pour lire toutes ſortes de Livres, & charger ſa mémoire d'une infinité de choſes aux dépens de ſon jugement : il ne s'attache point aux Ecrits les plus ſavans pour aquerir la Science ; mais aux plus ſenſés pour fortifier ſa Raiſon: tantôt il cherche les plus délicats pour donner de la Délicateſſe à ſon Goût, tantôt les plus agréables pour donner de l'Agrément à ſon Génie. Il me reſte à vous le dépeindre tel qu'il eſt dans l'Amitié, & dans la Religion. En Amitié, plus conſtant qu'un Philoſophe; plus ſincere qu'un jeune homme de bon Naturel ſans expérience: à l'égard de la Religion,

De Juſtice & de Charité,
Beaucoup plus que de Pénitence,
Il compoſe ſa Pieté:
Mettant en Dieu ſa confiance,
Eſperant tout de ſa Bonté;
Dans le Sein de la Providence
Il trouve ſon Repos, & ſa Felicité.

LET-

LETTRE

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

J'AI reçû la seconde Lettre, que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, spirituelle, où je reconnois les Enjoûmens de *Ninon*, & le Bon-sens de Mademoiselle de l'*Enclos*. Je savois comment la premiere a vêcu; vous m'apprenez de quelle maniere vit l'autre. Tout contribuë à me faire regreter le tems heureux, que j'ai passé dans vôtre commerce, & à desirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me transporter en *France*, & vous y avez des Agrémens, qui ne vous laisseront pas venir en *Angleterre*. Madame de *Bouillon* vous peut dire que l'*Angleterre* a ses Charmes, & je serois un Ingrat, si je n'avouois, moi-même, que j'y ai trouvé des Douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de plaisir, que Monsieur le Comte de *Grammont* a recouvré sa premiere Santé, & aquis une nouvelle Dévotion. Jusqu'ici je me suis con-

contenté grossierement d'être Homme-de-bien; il faut faire quelque chose de plus, & je n'attens que vôtre exemple pour être Dévot. Vous vivez dans un Pays, où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le Vice n'y est guére moins opposé à la Mode qu'à la Vertu : pécher, c'est ne savoir pas vivre, & choquer la Bien-séance autant que la Religion. Il ne faloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus mal-honnête homme, pour se damner en *France* présentement. Ceux qui n'ont pas assez de consideration pour l'autre Vie, sont conduits au Salut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matiere, où la Conversion de Monsieur le Comte de *Grammont* m'a engagé : je la croi sincere & honnête. Il sied bien à un Homme, qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire jusqu'ici; au contraire, du souvenir de mes jeunes Ans, de la mémoire de ma Vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'Esperance est perduë; l'Esperance, qui est la plus douce des Passions, & celle qui contribuë davantage à nous faire vi-

vivre agréablement. Desespérer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine : il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une Amitié, qui a résisté à la longueur du tems, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la Vieillesse. Ce dernier Mot me regarde ; la Nature commencera par vous à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assûrer Monsieur le Duc de *Lauzun* de mes très-humbles services, & de savoir si Madame la Marêchale de *Crequi* lui a fait payer cinq cens Ecus qu'il m'avoit prêtés, on me l'a écrit il y a long-tems ; mais je n'en suis pas trop assûré.

FRAGMENT D'UNE LETTRE
A MR. LE COMTE
DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI vous avez été mon HEROS, & moi vôtre PHILOSOPHE ; nous partagions l'un & l'autre ces rares Qualités : présentement tout est pour vous ; vous

vous m'avez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'Agonie: *Comtesse, si vous n'y prenez garde*, Dangeau *vous escamotera ma Conversion* *. On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'*Europe* ***********.

Sur l'Amour de la Vie.

STANCES IRREGULIERES.

POUSSE' de son humeur guerriere,
Un Prince étendra sa Frontiere,
Par des Travaux, par des Faits éclatans:
Etendre celle de ma Vie
Par des Conquêtes sur le Tems;
C'est tout mon but, c'est toute mon envie.

Qu'un autre vante son Crédit,
Ou sa Valeur, & sa Conduite;
Je ne connois plus de Mérite
Que Santé, Bon-goût, Appétit.

La

* *Mr. le Comte de* Grammont *étant malade, Mr. le Marquis de* Dangeau *le vint voir de la part du Roi, pour lui dire qu'il faloit songer à Dieu: le Comte se tournant alors du côté de Madame la Comtesse sa Femme, lui dit le Bon-mot dont Mr. de* St. Evremond *le felicite.*

La Santé que le Ciel nous donne,
Eſt le plus cher Préſent qui nous en ſoit venû;
Un Roi quitteroit ſa Couronne
Pour le bonheur de vivre autant que j'ai vêcu.

Les Diſcours que la Mort fait faire,
Se pratiquent utilement;
Et ceux qui les font, d'ordinaire
En vivent fort commodément.

Vient-on à ſon heure derniere?
Approche-t-on du Monument?
Pour le Conſolateur, ce n'eſt pas une affaire,
Un Trépas en éloignement
Fait une impreſſion legere;
Mais le mieux conſolé regarde triſtement
Le Paſſage fâcheux autant que néceſſaire.

On a beau lui repréſenter
Les ſottes Vanités du Monde;
Rien ne ſauroit l'en dégoûter:
Des vrais Biens dont le Ciel abonde
Aucun ne ſauroit le tenter.

Il voudroit pouvoir laiſſer prendre
Le Bon-heur qu'on lui vient offrir,
A celui qui le fait entendre,
Et fait ſi bien en diſcourir.

Un

Un Pere de ma connoissance
Prêchoit qu'il faloit tout souffrir;
Ne refuser Croix, ni Potence,
Etre toûjours prêt à mourir.

On entr'ouvrît une Fenêtre,
Par où le Vent de Nord sur lui pouvoit venir;
Il maudît mille fois le traître,
Le malheureux qui l'avoit faite ouvrir.

J'ai vû mourir plus d'une Sainte
Qui sentant la mortelle atteinte,
Demandoit de bon cœur à Dieu
Quelque tems pour pleurer ses Péchés en ce lieu.

D'une Vapeur simple & legere,
Un célébre Docteur croit mourir aujourd'hui,
Qui rit du même Mal qu'un autre a comme lui,
Au moment qu'il en fait sa plus grande misere.

J'ai vû souvent de braves gens
Exposer follement leur Vie,
Qui mourant avoient bien envie
De vivre Sages & Prudens.

Vivre près de cent Ans est une belle chose;
Il est certain Respect que le long Age impose:
J'ai l'Age; & du Respect en tout Pays reçû
Je ne me suis pas apperçû.

Toute

Toute Personne qui me gronde*
Devroit pourtant me traiter mieux;
C'est un beau poste dans le Monde
Que d'être le Doyen des Hommes les plus vieux.

Sans besoin du secours de la Philosophie,
Dont on fait trop d'honneur au vieux *Saint-Evremond*;
Il seroit fort content s'il achevoit sa Vie
Comme a pensé mourir le Comte de *Grammont*.

* *Madame* Mazarin.

LETTRE

A MR. LE MARQUIS DE SAISSAC,

Au Nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

IL faut commencer ma Lettre par des Remercîmens, & vous dire en peu de paroles, que je vous suis extrémement obligée du soin que vous prenez de mes In-

Interêts. Cela mérite bien que je vous déclare avec franchise les veritables Sentimens que j'ai sur mon Retour. J'ai les mêmes que j'ai toûjours eûs ; c'est de pouvoir payer mes Dettes, pour avoir la Liberté de sortir d'*Angleterre*. Voilà mes Intentions pour le Retour. Si vous aviez eu la curiosité de savoir l'état de mes Affaires ; je vous aurois dit qu'il n'a jamais été si mauvais qu'il est présentement. Je continuë à vivre d'Emprunts ; & le plus grand mal, c'est que je ne voi pas le moyen d'emprunter davantage. Je sai bien qu'il ne tiendroit pas à vos diligences que je ne fusse soulagée. Vous n'avez pas pû faire plus que vous avez fait : vous m'en laissez l'obligation, sans que j'en reçoive le soulagement.

L'Avocat de Monsieur *Mazarin* * manque de bonnes Raisons : mais il répare la foiblesse de son Discours, par le bon tour qu'il y donne. Il faut avoüer qu'il est délicat en raillerie. Nôtre Ami commun Monsieur de *Saint-Evremond* aime tant le Ridicule, qu'il se plaît même à celui qu'on lui donne. *Il ne sait pas*, dit-il, *si l'Avocat a eû plus de plaisir de le donner, que lui de le recevoir ; étant aussi in-*

* Mr. Erard.

ingénieusement tourné qu'il est. Toute Malice qu'on exerce, fût-ce contre lui-même, lui est agréable: beau Naturel, qui s'est maintenu dans sa pureté quatre-vingts-Ans!

Je retourne sur la fin de ma Lettre aux Complimens que je vous ai faits en la commençant. Je vous prie de croire que je serai toute ma vie sensible à vôtre Amitié, & reconnoissante des Plaisirs que vous m'avez faits.

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

VOUS m'avez commandé d'écrire à Monsieur de *Saissac*; & j'ai écrit: vous m'avez commandé d'écrire en *Normand*; je m'en suis si bien aquitté, que je défie Monsieur de *Saissac* de connoître si vous vous loüez de ses Diligences, ou si vous vous plaignez qu'il se soit contenté de vous donner des Soins inutiles, quand vous pouviez attendre des effets de ses Promesses. Mille Complimens, s'il vous plaît, à Monsieur le Duc de *Saint-*

Al-

Albans. Mon petit CONCERT eſt achevé : s'il le croit digne de ſon Cabinet, je le ferai copier; à ſes dépens s'entend. Je ſuis le premier Auteur en Proſe, Vers, & Muſique, qui ſe ruïne en Copiſtes. Il faut que mes Ouvages ne vaillent pas grand' choſe.

A LA MEME.

LE Mouton de *Windſor* cede au Mouton de *Bath*,
C'eſt la déciſion d'*Hortence*;
Bath aura donc la préference,
Windſor ne le ſauroit diſputer deſormais:
Et la choſe en eſt ſi certaine,
Que Monſieur le Duc de *Nevers*
Pourroit vous nommer dans ſes Vers
Des Bons-goûts d'aujourd'hui la *Métropolitaine*.

Vôtre Mouton ſera donc ſervi à l'excluſion de tout autre. Mes Dîners ſont Dîners d'avanture, qui reſſemblent fort à ceux des *Théatins*, qui ſe mettent à table ſans ſavoir s'ils auront dequoi manger. Ces Repas de la Providence ne laiſſent pas quelquefois d'être bons, par le ſoin

de ceux qui apportent. Si vous voulez du Fruit, apportez-en: du Vin, j'en ai de bon. Vous tiendrez lieu de toutes choses: les Conviés seront trop heureux de vous voir ; & moi le premier, qui mets tout mon bonheur dans une vûë si précieuse. Il ne pleut que PARODIES *. La derniere que je vous ai envoyée est peut-être celle dont Mylord *Montaigu* vouloit parler. Pour l'autre, *je ne veux point écrire contre celui qui peut proscrire:* vous savez assez les Anciens & les Modernes pour entendre ce Dit-là, & en faire l'aplication.

* *Après que le Roi Guillaume eût pris* Namur, *plusieurs personnes se divertirent en* Angleterre *&* *en* Hollande *à parodier en sa faveur*, *l'*ODE *que Mr.* Despreaux *avoit faite pour le Roi de France.*

R E-

RÉPONSE AU PLAIDOYÉ DE Mr. ERARD,

our Monsieur le Duc MAZARIN, *contre Madame la Duchesse son Epouse.*

PREFACE*.

L n'est pas honnête d'entrer dans le secret des Familles; beaucoup moins d'exposer au jour ce ui se passe entre une Femme & un Mari; mais uis que Monsieur Mazarin *a bien voulu le dé- arer au Grand Conseil, & Monsieur* Erard *son vocat le faire imprimer; il n'étoit pas juste que Monde n'écoutât qu'une Partie; & la* RE- ONSE AU PLAIDOYE' *m'étant tombée en- e les mains, j'ai crû la devoir donner au Pu- lic pour le faire Juge des Raisons: j'espere qu'a-*

N 2 *près*

* Cette PREFACE n'est pas de Monsieur de *Saint- vremond*; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle ft d'ailleurs assez curieuse, on a jugé à propos de a conserver.

près les avoir examinées, on trouvera Madame Mazarin *digne d'un autre Sort, & d'un autre Epoux.*

Si Monsieur le Duc Mazarin *s'en étoit tenu aux Froideurs, aux Secheresses, aux Duretés, Madame* Mazarin *se seroit contentée de pleurer son Malheur en secret; esperant de le pouvoir ramener par sa Constance à souffrir, & par sa douceur à lui complaire : mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout repos, & à une Dissipation qui ruïnoit entierement la Famille, elle a cherché des remedes qui pûssent conserver son Bien, & sa Liberté.*

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont mêlés, l'Autorité du Roi est intervenuë; rien n'a pû persuader, rien n'a pû reduire Monsieur Mazarin *: faloit-il que l'Epouse fut éternellement assujettie aux Caprices, aux Enthousiasmes, aux fausses Révélations de l'Epoux?*

C'est ce que Monsieur Erard *a soûtenu avec autant d'Injures que de Calomnies : voici quelques Passages du Plaidoyé, qui feront connoître l'Esprit furieux de l'Avocat.*

Les Affaires d'*Angleterre* sont venuës à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un *François*, ni à un Catholique, ni à un Homme-de-bien de demeurer à *Londres.* Si Madame *Mazarin*, *ajoûte-t-il*, avoit eu quelque attachement pour le Roi *Jaques*, & la Reine, & quelque reconnoissance de leurs Bontés; si elle avoit seulement eu les Sentimens d'Honneur, & de Religion qu'elle devoit avoir pris auprès d'eux, auroit-elle pû voir sans horreur l'Usurpateur de leurs Etats, & le Destructeur de nôtre Foi établir sa Tyrannie sur le débris de leur Thrône légi-

légitime, & ſur les ruïnes de la veritable Religion ?

Dans un autre endroit :

A moins qu'un beau Zele ne fit chercher à Madame *Mazarin* une glorieuſe Palme, & ne lui fit concevoir une ſainte Ambition d'être immolée par cette Nation farouche.

Mais enfin, comment prétendra-t-on encore faire ſervir les Noms du Roi & de la Reine d'*Angleterre*, à excuſer l'Evaſion & l'Abſence de Madame *Mazarin*...... maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'*Orange* le même Encens qu'elle leur offroit ; mais avec tant de Baſſeſſe & d'Indignité, qu'il y avoit d'Honneur pour elle à les révérer.

Et à la fin de ſon Plaidoyé :

Quelle excuſe peut avoir à préſent Madame *Mazarin* ? Le Prince d'*Orange* eſt-il ſon Parent ? Tous ces Joüeurs, ces Libertins, ces Presbyteriens, ces Epiſcopaux, ces Trembleurs; en un mot ces Gens de toutes Religions, horſmis la bonne, dont ſa Maiſon eſt remplie, ſont-ils ſes Parens ?

Il faudroit tranſcrire le Plaidoyé, ſi on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieuſement contre Madame Mazarin, *&* *contre la Nation* Angloiſe.

Monſieur Mazarin *ne ſauroit nier qu'il n'ait fourni un ſujet de Séparation légitime : mais il ſe vante de n'avoir rien oublié pour procurer la Réünion ; & il eſt certain qu'il en a envoyé même les Articles. Le premier, & ſur quoi roulent preſque tous les autres :*

Rien par Condition, tout par Amitié.

Dans les Difficultés qui ne manqueront pas de ſurvenir, l'éclairciſſement auſſi-tôt.

Copier le meilleur Ménage du Royaume; Modelle, sur lequel il faudra régler le nôtre.

Ne donner jamais au Public le détail de nos Affaires domestiques : encore moins aux Curieux ce qu'il y a de plus secret ; mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'est bien passé.

Monsieur Mazarin *ne se contentant pas d'avoir réglé l'Epouse & l'Epoux, a voulu faire des* Réglemens *qui fussent observés dans toutes ses Terres, sans considerer la Jurisdiction des Evêques, ni l'Autorité des Gouverneurs. Il a commencé par les Affaires Ecclesiastiques, qui doivent aller devant les Civiles avec raison. Comme ces Articles sont imprimés, on en parlera en gros seulement.*

Il apporte le bon ordre dans les Confrairies, où il s'est glissé, *dit-il*, beaucoup d'abus.

Il prescrit aux Curés leur devoir dans les Messes Parochiales, & particulierement dans les Prônes : Vêpres & Complies *ne sont pas oubliées; il touche légerement le* Sermon.

Passant de-là à quelques Régles pour les Seculiers; il veut qu'un Apoticaire ou son Garçon qui portera un Remede soit habillé décemment, & que le Malade prêt à le recevoir garde en se tournant toute la modestie qu'il pourra.

Il défend aux Femmes de tirer les Vaches, & de filer au Roüet, à cause d'un exercice des Doigts, & d'un mouvement du Pied, qui peuvent donner des Idées malhonnêtes.

Il demande une grande pureté aux Bergeres qui conduisent les Moutons; plus grande aux Bergers qui gardent les Chevres.

Pour

Pour les Pastres, tant ceux qui ont les Taureaux, que ceux qui leur menent les Vaches, ils doivent détourner les yeux de l'Expedition; après laquelle on procedera au Payement, selon la Taxe qu'il y a mise.

Ayant de grandes Terres en plusieurs Provinces, il y va lui-même pour faire observer ses Réglemens, *& comme ils sont mal reçûs par tout, il achete bien cherement l'obéïssance à ses Ordres. L'attirail de ses Confrairies, l'équipage de ses Dévots errans, moitié Ecclesiastiques, moitié Seculiers, feroient en* Asie *une Caravane assez nombreuse; & ce n'est pas la maniere de se ruiner la moins magnifique qu'il ait trouvée. Cela suffiroit pour justifier la Séparation de Madame* Mazarin; *ne laissez pas d'entendre son Avocat.*

RÉPONSE

AU PLAIDOYÉ

DE MR. ERARD, &c *.

C'Est une chose assûrée, Messieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'Im-

* *Monsieur* de Saint-Evremond *fit cette* RE'PONSE *sur les Mémoires que Madame* Mazarin *lui avoit donnés; & adoucit les Expressions autant qu'elle voulut bien le lui permettre: Madame* Mazarin *la fit ensuite imprimer à* Londres *en 1696.*

l'Impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de soûtenir les grands Mensonges. La Verité n'a besoin ni d'Instructions, ni d'Essais. Elle est née, pour ainsi dire, avec nous: à moins que de corrompre son naturel, on est veritable. Jugez, Messieurs, combien il a falu d'art, d'étude, d'exercice à Monsieur *Erard*, pour arriver à la perfection du Talent qu'il s'est donné. Que de Verités déguisées, de Suppositions, de Faits inventés il a falu, pour former la Capacité de ce grand Homme!

Dire que Monsieur de *Nevers* accompagna Madame sa Sœur jusqu'au premier Relais; ce qu'il ne fit point: que Madame *Mazarin* emporta de riches Ameublemens, & beaucoup de Vaisselle d'Argent; elle qui n'a jamais eu aux Pays étrangers ni Meubles, ni Argent, ni Pierreries, si vous en exceptez un simple Collier qu'elle portoit ordinairement en *France*: dire qu'elle a demeuré dans les Etats du Roi d'*Espagne*, où elle ne fit que passer en pleine Paix par la nécessité du Voyage: qu'elle a scandalisé tous les Convens où elle a été, quoi qu'on l'ait vûë cherie & honorée de Madame de *Chelles*, de Madame du *Lis*, & de toutes les Su-

Supérieures des Maisons où elle a vêcu: que sa Pension en *Angleterre* a été donnée en conséquence d'un Argent dû à Mr. le Cardinal; Dette, que les deux Rois ont toûjours traitée de chimerique, & de ridicule : inventer cent Faits de cette nature-là, déguiser, feindre, supposer, ont été comme les degrés par où Monsieur *Erard* a monté à la hardiesse de son Eloge pour Monsieur le Duc, à l'impudence de ses Calomnies contre Madame la Duchesse *Mazarin*.

Si tant de Loüanges, tant d'Opprobres ne sont pas formés dans v[illegible]e Esprit, dites-nous, Monsieur *Erard*, qui a pû vous instruire des Vertus de Monsieur *Mazarin*? Est-ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les Villages, qu'on vous en a donné de si belles notions? Qui vous a instruit des méchantes Qualités de Madame *Mazarin*? Est-ce à *Paris*, à *Rome*, à *Venise*, à *Londres*, qu'on vous les a déclarées. Je puis vous donner de meilleures lumieres sur tous les deux; & pour empêcher que vous ne retombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monsieur *Mazarin* se fait mépriser où il est, & où il n'est pas; que Madame *Mazarin* est estimée par tout où elle a été, par tout où elle est.

Mais en quel Pays étiez-vous, ou dans quelle obſcurité paſſiez-vous la Vie, pour ignorer comment ſe fit le Mariage de Monſieur *Mazarin*? Monſieur le Cardinal au commencement de ſa Maladie, voulut examiner le Mérite de nos Courtiſans, pour en trouver un à ſon gré, digne d'épouſer ſa belle Niéce, & capable de ſoûtenir l'honneur de ſon Nom. Comme il lui reſtoit encore quelque vigueur, il n'eût pas de peine à réſiſter aux Vertus qui ſe trouvoient avec peu de Bien; mais ſon mal augmentant tous les jours, & ſon jugement diminuant avec ſes forces, il ne réſiſta point à la fauſſe opinion qu'on avoit des Richeſſes de Monſieur *Mazarin*. Voilà, Monſieur *Erard*, voila ce noble & glorieux Choix de Monſieur le Cardinal; choix, à parler ſerieuſement, qui faillit à ruïner ſa Réputation, malgré tout le Mérite de ſa Vie paſſée. Là ſe perdit le Reſpect des Courtiſans; là les plus retenus ſe laiſſerent aller aux Railleries; & des Miniſtres Etrangers écrivirent à leurs Maîtres, qu'il ne faloit plus compter ſur ſon Eminence, après le Mariage ridicule qu'elle avoit fait.

Quelque averſion que vous puiſſiez avoir pour

pour les Verités, faites-vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monſieur *Mazarin*. Vous ne ſauriez avoir plus de répugnance pour les Verités, que j'en ai pour les Menſonges; cependant il m'a falu écouter ceux que vous avez dits ſur le ſujet de Madame *Mazarin* avec autant de méchanceté que d'impudence.

A la Mort de Monſieur le Cardinal, les Courtiſans, qui ne connoiſſoient pas encore la délicateſſe du goût du Roi, appréhenderent que Monſieur *Mazarin* ne fût Heritier de la Faveur, comme des Biens & du Nom de ſon Eminence. On a ouï dire à Monſieur de *Turenne*, que „ s'il voyoit cette Indignité-là, il quit- „ teroit la *France* avec la même facilité „ qu'il l'avoit quittée autrefois, pour „ aller ſervir Monſieur le Prince. " Le Marêchal de *Villeroi*, qui devoit mieux connoître le diſcernement de Sa Majeſté, pour avoir été ſon Gouverneur, ne laiſſoit pas d'avoir ſes appréhenſions. Le Marêchal de *Clerembaut*, qui s'étoit ſignalé à rendre ce Mariage ridicule, fut allarmé: mais Monſieur *Mazarin*, plus dans leurs Interêts que dans les ſiens, demeura ſeulement à la Cour autant de tems qu'il lui en faloit pour ſe décrier, & don-

cer au Roi le judicieux Mépris qu'il a conſervé pour ſa Perſonne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées: on eut peur que le Maréchal de la *Meilleraye*, qui avoit tenu dans ſon tems le premier poſte à la Guerre, ne ſervit d'exemple à ſon Fils pour s'y donner la plus grande conſideration. Monſieur *Mazarin* étoit trop Homme-de-bien pour laiſſer le Monde dans cette erreur. Il renonça à la Guerre, comme il avoit fait à la Cour; & vous m'avoüerez, Meſſieurs, que ce ne fut pas la choſe la moins ſage de ſa Vie.

Il ne lui reſtoit que trop de quoi ſe faire conſiderer. Les Charges, les Gouvernemens, les Richeſſes, en quoi il ſurpaſſoit tous les Sujets de l'*Europe*, lui attiroient aſſez de reſpect; mais il s'en défit, comme de choſes ſuperfluës, en Philoſophe; ou comme de Vanités dangereuſes au Salut, en Chrétien. De quelque maniere que ce fût, il ne ſe laiſſa rien d'un amas ſi précieux à l'égard des hommes. De mille Raretés, que l'opulence & la curioſité avoient amaſſées; d'un nombre infini de Tableaux, de Statuës, de Tapiſſeries, il n'y eut rien qui ne fut défiguré, ou vendu: de toutes les

Char-

Charges, Monſieur *Mazarin* n'en conſerva aucune; de tous les Gouvernemens, il ne garda que celui d'*Alſace*, où il ſavoit bien qu'on l'empêcheroit de commander. Enfin, Meſſieurs, de vingt Millions que Madame *Mazarin* lui avoit apportés, on a honte de nommer le peu qui reſte; & la ſeule raiſon qu'il en a donnée, c'eſt qu'en conſcience il ne pouvoit pas garder des Biens mal aquis. Ils n'étoient pas *mal aquis*, Meſſieurs; ils ne l'étoient pas: la Couronne défenduë contre tant de Forces au dedans, & tant de puiſſance au dehors, en avoit fait l'aquiſition, que la Juſtice & la Liberalité du Roi ont confirmée; mais ces Avantages-là ont été auſſi mal laiſſés, que mal gardés. La Mémoire de Monſieur le Cardinal eſt reſponſable du mauvais choix qu'il fit de Monſieur *Mazarin*, & Monſieur *Mazarin* du méchant uſage qu'il a fait de ces grands Biens.

Epargnons à Madame *Mazarin* la douleur d'entendre un plus long Diſcours ſur cette Diſſipation: épargnons à Monſieur *Mazarin* le honteux Souvenir de la maniere dont il a tout diſſipé. Triſte condition à Madame *Mazarin* d'avoir à ſouffrir la diſſipation de ſes Richeſſes; plus

triſte d'avoir toûjours le Diſſipateur devant les yeux ! Voila comment ſe paſſoient les malheureuſes journées de Madame *Mazarin*. Elle attendoit le repos des Nuits, qui ne ſe refuſe pas aux miſerables, pour ſuſpendre le ſentiment de leurs maux; mais ce ſoulagement n'étoit point pour elle. A peine ſes beaux Yeux étoient fermés, que Monſieur *Mazarin*, qui avoit le Diable préſent à ſa noire imagination; que cet aimable Epoux éveilloit ſa Bien-aimée pour lui faire part...... vous ne devineriez jamais, Meſſieurs; pour lui faire part de ſes Viſions nocturnes. On allume des Flambeaux, on cherche par tout; Madame *Mazarin* ne trouve de Phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans ſon Lit. Sa Majeſté fut traitée plus obligeamment : elle eut la confidence des Révélations, des Lumieres divines que le commerce ordinaire de Monſieur *Mazarin* avec le Ciel, lui avoit données. Le Monde eſt pleinement informé des Révélations; & puis que Monſieur l'Avocat a tant fait valoir la Dévotion qui a mérité cette Grace, je vous ſupplie, Meſſieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques effets; ils ſont ſinguliers & dignes de vôtre attention.

Dans

Dans le tems que Monſieur *Mazarin* recherchoit Mademoiſelle *Hortence*, il donna un Billet de cinquante mille Ecus à Monſieur de *Frejus* *, à condition qu'il le ſerviroit dans ce Mariage, qu'avec raiſon il ſollicitoit ſi ardemment. Le Mariage ſe fit, où Monſieur de *Frejus* eut beaucoup de part: mais comme il n'étoit ni facile, ni honnête à un Prélat de ſe faire payer d'une Promeſſe de cette nature-là, il la rendit à Monſieur *Mazarin*, ſe fiant plus à ſa Parole qu'à ſon Billet. Quelque tems après cette généroſité, Monſieur l'Evêque eut beſoin d'Argent, pour l'Etabliſſement de ſes Neveux & en demanda à Monſieur *Mazarin*, qui faiſant violence à ſon bon Naturel, refuſa de le payer; inſtruit par ſon Directeur, qu'acheter le Sacrement de Mariage eût été une Simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Epiſcopat pour un Evêque.

Voyez, Meſſieurs, la bonne & délicate Conſcience de Monſieur *Mazarin:* Monſieur de *Frejus*, tout Evêque qu'il étoit, eût reçû l'Argent ſans avoir égard à

* Zongi Ondedei, *Evêque de* Frejus, *Créature du Cardinal* Mazarin.

à la Simonie ; Mr. *Mazarin* simplement Laïque, fit scrupule de le donner, & religieusement ne le donna pas !

Voici un autre exemple qui confirmera l'opinion qu'on a de sa Pieté. Monsieur *Mazarin* avoit un Procès très-important, dont il pouvoit sortir avec avantage par Accommodement ; il répondit à ceux qui le proposoient, que *nôtre Seigneur n'étoit point venu au Monde pour y apporter la Paix ; que les Controverses, les Disputes, les Procès étoient de Droit divin, & les Accommodemens d'Invention humaine : que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais pensé aux Arbitres ; ainsi qu'il étoit résolu de plaider toute sa Vie, & de ne s'accommoder jamais :* Parole, qu'il a Chrétiennement gardée, & qu'il gardera toûjours.

La Pudeur ne me permet pas, Messieurs, de vous expliquer le sujet de son Voyage en *Dauphiné*, pour consulter Monsieur de *Grenoble* : je vous dirai seulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un Cas de Conscience si extraordinaire, ni d'un Scrupule si tendre & si délicat *.

Mais

* *Monsieur* Mazarin *alla demander à* l'Evêque de Grenoble (*le Cardinal* Le Camus) *s'il pouvoit en bonne*

Mais voici le Chef-d'œuvre de Monſieur *Mazarin* en Dévotion : il a fait nourrir un des Enfans de Madame de *Richelieu* avec défenſe expreſſe à la Nourrice de lui donner à teter les Vendredis & les Samedis, pour lui faire ſuccer au lieu de Lait, le ſaint Uſage des Mortifications & des Jeûnes.

Voila, Meſſieurs, la Dévotion de Monſieur *Mazarin*, dont ſon Avocat n'a pas eu honte de faire l'Eloge; Dévotion, qui ſert aux Refugiés pour s'opiniâtrer dans leur Créance: mais les Catholiques ſe moquent auſſi bien qu'eux d'une Pieté ridicule; & vous, Meſſieurs, qui en avez une ſi ſolide, ne la deſapprouvez pas moins que les Proteſtants.

Le premier malheur de l'Homme, c'eſt d'être privé du Sens, dont il a beſoin dans la Societé humaine: le ſecond, c'eſt d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas. Ces deux Calamités ſe ſont trouvées pleinement dans le Mariage infortuné de Monſieur & de Madame *Mazarin*

ne conſcience conſentir au Mariage de ſa Fille ainée avec le Marquis de Richelieu. *On concevra aiſément que le Cas de Conſcience devoit être des plus ſinguliers, puis qu'il avoit échappé aux recherches infatigables des Caſuiſtes les plus éclairés.*

zarin. Monſieur *Mazarin* a de ſa nature un éloignement ſi grand de la Raiſon, qu'il lui eſt comme impoſſible d'être jamais raiſonnable: ſeule excuſe que ſes Amis, s'il en a, pourroient nous donner de ſa Conduite. Madame *Mazarin* a reçû de ſa mauvaiſe Fortune la contrainte de demeurer avec Monſieur *Mazarin*. Le ſupplice du Vivant attaché avec le Mort, n'eſt pas plus cruel que celui du Sage lié néceſſairement avec ſon contraire; & c'eſt la cruauté que Madame *Mazarin* a été obligée de ſouffrir pendant cinq ans. Obſedée le jour, effrayée la nuit; fatiguée de Voyages ſur Voyages faits mal-à-propos; aſſujettie à des Ordres extravagans & tyranniques; ne voyant que des Obſervateurs, ou des Ennemis; & ce qui eſt le pire dans les Conditions infortunées, malheureuſe ſans Conſolation. Toute autre ſe ſeroit défenduë de l'Oppreſſion, par une réſiſtance déclarée: Madame *Mazarin* voulut échaper ſeulement à ſes malheurs, & aller chercher au lieu de ſa naiſſance avec ſes Parens, la ſûreté, & le repos qu'elle avoit perdu.

Tant qu'elle a été à *Rome*, on l'a vûë honorée de tout ce qu'il y avoit d'Illuſtre & de Grand; revenuë en *France*, elle

le obtint du Roi une Pension pour subsister, & un Officier de ses Gardes pour la conduire sûrement hors du Royaume, où elle ne pouvoit, ni ne vouloit demeurer. Après tant d'agitations elle établit sa retraite à *Chambery*, où elle passa trois Ans tranquillement dans les Réflexions & dans l'Etude; au bout desquels elle vint en *Angleterre*, par la Permission de Sa Majesté. Tout le monde sait la considération que le Roi *Charles* & le Roi *Jaques* ont eu pour elle: tout le monde sait les graces qu'elle en a reçuës; graces purement attachées à sa Personne, sans aucune relation à la Dette de Monsieur le Cardinal. C'est donc aux seuls Bienfaits de Leurs Majestés que Madame *Mazarin* a dû les moyens de subsister; car son Epoux, aussi juste & charitable que dévot, lui a fait ôter la Pension que le Roi de *France* lui avoit donnée.

Que vous agissez peu Chrétiennement, Monsieur *Mazarin*, vous qui ne parlez que de l'EVANGILE! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal; vous laissez mourir de faim une Femme qui vous a apporté plus de Bien en mariage, que toutes les Reines de l'*Europe* ensemble n'en ont apporté aux Rois leurs Epoux.

Les

Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait ; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une Persécution en attire une autre ; par une Humeur qui s'aigrit, par un Esprit qui s'irrite en faisant le mal, vous augmentez la Persecution à mesure que vous persecutez. N'étoit-ce pas assez de laisser Madame *Mazarin* sans aucun Bien pendant vôtre Vie ? Faloit-il songer à la rendre miserable après vôtre Mort ? Faloit-il chercher des précautions contre la fin de ses malheurs, quand vous ne serez plus en état d'en pouvoir joüir ?

Ne pensez pas qu'il suffise à vôtre Avocat d'avoir toûjours à la bouche, *l'auguste & vénérable Nom d'Epoux*, *le sacré Nœud de Mariage*, *le Lien de la Societé Civile* : nous avons pour nous Monsieur *Mazarin* contre l'*Epoux* ; nous avons ses méchantes Qualités contre ces belles & magnifiques Expressions. Nôtre premier Engagement est à la Raison, à la Justice, à l'Humanité ; & la qualité d'EPOUX ne dispense point d'une Obligation si naturelle. Quand le Mari est extravagant, injuste, inhumain, il devient TYRAN, d'EPOUX qu'il étoit, & rompt la Societé contractée avec sa Femme. De droit

la

la Séparation est faite : les Juges ne la font pas ; ils la font valoir seulement dans le Public par une solemnelle Déclaration. Or que Monsieur *Mazarin* n'ait pleinement les qualités qui font ce Divorce ; il n'y a personne qui en puisse douter. Son Humeur, son Procedé, sa Conduite, toutes ses Actions le prouvent. La difficulté seroit d'en trouver une qui ne le prouvât pas ; & Monsieur *Erard* a beau la chercher, Messieurs, il ne la trouvera point. Il dira que Monsieur *Mazarin* est Dévot ; je l'avouë : mais sa Dévotion fait honte aux plus gens de bien : il dira qu'il jeûne, qu'il se mortifie ; il est certain : mais le tourment qu'il donne aux autres lui fournit plus de douceur, que son austerité ne lui fait de peine. S'abstenir de nuire, s'empêcher de faire du mal, seroit une abstinence agréable à Dieu, & utile aux Hommes. Mais la Mortification de Monsieur *Mazarin* en seroit trop grande, & sans une Grace extraordinaire du Ciel il ne la pratiquera jamais.

Monsieur *Erard* descendra peut-être de la Religion à la Morale, & parlera de sa Liberalité ; nous opposerons son Avarice en toutes les choses honnêtes, à

sa

ſa Prodigalité en ce qui n'eſt pas permis. Pour mieux dire, il ne donne point ; il diſſipe ; il ôte à ſa Femme, à ſes Enfans ce qu'il abandonne aux Etrangers. Les Vertus changeroient de nature entre ſes mains, & deviendroient plus condamnables que les Vices. Plût à Dieu, Meſſieurs, que nous euſſions beſoin de faux Vices, comme en a Monſieur *Erard* de fauſſes Vertus! Pour nôtre malheur nous n'avons que trop de méchantes Qualités veritables à vous alleguer. Des Procès mal fondés avec les Voiſins ; des Inimitiés ſans retour avec les Proches ; un traitement tyrannique aux Enfans; une Perſecution éternelle à la Femme, ſont les funeſtes & inconteſtables preuves de ce que nous ſoûtenons.

Pour Monſieur *Erard*, après avoir négligé toutes Verités comme baſſes, groſſieres, indignes de la délicateſſe de ſon Eſprit ; après avoir uſé ſa belle Imagination à inventer & à feindre ; à donner la couleur des Vertus aux Vices, l'apparence des Vices aux Vertus ; rebuté enfin du mauvais ſuccès de ſes Artifices, il a recours à des Loix éteintes, dont il veut rétablir l'Autorité ; il a recours à la vieille & ridicule Nouvelle de *Juſtinien*: belle reſ-

ressource à un Avocat de si grande Réputation!

La voici, Messieurs, cette Loi menaçante & redoutable à la Societé humaine; cette Nouvelle qui ôte aux Honnêtes-gens la plus douce Consolation de la Vie, par la punition d'un Commerce tout raisonnable, & tout innocent:

Si une Femme mange avec des Hommes, sans la permission de son Mari, elle déchoit de ses Droits; elle n'a plus de part à ses Conventions Matrimoniales.

Heureusement la Nouvelle n'a point de lieu dans les Etats où l'on vit présentement: il n'y auroit point de Femmes aux *Pays-Bas*, en *France* & en *Angleterre*, qui ne perdissent leur Dot, si la bonne Loi avoit conservé quelque crédit. Je m'étonne que pour faire voir une plus grande Connoissance de l'Antiquité, Monsieur *Erard* ne vous ait menez du tems de *Justinien* à celui de *Romulus*, où les Maris & les Peres ne revenoient jamais à la Maison sans baiser leurs Femmes & leurs Filles, pour sentir à leur haleine si elles avoient bû du Vin; & en ce cas, on punissoit le mal que le Vin pouvoit causer, encore que le mal ne fût pas fait.

J'avoüe que les Loix autorisent fort les

les Maris, mais il n'y avoit pas de MAZARINS lors qu'on les fit : s'il y en avoit eu, toute l'Autorité seroit du côté des Femmes. La Raison des Anciens a fait des Loix justes ou nécessaires, pour régler leur tems ; la vôtre, Messieurs, ne perd rien de ses Droits par les Réglemens de l'Antiquité ; & c'est à vous qu'il appartient de juger souverainement, & par vos propres lumieres, de nos Interêts.

Les Maris seroient trop heureux, si l'entêtement de Monsieur *Erard* étoit suivi ; les Femmes trop malheureuses, s'il avoit quelque influence sur vos jugemens. Il ne faudroit qu'être Mari pour être excusé de toutes Fautes, justifié de tout Crime, pour être loüé de tous Défauts. Il ne faudroit qu'être Femme pour être condamnée innocente ; pour être méprisée avec du Mérite, décriée avec de l'Honnêteté. Que Monsieur *Mazarin* gâte, ruïne, dissipe tout ; il en est le Maître ; c'est le Mari : que Madame *Mazarin* soit laissée dans la nécessité ; qu'on l'abandonne à la misere, à la tyrannie des Créanciers ; quel droit a-t-elle de se plaindre de Monsieur *Mazarin*, dit son Avocat ? c'est sa Femme.

Aussi-

Auſſi-tôt une Coûtume des *Grecs*, une Loi des *Romains*, quelque Nouvelle de *Juſtinien*, viennent appuyer la Déclamation. Madame *Mazarin* mange avec des Hommes ſans la Permiſſion de Monſieur *Mazarin*; elle perd ſa Dot, elle perd ſes Conventions Matrimoniales: elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. Moderez-vous, Monſieur *Erard*, moderez-vous, autrement je formerai vôtre Caractére, de ce qu'a dit *Saluſte* dans l'Eloge de *Catilina*; ELOQUENTIÆ SATIS, SAPIENTIÆ PARUM: *Aſſez d'Eloquence, peu de Sens.*

Venons à la Révolution extraordinaire, dont l'image ne ſe préſente point à l'Eſprit ſans l'étonner: c'eſt-là, dit Monſieur *Erard*, que Madame *Mazarin* devoit ſortir d'*Angleterre*; & là-deſſus il exagere la honte d'y demeurer, après que la Reine, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir, en étoit ſortie.

Je ne doute point que Madame de *Bouillon*, & Madame *Mazarin* n'euſſent accompagné la Reine avec plaiſir; mais le Secret de quitter ſon Royaume étoit ſi important, qu'elle ne le communiqua à perſonne: ainſi les Dames furent laiſſées par néceſſité dans un trouble, que la feu-

le préſence du nouveau Prince pût appaiſer. Depuis ce tems-là, il n'a pas été poſſible à Madame *Mazarin* de quitter un Pays, où ſes Créanciers la tiennent comme aſſiegée; où proprement Monſieur *Mazarin* la retient, l'ayant obligée à contracter des Dettes inévitables, qu'il ne veut pas payer. Il demande, avec cet Empire de Mari ſi cher à ſon Avocat, qu'elle retourne à *Paris*; & il en néceſſite l'éloignement; il entretient la Séparation dont il ſe plaint. Il ſemble vouloir la Perſonne, & ne veut en effet que le Bien, pour en achever la Diſſipation.

Le Parlement d'*Angleterre* a voulu chaſſer Madame *Mazarin*, je l'avouë: mais elle n'a pas eu beſoin d'implorer la Protection du Roi qui regne; ſa Juſtice a prévenu la Grace qu'elle eût été obligée de demander.

Mais dites-moi, Monſieur l'Avocat; qui vous a pouſſé à déclamer ſi injurieuſement contre ce Roi? Vous le nommez le Deſtructeur de nôtre Foi bien mal-à-propos. Sans ſon Humanité, ſa Douceur, ſa Protection, il n'y auroit pas un Catholique en *Angleterre*. Vous avez crû faire vôtre Cour au Roi de *France*,

&

& vous vous étes trompé. Un Prince qui a le vrai Goût de la Gloire ; un Prince si éclairé, connoît le grand Mérite par tout où il est. Ses Lumieres & ses Affections ne sont pas toûjours concertées ; être généreux dans l'Infortune de son Allié, ne l'empêche pas d'être équitable aux Vertus de son Ennemi.

Je reviens à Madame *Mazarin* ; il ne me reste à la justifier que de trois Accusations, qui ne me feront pas beaucoup de peine. La premiere, c'est qu'il y a chez elle une *Banque* ; la seconde, qu'elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens* ; la troisiéme, qu'elle converse avec des *Mylords*.

Ecoutez, Messieurs, écoutez tonner vôtre Orateur. Jamais le *Demosthene* des *Grecs* ne lança ses Foudres avec tant de force contre *Philippe*, que l'*Erard* des *François* lance les siens contre Madame *Mazarin*. Madame *Mazarin* a une *Banque* chez elle ; quel déréglement ! une *Bassete* en sa Maison ; quelle honte ! Elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens* ; quelle impieté à une Catholique ! à la Femme de Monsieur *Mazarin*, appliqué sans relâche au Bien des Congregations & des Confrairies ! Elle parle à des *My-*

lords; quelle dépravation de Mœurs! *O Tempora! O Mores!*

Revenez, Monsieur l'Orateur, de la chaleur de vôtre Eloquence au sang froid. Les grands Génies sont sujets à l'emportement; permettez-vous un peu d'Attention; donnez-vous le loisir de considerer un peu les choses. Pensez-vous que trois grandes Reines dévotes & vertueuses, s'il y en eut jamais; que la Reine *Catherine*, la Reine *Marie* qui est en *France*, que la Reine régnante en *Angleterre*, que la Princesse sa Sœur, qui a tant de régularité; pensez-vous qu'elles eussent eu des Bassetes publiques à la Cour, si la Bassete n'étoit pas un Divertissement honnête, un Jeu innocent?

L'Accusation de voir des *Episcopaux* & des *Presbyteriens* est ridicule. Reprocher à Madame *Mazarin* de voir à *Londres* des Protestans; c'est la même chose que reprocher à un Protestant qui seroit à *Rome*, d'y voir des Catholiques. Mais s'il y a du crime à voir des Protestans en *Angleterre*, n'y en a-t-il pas davantage à les épouser? Cependant une Fille de *France*, & une Infante de *Portugal*, n'en ont pas fait difficulté. Leurs Chambellans, leurs Dames d'Honneur étoient Pro-

Proteſtans. La Reine *Marie* avoit ſes principaux Officiers de cette Religion-là; comment eſt-ce que Madame *Mazarin* eût pû aller à la Cour ſans les voir? Les Yeux de la Reine s'en accommodoient, pourquoi ceux de Madame *Mazarin* en auroient-ils été offenſés? Mais ſi jamais Zéle pour la Religion Catholique s'eſt ſignalé, ç'a été celui du Roi *Jaques*, & de la Reine *Marie*; ces Princes veritablement zélés, n'ont pas laiſſé de ſe faire couronner à *Weſtminſter*, de prier avec les Evêques, & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevêque de *Cantorberi*. La Societé a des Loix indiſpenſables, des Loix également ennemies de l'Impieté, & des Difficultés ſcrupuleuſes.

Enfin, nous voici arrivez aux MYLORDS, auſſi peu connus de Monſieur *Erard*, que les *Bachas* & les *Mandarins*. Je lui apprendrai que les MYLORDS ſont les Pairs du Royaume d'*Angleterre*, les Sujets les plus conſiderables de la Nation. Madame *Mazarin* avouëra qu'elle en connoît beaucoup qu'on eſtime autant par leur Mérite, qu'on les conſidere par leur Rang & leur Dignité: elle avouëra qu'elle en a reçû de grands Services en

des tems fâcheux, & de grandes Assistances dans ses besoins. Après cette Confession, il me semble que j'entens Monsieur *Erard* s'écrier: *Quelle dépravation de Mœurs!* O TEMPORA! O MORES! Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raison; O INEPTIAM INAUDITAM! *O Impertinence inouïe! Sotise achevée!*

Eh quoi! Messieurs? il sera permis à Monsieur *Mazarin* de deshonorer dans tous les Villages le Nom qu'il porte: il lui sera permis de régler l'honnêteté nécessaire à conduire les Moutons; d'ordonner le juste payement dû aux Pastres, pour les Expéditions de leurs Taureaux; de prescrire la Bien-séance que doit garder un Garçon d'Apoticaire quand il donne un Lavement: il lui sera permis de défendre aux Femmes de tirer les Vaches, & de filer au Roüet; & Monsieur l'Orateur ne pourra souffrir que Madame *Mazarin* soûtienne la Dignité de son Nom dans toutes les Cours, & chez toutes les Nations où elle se trouve?

Vous étes éloquent, Monsieur *Erard*, vous parlez bien: mais les choses déraisonnables dites éloquemment, ne font aucune impression sur un bon Esprit. Que

Ma-

Madame *Mazarin* doive retourner avec son Mari, pour entrer dans la Congregation des Bergers, des Pastres, des Garçons d'Apoticaire; qu'elle retourne avec Monsieur *Mazarin*, pour trouver de nouveaux REGLEMENS sur son sujet aussi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer; c'est ce que toutes vos belles Paroles ne persuaderont pas à des gens sensés. Si vous haranguiez devant un Peuple ignorant, vous pourriez l'éblouïr, ou l'émouvoir; mais pour vôtre malheur vous avez à faire à des Juges éclairés, à des Hommes sages, précautionnés contre toutes les fausses Lumieres, & contre toutes les vaines Exagerations.

Je voudrois, Messieurs, que Monsieur & Madame *Mazarin* parussent devant vous à une Audience. Vous liriez leur Séparation sur leurs Visages. Tous les traits de Monsieur *Mazarin* seroient autant de preuves qui confirmeroient ce que j'ai dit. Un Regard de Madame *Mazarin* confondroit toutes les Impostures de Monsieur *Erard*. Le Ciel les a déja séparés par la contrarieté des Humeurs; par l'opposition des Esprits; par les bonnes & les mauvaises Inclinations; par la noblesse des Sentimens de l'une, & l'indignité de

ceux de l'autre: la Nature les a séparés comme le Ciel, par une Beauté qui charme les yeux, par un Visage moins délicieux à la vûë. Un Astre funeste avoit fait des Nœuds infortunés, dont la Raison de Madame *Mazarin* l'a dégagée. Ainsi, Messieurs, vous avez la Cause du Ciel, de la Nature, de la Raison, soûmise à vos Jugemens. Que vôtre Sagesse donne la derniere forme à ce grand Ouvrage; qu'elle assûre cette Séparation pour jamais, & qu'ôtant à Monsieur *Mazarin* l'Administration de ses Biens, elle sauve aux Enfans le peu qui reste de l'amas prodigieux qu'il a dissipé.

REGLEMENS

DE MR. LE DUC MAZARIN.

NOUS *Mazarin* le Pieux,
Et le Député des Cieux,
Pour les Villages de *France*;
A tous nous faisons savoir,
Qu'en vertu d'un plein Pouvoir
Commis à nôtre Prudence
Nous avons formé des Loix,

Dont

Dont ne prendront connoiſſance
Evêques, Papes, ni Rois.

„ Qu'un bon Apoticaire en qui chacun ſe fie
„ Ait ſes Proviſions de tout Médicament,
„ Potions, Cordiaux, pour chaque Maladie,
„ Portés par un Garçon habillé décemment.

„ Qu'un Patient diſcret tourne avec modeſtie
„ Ce que je ne ſaurois nommer modeſtement,
„ Si d'un air précieux je ne dis, la Partie
„ Où le Bouillon des Sœurs eſt donné proprement:

„ Le Paſtre ajuſtera dans la verte Prairie
„ De Vaches & Taureaux l'utile Accouplement;
„ Mais de peur que ſon Ame en demeure ſalie,
„ Ou l'Appetit du moins émû brutalement,
„ Il doit fermer les yeux au tems de la ſaillie,
„ Et quand le coup eſt fait demander ſon Paîment.

„ La Bergere au Hameau dans la pudeur nourrie,
„ Menera ſes Moutons aux Champs innocemment;
„ Et le Berger, contraire aux Bergers d'*Italie*,
„ Ses Chevres gardera toûjours honnêtement.

„ De Flutes, Chalumeaux, de champêtre Harmonie,
„ De Chanson aux Echos dite amoureusement,
„ De Danses sous l'Ormeau, soit là mode abolie;
„ De tous Plaisirs, ôtez le Procès seulement,
„ (Car quel Saint peut quitter sa Passion cherie!)
„ De tous Plaisirs soit fait un promt retranchement,
„ Et d'Ennuis vertueux l'habitude établie.

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE GRAMMONT.

QUAND Monsieur le Comte de *Grammont* m'accuse de n'avoir pas fait de Réponse à sa Lettre, il me met en droit de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bon usage de la mienne. Je lui mandois que sa santé auroit été bûë solemnellement par Madame *Mazarin*, par Mylord *Montaigu*, même sans rancune par son Philosophe, si la Compagnie avoit eu du Vin qu'on pût boire: un Homme aussi pénétrant que lui ne devinoit-il pas qu'on en avoit be-

besoin pour cette Solemnité-là ? Un Galant auroit pû s'excuser autrefois sur ce qu'il ne devoit non plus se connoître en Vin que sa Maîtresse : mais depuis que les Dames prennent du Tabac ; qu'elles vendent leurs Bagues pour acheter des Tabatieres ; qu'elles font leurs agrémens de boire & de manger de bonne grace ; comment rétablir l'honneur de son intelligence, à moins que de comprendre & de suivre nôtre premiere intention ? Cependant, rien ne m'empêchera de lui donner une partie des Loüanges qui lui sont dûës.

Quand on trouve aux Jeunes Gens
Les Chagrins de la Vieillesse,
Qu'ils sont mornes & pesans,
Qu'ils ont un air de tristesse ;
Le Comte a sur ses vieux Ans
Tous les Goûts de la Jeunesse.
Jeux, Ris, nouvelles Amours,
Fête, Opera, Comédie,
Feront de ses derniers jours
Les plus beaux jours de sa Vie.

Apostille de Madame MAZARIN.

„ Monsieur de *Saint-Evremond* écrit
„ pour lui & pour moi : j'ai les mêmes

„ intentions. Je croi que vous aurez
„ l'intelligence plus fine que vous n'avez
„ eu à l'autre Lettre qu'il vous a écrite.

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

TROIS mots de vôtre Lettre valent trois Volumes: *Je ne me suis jamais mieux portée; je n'ai jamais été plus belle.* Je suis ravi de ce qui regarde la Santé; je ne suis pas surpris de ce que vous dites de la Beauté, vous ne nous apprenez rien. Il est vrai que l'air dont vous en parlez a un Agrément que je ne saurois exprimer. J'en étois si pénétré que je n'ai pû m'empêcher de le dire à Mylord *Sunderland*, & à Mylord *Mulgrave* * qui étoit chez lui. „Jamais, ont-ils dit, confiance n'a été si noble, si juste, & si „ bien fondée. " Mylord *Sunderland* a ajoûté, que tous les Dits des Anciens & des Modernes ne valoient pas cela.

Quel-

* *Présentement Duc de* Buckingham & Normanby.

Quelque avantage que je tire de l'Abſence, Mouton de *Bath*, Lapins, douceurs dans les Lettres; quelques chagrins que j'aye à eſſuyer ſur mon Inquietude, ſur mes Chiens, & les Oiſeaux, à vôtre Retour, je ne laiſſe pas de le deſirer paſſionnément. Mylord *Montaigu* s'attend d'être averti du bienheureux jour de vôtre paſſage.

A LA MEME.

J'ATTENDOIS à vous écrire que la Poſte fut arrivée, pour vous mander quelque Nouvelle: mon impatience ne peut ſouffrir aucun retardement; il faut que j'apprenne des nouvelles de vôtre Santé par vous-même. Je n'ai pû commencer ma Lettre comme les Anciens commençoient les leurs; *ſi vous vous portez bien, je me porte bien*: le bon état où vous êtes peut bien me ſoulager dans le méchant où je ſuis; mais qu'il ait la vertu de me donner autant de Santé que vous en avez,

Ah! c'eſt une influence,
Bel Aſtre de mes jours,

Dont mon experience
Ignore le ſecours!

Vous voir à Table, & vous entendre
A quelque choſe de bien doux ;
C'eſt le plus grand plaiſir de tous,
Au moins de ceux que je puis prendre;
Mais ayez à vôtre Logis,
Plus de Vin & moins d'Eau-d'Anis.

Haſta la Muerte.

A LA MEME

VOTRE Lettre, Madame, vaut mieux que tout ce que je vous ai écrit. L'Orthographe n'eſt que trop exacte : il n'eſt pas de la dignité d'une Perſonne ſi conſiderable de bien orthographier. Il faut laiſſer cela aux Auteurs, que je défie de placer une *Arcabonne* & un *Amadis*, ſi bien que vous avez fait. Vous pouvez être *Arcabonne* ; un peu moins méchante, mais plus capable d'enchanter le Monde, que celle de vos *Amadis*. Le perſonnage d'*Amadis* me convient par la Pénitence que vôtre éloignement me fait faire ;

Mais

Mais l'*Inconnu si généreux*
Qui ne *parut que trop aimable*,
Dont il *revient sans cesse une image agréable*,
Helas! ne convient point au Vieillard malheureux.

Sur les Agrémens que peut trouver un Vieillard.

STANCES IRREGULIERES.

CHoix d'agréable Compagnie
Que j'ai cheri toute ma vie;
Mets exquis, Vins délicieux;
Mêlez-vous au plaisir que donnent de beaux Yeux.

Pourquoi ces Huitres, ce Visage,
Ces bons Mets, ces excellens Vins,
Et ces Attraits plus que divins?
Pourquoi cet étrange assemblage?
Je rendrai vos Esprits contens;
C'est que les *Iris* de ce tems
Sont propres à plus d'un usage:
Les Attraits furent leur partage,
Et maintenant leur Vanité
Est pour le Goût comme pour la Beauté.

Le

Le Dieu qui donne la Tendresse *,
En recevroit de leurs Appas ;
Le Dieu qui donne l'Allegresse †,
Les rend de son humeur à l'heure du Repas.

De vieux restes de la Nature
Par une flateuse Imposture
Voudroient quelquefois m'animer
A passer les bornes d'aimer.

Est-ce à vous, Nature importune,
De songer à bonne Fortune ?
Considerez mieux le danger
Qui suivroit l'heure du Berger.

Mais contre vos petites flammes,
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes Interêts :
Vous ne verrez que des Cruelles ;
Et je me sauverai par elles
De vos Appetits indiscrets.

Choix d'agréable Compagnie,
Plaisir de Jeunes & de Vieux,
Mets exquis, Vins délicieux,
J'attens de vous la douceur de ma Vie.

* L'Amour.
† Bacchus.

LE

LE CONCERT DE CHELSEY;

Sur le bruit qui avoit couru de la Mort de Mr. le Duc MAZARIN.

LISIS, HORTENCE, DAMON.

LISIS, *un Dessus.*

SI vous quittez ces Lieux,
Pouvons-nous esperer de revoir vos beaux Yeux?

Le Bas dessus.

Si vous quittez ces Lieux,
Pouvons-nous esperer de revoir vos beaux Yeux?

A Deux.

De revoir, de revoir vos beaux Yeux?

LISIS.

Vous partez, vous partez, *Hortence*,
Vôtre Epoux ne vit plus, vous reverrez la *France*.
Helas! quel caprice du Sort
Tenoit ma Vie attachée à la sienne;

He-

Helas ! quand on vouloit sa Mort,
Sans y penser on desiroit la mienne !

HORTENCE.

Je pars, s'il est bien vrai, qu'il ait perdu le jour ;
Mais soyez assûré, *Lisis*, de mon retour.

LISIS.

Hortence, le Retour peut-il rendre la Vie,
Que la juste douleur du Retour a ravie !
Vous partez, vous quittez ces Lieux ;
Vivrons-nous un moment éloignés de vos Yeux ?

Une Basse.

Vous partez, vous quittez ces Lieux,

Un Bas dessus.

Vous partez, vous quittez ces Lieux,

Un Trio.

Vivrons-nous un moment éloignés de vos Yeux ?

DAMON *entre.*

Je viens vous dire, belle *Hortence*,
Que vôtre Epoux est en pleine santé ;
Pour vous, *Lisis*, soyez en sûreté
Contre les maux que peut faire l'absence.

HOR-

HORTENCE.

Peut-être que par son trépas,
J'aurois eu beaucoup d'embarras.

DAMON.

Bien souvent ce que l'on souhaite
S'il est obtenu ne plaît pas;
Et souvent en ce qu'on rejette
On devroit trouver des Appas.

HORTENCE.

Une Femme sage & discrete
Sans se louër, ni se plaindre du sort,
Quand elle apprend que son Epoux est mort,
Dit au Seigneur, *Ta volonté soit faite*....

DAMON.

Et goûte dans le fond du cœur
De son nouvel état la secrete douceur.

HORTENCE.

Ce plaisir déclaré choque la bien-séance;
Suffit de la soûmission,
Aux Ordres de la Providence;
La joye a trop d'émotion:
Mais j'aurois eu l'obéïssance
Que nous devons au Ciel en cette occasion.

DAMON.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veut qu'il fasse,
On

On obéït de bonne grace.

LISIS.

Mais que dit-on de ſon Epoux,
Damon?

DAMON.

Le bruit eſt parmi nous
Qu'il vit, qu'il a ſauvé ſa Vie
Par miracle d'un Incendie.

LISIS.

S'il n'eſt ſauvé, c'eſt fait de moi,
S'il ne perit, elle eſt perduë;
Etrange état où je me voi!
S'il faut que ſon abſence,ou ſon malheur me tuë.

Une Voix.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Baſſe.

Non, non, ne craignons rien,

Non,

Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

LE CHOEUR.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

BILLET

A Madame la Ducheſſe MAZARIN.

EN revenant de chez vous, Madame, j'ai trouvé Monſieur *Villiers*, qui m'a dit que vous lui aviez ordonné d'aller dîner Lundi chez vous à *Chelſey*, & de m'y mener. J'ai peine à le croire, vous ayant ouï dire que vous viendriez à *Londres*. J'envoye ſavoir ou la verité, ou la mépriſe de la choſe, pour me conformer à vos intentions, & les faire ſavoir à Monſieur *Villiers*. *Moïſe* m'a fait aller à pied la moitié du chemin, me parlant de vous de telle maniere, que de huit cens Femmes

mes ou Maîtresses de *Salomon* il n'y en avoit pas une qui approchât de vôtre Esprit, de vôtre Beauté, & de vos Charmes. Pour tout comprendre, s'il est le Maître de la Boutique, nous pourrons faire de belles Emplettes.

Tuyo, Hasta la Muerte.

A LA MEME.

JE ne me consolerois pas, Madame, du déréglement de vôtre Visite, si je ne croyois que la Maison de Monsieur le Duc de *Richemond* vous aura fait perdre la vilaine idée de la mienne. Comment est-ce qu'un Homme infecté des Ordures de ses Chiens & des siennes, peut être souffert par deux Malades de Propreté? Je crains plus encore Monsieur *Villiers* que vous: cependant, Madame, j'ai été ravi de le voir; étant assûré que Monsieur *Milon* ne vous suivoit pas avec l'Exhortation funeste, dont il me ménace depuis long-tems. Je lui en prépare une pour bien vivre, qui vaudra du moins celle qu'il me fera pour bien mourir. J'admire la discretion de mes Chiens: eux qui

qui devorent tout le monde, ne vous ont approchée que pour vous rendre leurs Respects. Je les avois instruits; & c'étoient plûtôt les miens que les leurs, qu'ils vous rendoient.

A LA MEME.

Les Vieillards ne dorment guere: quand ils vous voyent partir à dix heures du soir, ils ne dorment point du tout. La Nuit se passe avec des inquietudes extraordinaires qu'il ne vous soit arrivé quelque desordre. Ne pouvant, & voulant moins me donner de bonnes Nuits, je vous demande la grace de ne m'en donner point de mauvaises; c'est-à-dire, que vous marchiez toûjours à la clarté du Soleil, sans vous commettre aux Voleurs, aux Ivrognes, aux Insolens. En *Italie*, *Mustapha* partageroit le danger avec vous: en *Angleterre*, vous êtes seule à courir le risque. Le rétablissement du *Chevalier de la triste figure* me donne des idées toutes nouvelles: quand je verrai DULCINE'E au bas de vos LETTRES, ce sera bien autre chose.

A

A LA MEME.

IL m'arrive aujourd'hui ce qui m'eſt arrivé une autrefois après les Repas de Mylord *Montaigu*. Il me ſouvient bien que je devois aller à *Chelſey* Lundi ou Mardi; mais je ne ſai ſi c'eſt aujourd'hui ou demain. Jugez en quel état je pouvois être, puis que je n'entendis pas nettement une Permiſſion, dont tant de Gens feroient leur plus grand Bien. Je vous porterai ce que j'ai écrit : tout me ſemble bien lié, il ne reſte qu'à le mettre au net. J'y vais travailler. *Le vôtre juſqu'à la Mort*, qui ne ſeroit pas éloignée, ſi j'avois d'auſſi cruelles Vapeurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la triſte figure.

APOSTILLE.

Mon petit Sénateur ne vous trouvera pas criblant du Bled, mais frottant, lavant, nettoyant avec *Muſtapha*, dont vous me permettrez de me dire Serviteur. Si vous l'aviez vû comme il étoit ſur ſon joli petit Cheval, vous ne le gronderiez pas ſi ſouvent.

LETTRE

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

IL y a plus d'un An que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & perſonne ne m'en apprend. Monſieur de *La Baſtide* m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoûte que ſi vous n'avez plus tant d'Amans, vous étes contente d'avoir beaucoup d'Amis. La fauſſeté de la derniere Nouvelle, me fait douter de la verité de la premiere. Vous étes née pour aimer toute vôtre vie. Les Amans & les Joueürs ont quelque choſe de ſemblable; *Qui a aimé, aimera.* Si l'on m'avoit dit que vous étes Dévote, je l'aurois pû croire. C'eſt paſſer d'une Paſſion humaine à l'Amour de Dieu, & donner à ſon Ame de l'occupation: mais ne pas aimer, eſt une eſpece de néant qui ne peut convenir à vôtre Cœur.

Ce Repos languiſſant ne fut jamais un Bien ;
C'eſt trouver ſans mourir l'état où l'on n'eſt rien.

Je vous demande des nouvelles de vôtre Santé, de vos Occupations, de vôtre Humeur ; & que ce ſoit dans une aſſez longue Lettre, où il y ait peu de Morale, & beaucoup d'Affection pour vôtre ancien Ami. L'on dit ici que le Comte de *Grammont* eſt mort, ce qui me donne un déplaiſir fort ſenſible. Si vous connoiſſez *Barbin*, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choſes ſous mon Nom qui ne ſont point de moi. J'ai aſſez de mes Sottiſes, ſans me charger de celles des autres. On me donne une Piece contre le P. *Bouhours*, où je ne penſai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'eſtime plus que lui : nôtre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, ſans excepter *Vaugelas*. Dieu veuille que la nouvelle de la Mort du Comte de *Grammont* ſoit fauſſe, & celle de vôtre Santé veritable. La Gazette de *Hollande* dit que *Monſieur le Comte de Lauzun ſe marie* : ſi cela étoit vrai, on l'auroit mandé de *Paris* ; outre cela Monſieur de *Lauzun* eſt DUC, & le Nom de COMTE ne lui con-

convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez, & de faire bien des Complimens à Monsieur de *Gourville* de ma part, en cas que vous le voyiez toûjours. Pour des Nouvelles de Paix & de Guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu; c'est le plus veritable de vos Serviteurs, qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'Amans; car il seroit le premier de vos Amis, malgré une Absence qu'on peut nommer éternelle.

CHANSON

Sur l'Air, AMINTE *tout ce que les Dieux*, &c.

A MADAME MAZARIN*.

ON dit que le premier des Foux
Est cet Epoux,

P 2 Qu'on

* *Cette Chanson fut faite dans le tems qu'on sollicitoit de nouveau Madame* Mazarin *à retourner en* France, *& qu'on lui promettoit toute sorte de sûreté, si elle vouloit se retirer à* Saint-Germain *sous la Protection de la Reine* Marie, *Epouse de* Jaques II.

Qu'on prit pour vous:
Vous en avez la liberté;
Un Mari ſage
Eſt l'eſclavage
D'une Beauté.

Vous feriez en toute Saiſon
Dans la Maiſon,
Comme en Priſon;
Ou feriez avec gravité
Vôtre Mérite
D'une Viſite
De Parenté.

A *Saint-Germain* vous feriez voir
Matin & Soir
En ſaint Devoir,
De Vertu l'Exemple parfait;
De la *Sophie* †,
Qui toûjours prie
Le vrai Portrait.

Vous trembleriez au ſacré Nom
De *Maintenon*
Pour le Sermon:

Trop

† *My Lady* Sophie Buckley, *Dame du Lit de la Reine.*

Trop heureuſe de la ſervir
Dame Suivante,
Ou Gouvernante
De ſon *Saint-Cyr*.

Qu'on auroit vû de Propreté
De Netteté,
Qu'on eut froté *!
On auroit vû dans ce Saint Lieu,
Mieux qu'à la *Trape*,
Par Broſſe & Mappe
Honorer Dieu.

A peine finit le Sommeil,
A peine l'Oeil
Voit le Soleil,
Que banniſſant aiſe & repos,
La Gouvernante
Sage & prudente
Tient ce propos:

„ Pour nous exemter du deſir
„ Du gros Plaiſir,
„ Point de loiſir:

* *Madame* Mazarin *aimoit ſi fort la Propreté, qu'elle faiſoit aſſez ſouvent* mapper & broſſer *ſon Apartement, à la maniere d'*Angleterre, *deux ou trois fois le jour.*

„ Que chacune ait la Broſſe en main;
„ Frottons, mes Filles,
„ Frottons, Pupilles,
„ Juſqu'à demain.

Mais ſi l'Uſquebac, l'Eau d'Anis,
Dans ce Logis
Ne ſont fournis:
Quoi que l'Emploi ſoit bon & beau,
La Conductrice
Remet l'Office
Et le Troupeau.

BILLET

A Madame la Ducheſſe MAZARIN.

JE n'ai rien oublié pour chercher *Paiſible*, & lui faire ſavoir vos volontés. Le haſard a plus fait que mes ſoins & mes diligences : je l'ai rencontré, & lui ai dit ce que vous deſiriez de ce grand & pareſſeux Muſicien. Il m'a dit qu'il ne ſouhaitoit rien davantage que les occaſions de vous pouvoir témoigner ſon obéïſſance; avec des manieres qui ſentent un *Homme bien nourri*, comme on dit en *Eſpagne*, &

& des termes qu'il peut avoir appris dans sa petite Bibliotheque. Le résultat, c'est qu'il va aux Bains dans peu de jours, & qu'à son retour, il n'oubliera rien pour vous consoler de la perte de vôtre Boulé.

Vôtre absence fait crier Mylord d'*Arran*, & plaindre Monsieur *Villiers*. Sir *Robert Thorold* plus judicieux, après m'avoir témoigné son déplaisir de n'avoir pas l'honneur de vous voir, m'a dit qu'il avoit un excellent Jambon, & de très-bon Vin; qu'il souhaiteroit que vous lui fissiez l'honneur de dîner chez lui, avec les gens que vous nommeriez, & telle Cour qu'il vous plairoit. J'ai plus estimé cela que les cris & les plaintes, qui ne peuvent pas être plus grandes qu'elles sont sur vôtre absence : mais cela *Verba & Voces*, Voix & paroles. *Sir Robert* est essentiel. *Hasta*.

A LA MEME.

Si vous continuez dans le dessein d'honorer vôtre Serviteur de vôtre présence Mecredi, vous donnerez ordre, s'il vous plaît, que Linge & Assietes soient

fournis dans une Maiſon qui manque de tout, horſmis d'affection à vous y bien recevoir. Je ne parle point de la Longe-de-Veau; ce n'eſt pas ſimplement une Epiſode pour embellir la Piece, elle eſt de l'eſſence du ſujet dans le Repas poëtique, où vous avez bien voulu vous convier. L'Auteur vous fournira tant de Métaphores & d'autres Figures qu'il vous plaira.

> Qui veut du Fruit en apporte;
> Mon Repas eſt fait de ſorte,
> Que pour le Vin en boira
> Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la Propreté, vous la trouverez entiere:

> Sus petit Sénateur Romain,
> Sus *Franc*, & Fille
> De la Famille,
> La Broſſe en main.

R E-

REPONSE
AU
JUGEMENT
DE Mr. l'Abbé RENAUDOT, SUR LE DICTIONAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE Mr. BAYLE*.

On fait parler Monsieur BAYLE.

APRE'S avoir exercé ma Critique sur toutes sortes de gens, je m'at-
P 5 ten-

* *Aussi-tôt que le* DICTIONAIRE *de Mr.* BAYLE *parut en* France, *les Libraires de* Paris *qui avoient dessein de le rimprimer s'adresserent à Mr. le Chancelier* Boucherat *pour obtenir un Privilege; & celui-ci ordonna à l'Abbé* Renaudot *de l'examiner, pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé composa là-dessus un petit Ecrit, qui fut bien-tôt imprimé, & que Mr.* Bayle *trouva* si rempli de Bévûës, de Faussetés & d'Impertinences; *qu'il déclara, que* si jamais il le refutoit, ce ne seroit qu'après avoir sû que l'Auteur le reconnoissoit pour sien, tel qu'on venoit de le publier. *Mr. de* Saint-Evremond *qui a toûjours eu une Estime particuliere pour Mr.* Bayle, *& qui lisoit alors* (1697.) *avec beaucoup de plaisir son* DICTIONAIRE; *voulut bien se donner la peine de le défendre contre Mr.* Renaudot.

tendois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi, que j'en avois pris à parler des autres. Mais je ſuis agréablement ſurpris que Monſieur l'Abbé *Renaudot*, qui n'oſeroit loüer en *France* un Proteſtant, prenne le détour ingénieux d'une Cenſure apparente, pour favoriſer tous mes Sentimens. En effet il me blâme exprès d'une maniere à me faire loüer de tout le Monde. Ce n'eſt pas tout que d'avoir la volonté de m'obliger; il faut avoir l'eſprit de Monſieur l'Abbé, pour donner tant de Réputation à mon DICTIONAIRE.

Il dit que je veux établir le *Pyrrhoniſme*: & peut-on traiter plus obligeamment un homme accuſé de détruire tout, que de lui faire établir quelque choſe? C'eſt ruïner adroitement ſon Accuſation lui-même; c'eſt me juſtifier avec beaucoup d'art, du Crime qu'il fait ſemblant de m'imputer.

Vous paſſez legerement, Monſieur, du Pyrrhoniſme aux *Obſcenités*, dont je ne crois pas que vous ſoyez ſcandaliſé. Vous aimez trop les Belles-Lettres pour ne lire pas avec plaiſir *Catulle*, *Petrone*, *Martial*: cependant leurs Ecrits ſont pleins d'Ordures & de Saletés; au lieu qu'on ne trou-

trouve dans les miens que de simples Enjoûmens, que de petites Libertés fort innocentes.

Je n'ai pas moins de vénération que vous pour le grand Zéle des *Peres* : je m'assûre que vous estimez aussi peu que moi leur Science. *Les Peres sont bonnes gens*, disoit SCALIGER, *mais ils ne sont pas Savans*. Saint AUGUSTIN étoit un Novateur sur la Grace, au sentiment du Pere *Simon* : *Vossius* ne l'admiroit pas : *Hobbes* ne l'estimoit point *; & vous permettrez aux *François*, qui ont souffert la Persecution, de n'approuver pas un *Ecrivain*, qui la conseille.

Me voici au *Changement de Religion*, qu'on me reproche, & que je confesse sans peine †. J'ai emporté de la *Catholique* ce qu'elle a de bon, quand j'en suis sorti : j'ai appris dans la *Réformée* ce qu'elle a de meilleur, quand j'y suis rentré ; & par-là je me trouve en état présentement,

P 6 de

* *Le Comte d'*Arlington *dit un jour à* Hobbes *qu'il avoit eu à grand marché les* OEUVRES DE ST. AUGUSTIN ; *cela ne se peut*, *reprit* Hobbes ; *pour peu qu'elles vous coûtent vous les avez achetées plus qu'elles ne valent.*

† *Voyez la* CHIMERE de la Cabale de Rotterdam démontrèe (*pag* 139.) *où cela est éclairci* ; *& rectifiez par là les Erreurs du* MENAGIANA ; *Tom. I. p.* 119. *de la seconde Edition de* Hollande.

de pouvoir juger de l'une & de l'autre. En effet, quelque estime que j'aye eu pour Monsieur *Jurieu*, je suis d'ordinaire du sentiment de Monsieur de *Meaux* contre le sien ; & quoi que j'estime beaucoup Monsieur *Arnaud*, je me trouve souvent contre lui pour Monsieur *Claude*.

Je ne veux pas finir, Monsieur, sans vous rendre graces de vos Faveurs. Je vous en demande la continuation dans celle de vos JUGEMENS sur mes Ouvrages.

BILLET.

A Mr. SILVESTRE.

CE que Monsieur de *Bauval* vous écrit sur mon sujet, est la chose du monde la plus obligeante ; & je vous prie, Monsieur, de lui témoigner qu'on ne peut pas être plus sensible que je le suis à l'obligation. Je n'ai point lû encore la CRITIQUE de ce qu'on appelle mes OUVRAGES*. Il y a beaucoup

* *Monsieur de* Bauval *n'avoit pas voulu parler dans son* JOURNAL *de cette prétenduë* CRITIQUE, *sans avoir fait consulter Mr. de* St. Evremond.

coup de ces petits Ecrits qui ſont de moi, beaucoup plus qui n'en ſont pas; & dans ceux qui en ſont veritablement, on ne ſauroit croire combien il y a de choſes ajoûtées ou retranchées. Je n'appréhende point la Critique: où elle eſt juſte, je me corrigerai; où elle ne l'eſt pas, je me contenterai que le Cenſeur n'ait pas raiſon. Ce que je crains, c'eſt l'APOLOGIE, dont vous me parlez. Comme Monſieur de *Bauval* a des Amis & des Intelligences par tout, & que ſon Merite lui a donné un grand crédit chez tous les Gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'Impreſſion de cette Apologie zélée.

Les Loüanges des Ennemis ſont à craindre; celles des Amis davantage: je n'ai pas ſujet d'appréhender les vôtres. Monſieur de *Bauval* m'en donne que je n'ai pas méritées: mais ſi bien, ſi agréablement, qu'un Homme moins Philoſophe que moi auroit de la peine à s'en défendre.

JU-

JUGEMENT

DE MR. DE SAINT-EVREMOND,

Sur la CRITIQUE *de ses Ouvrages, & sur leur* APOLOGIE.

A MR. SILVESTRE.

JE vous renvoye la CRITIQUE de mes Ouvrages; je l'ai lûë avec attention, & après l'avoir lûë, je ne sai si je dois me plaindre ou me loüer de son Auteur. Vouloir détromper les Hommes abusés, dit-il, cinquante Ans durant de mes Ecrits, c'est avoir un Zéle pour le Public, qui n'est pas fort obligeant pour moi: mais c'est me faire une espece d'Enchanteur; & peut-être qu'il y a plus de mérite à savoir tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la Critique consiste principalement à remarquer mes Expressions embarrassées: je pourrois prendre la Censure pour un bon Conseil; car j'ai interêt qu'on entende mes pensées. Je lui dois conseil pour

pour conseil : qu'il mette moins de netteté dans les siennes ; on a trop de facilité à les connoître. Les choses communes font regreter le tems qu'on met à les lire : celles qui sont finement pensées, donnent à un Lecteur délicat le plaisir de son Intelligence & de son Goût.

J'avoüe que je me contredis quelquefois. Je loüe la Constance à une Demoiselle dont je crois être aimé ; je conseille l'infidelité à celle qui aime un autre Amant : je ne suis pas de même humeur, de même sentiment à trente Ans qu'à soixante, à soixante qu'à quatre-vingts ; autre Contradiction.

Après tout, je trouve beaucoup de choses dans cette Critique fort bien censurées ; beaucoup de diversions à propos de ce qu'il dit, sur ce qu'il fait dire à Monsieur de *Meaux*, à Monsieur de *Nîmes*, à Monsieur *Despreaux*, au Pere *Bouhours*, à d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien : mais son Zéle pour la Religion, & pour les bonnes Mœurs passe tout ; je gagnerois moins à changer mon Stile contre le sien, que ma Conscience contre la sienne.

J'estime fort son exactitude dans la Critique. Il s'attache à censurer des Traités

tés même, qui ne sont pas de moi; des Fautes dans ceux qui en sont, que je n'ai pas faites. Il est vrai qu'il me donne trop de Loüanges quelquefois: tout bien compensé, la faveur passe la sévérité du Jugement; & je puis dire avec sincerité que j'ai plus de reconnoissance de la Grace, que de ressentiment de la Rigueur. Il peut avoir déja la satisfaction de voir le profit que je tire de ses Leçons sur le Christianisme. Les Auteurs ne se pardonnent rien; pas les Philosophes, pas les Saints: tout Ignorant, tout Profane que je suis, je ne pardonne pas seulement à Monsieur *Dumont*; je lui sai bon gré de sa Critique. Je ne me tiendrois pas si obligé à celui qui feroit mon APOLOGIE: je hais l'indiscretion du Zéle; plus prêt à desavoüer le bien que le mal qu'on diroit de moi.

APOSTILLE.

Il vient de me tomber entre les mains l'APOLOGIE de ce qu'on appelle mes *Ouvrages*. Je l'ai parcouruë, & j'ai trouvé le DISCOURS SUR LES CRITIQUES fort bon. L'Auteur écrit bien: mais je ne me reconnois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins, il m'au-

m'auroit moins défiguré: je ne laiſſe pas de lui être fort obligé de ſon Zéle, & de ſes Soins. Je pourrois m'exemter de la reconnoiſſance, en diſant qu'il a écrit pour une autre Perſonne que pour moi.

BILLET

A Madame la Ducheſſe MAZARIN.

SI je ſuis utile à vôtre ſervice; ſi ma Vieilleſſe a quelque Agrément pour une Ducheſſe Philoſophe, qui préfere les *Priams* & les *Neſtors* à des *Adonis* impertinens; je prendrai un Carroſſe pour vous aller trouver. Si mon inutilité pour l'interêt, & mon deſagrément pour le commerce me diſpenſe de mon Devoir ordinaire, je demeurerai auprès de mon Feu juſqu'à deux heures que j'aurai l'honneur de vous voir.

A LA MEME.

LE Plaiſir de vous voir eſt le plus grand que l'on puiſſe deſirer; celui de vous attendre n'eſt pas médiocre, & j'ai goûté ce

ce dernier huit heures durant à *Saint-James.* Je pars pour faire les Commissions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'est ordonnée: j'ai trop d'interêt à n'y manquer pas.

A LA MEME.

COMME tout le monde vous donne des Fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un Homme qui n'a pas de Jardin, d'aussi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me servir du mot de Cœur: ce mot-là ne doit non plus sortir de la bouche d'un Homme de mon âge, que celui de Santé. Mais sans Cœur, sans Santé, je suis *Hasta la Muerte.*

Sur ce que Madame la Comtesse de SANDWICH *avoit envoyé à Madame* MAZARIN *du Mouton & des Lapins de* Bath.

VOULEZ-VOUS au Mérite élever des Autels,
Et rendre justement des honneurs immortels
A

A quelque Personne Divine;
Prenez *Sandwich* ou *Mazarine.*
Ne les divisons point, faisons avec ardeur,
Faisons pour toutes deux le même Sacrifice;
Le Docteur *Morelli* reprendra son Office
De Sacrificateur.
Le Mouton sera la Victime;
Le Fumet sûr & légitime
Des Lapins exquis que je sens,
Pourra bien nous servir d'Encens.
Seroit-ce la voix du grand Prêtre?
Oui; nôtre vénérable Maître,
Morelli commence à chanter;
Silence; il le faut écouter.

MORELLI *chante.*

J'ai vû les Climats de l'Aurore,
J'ai vû les Rivages du *More*,
J'ai parcouru tout l'Univers
Faisant Personnages divers:

Dans les *Indes* GYMNOSOPHISTE;
A *Constantinople* MOUFTI;
Dans *Jerusalem* RABINISTE,
A la Cabale assujetti:

Je serois ici SPINOSISTE,
Mais comment prendre ce Parti,

Quand

Quand je voi deux Objets d'une Beauté Divine
Marquer si clairement leur celeste Origine?

S'il est encor des *Spinosas*,
Ne songeons point à leur répondre;
Beau Couple, vos rares Appas
Nous suffiront pour les confondre.

De ces Esprits audacieux
L'Incrédulité trop hardie
Ne tiendra point contre vos Yeux;
Devant vous il n'est pas d'Impie:
On reconnoît dans tous vos Traits,
Ceux du Maître qui les a faits.....

Mais j'oubliois le Sacrifice
Et du Mouton, & des Lapins;
Il faut reprendre mon Office:
Qu'on cherche par tout de bons Vins.

L'*Inde* n'a plus cette allegresse
Qu'autrefois lui donna *Bacchus*;
J'en abandonne la Sagesse
Puis qu'elle a quitté le bon Jus.

Je renonce au *Mahometisme*,
Y voyant le Vin défendu;
Et pense que le *Judaïsme*
Etoit beaucoup mieux entendu.

Le Vin inspire le Courage,
Comme il anime le Desir;
Il est d'un merveilleux usage
Pour la Gloire, & pour le Plaisir.

Beau Couple, recevez nos Cœurs en Sacrifice,
Et mangez avec nous d'un Appetit propice
De ces Lapins, de ce Mouton,
Avec deux tranches de Jambon.

Nous en avons de *Westphalie*,
De *Bayonne*, de *Portugal*;
Nous avons des Vins d'*Italie*,
Et d'un *Champagne* sans égal.

LE CHOEUR.

Sandwich & *Mazarin*, que le Ciel vous unisse!
Et que cette Union de cent Ans ne finisse.

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

IL est arrivé un Exprès, qui dit que le Marêchal de *Boufflers* & Mylord *Portland* se sont parlés entre les deux Camps par une espece d'Entrevûë. Raisonnemens

mens dans le Parc infinis. Pour moi, qui me suis dévoué aux Evenemens, je laisse au LARDON les Discours généraux, les Conjectures aux Pénétrans, le droit des Visions aux Speculatifs.

AU ROI,

Sur la Paix de RYSWICK.

STANCES IRREGULIERES.

TANDIS que nous parlons à *Londres* de la Paix,
Qu'on dit par tout qu'elle est signée,
On ne fait que parler à *Paris* des hauts Faits,
De celui qui nous l'a donnée.

Ce n'est point aux Ambassadeurs
Que nous devons ce grand Ouvrage,
Il a falû d'autres Acteurs;
La Fermeté du Roi, sa Vertu, son Courage,
Sont les veritables Auteurs,
De cet important Avantage.

Vous le dire, c'est vous fâcher;
Ce que vous avez fait aux yeux de tout le Monde,

Par

Par une Modeſtie à nulle autre ſeconde,
Vous ne ſongez qu'à le cacher.

Mais tous les Peuples de la Terre,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent ſans ceſſe en diſcourir:
En vain vous impoſez ſilence;
Excuſez une violence,
Que vous méritez de ſouffrir.

Si vous louër, c'eſt vous déplaire,
Ce chagrin aiſément pouvoit être évité;
Pour nous obliger à nous taire,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non, ce moyen de ne rien faire,
Qu'en tout autre on auroit pû voir,
Nous a paru la ſeule affaire,
Qui fût hors de vôtre pouvoir.

O Paix ſi long-tems attenduë!
Le Ciel vous accorde à nos vœux,
Et vous étes enfin venuë,
Pour rendre les Peuples heureux!

Par vous, tout fleurit, tout abonde;
Par vous, reviennent dans le Monde
Les Plaiſirs qu'on avoit perdus;
Et le Roi (Bien, que je préfere

A

A tous ceux que vous pouvez faire ;)
Et le Roi ne s'expose plus.

Des Périls il passe aux Affaires
A nôtre Repos nécessaires ;
Chaque jour ce sont nouveaux Soins,
Qui sur le brillant de sa Gloire,
Laissent emporter la victoire,
A l'interêt de nos besoins.

Que puisse *Bellone* enchaînée,
Murmurer inutilement,
Et de la Paix qu'elle a donnée,
Etre esclave éternellement !

C'est assez fait par le Courage,
Assez d'Ennemis abattus ;
GRAND ROI, vous avez cent Vertus,
Dont nous vous demandons l'usage.

Il n'est pas toûjours à propos,
De passer un Fleuve à la nage ;
En Guerre, j'aime le Héros,
Dans la Paix, je suis pour le Sage.

Etre des Ennemis recherché dans la Paix,
Après s'en être vû redouté dans la Guerre,
C'est le plus grand des Biens qu'un Prince sur la Terre,
Puisse goûter jamais.

L E T-

LETTRE

De Mademoiselle DE L'ENCLOS, A Mr. de SAINT-EVREMOND.

J'Apprens avec plaisir que mon Ame vous est plus chere que mon Corps, & que vôtre Bon-sens vous conduit toûjours au meilleur. Le Corps à la verité n'est plus digne d'attention, & l'Ame a encore quelque lueur qui la soûtient, & qui la rend sensible au souvenir d'un Ami, dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux Contes où Monsieur d'*Elbene*, Monsieur de *Charleval*, & le Chevalier de *Riviere* réjouïssent les Modernes. Vous avez part aux beaux Endroits : mais comme vous étes Moderne aussi, j'observe de ne vous pas louër devant les Academiciens qui se sont déclarés pour les Anciens. Il m'est revenu un Prologue en Musique, que je voudrois bien voir sur le Théatre de *Paris*. La Beauté qui en fait le Sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui

l'entendroient. Toutes nos *Helenes* n'ont pas le droit de trouver un *Homere*, & d'être toûjours les Déesses de la Beauté. Me voici bien haut : comment en descendre? Mon très cher Ami, ne faloit-il pas mettre le Cœur à son Langage ? Je vous assûre que je vous aime toûjours plus tendrement que ne le permet la Philosophie. Madame la Duchesse de *Bouillon* est comme à dixhuit Ans : la source des Charmes est dans le Sang *Mazarin.* A cette heure que nos Rois sont Amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici ? Ce seroit pour moi le plus grand succès de la Paix.

LES POULES DE LESBOS,

FABLE ALLEGORIQUE.

DEUX Poules vivoient en paix,
L'une Amante, l'autre aimée;
Ce qu'on n'eut deviné jamais,
Autre Poule survient, la Guerre est allumée.
J'avois bien lû touchant deux Coqs

Tel-

Telle chose dans *La Fontaine* *,
Mais de ces Poules de *Lesbos*
Ici la recherche étoit vaine.
Quel moyen de les accorder?
Dit la Poule des deux également cherie;
La nouvelle me plaît, & l'autre est mon Amie
Qu'avec raison je dois garder:
Quitter pour un tems ma Patrie
Est l'unique moyen de les raccommoder;
Je vais partir, & vous ordonne
(Sur peine de desobéïr
En Rebelles à ma Personne,)
De vous voir & vous réunir:
Poules, obéïssez à l'ordre que je donne.

* *Voyez la* FABLE *de* La Fontaine, DEUX COQS VIVOIENT EN PAIX, *&c.*

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

JE prens un plaisir sensible à voir de jeunes Personnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher sin-

cerement un vieux Cœur comme le mien. Comme il y a toûjours eu beaucoup de rapport entre vôtre Goût, entre vôtre Humeur, entre vos Sentimens & les miens, je croi que vous ne ſerez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui ſait plaire à toutes nos Dames. C'eſt Monſieur le Duc de *Saint-Albans*, que j'ai prié autant pour ſon interêt que pour le vôtre, de vous viſiter. S'il y a quelqu'un de vos Amis avec Monſieur de *Tallard* du mérite de nôtre tems, à qui je puiſſe rendre quelque ſervice; ordonnez. Faites moi ſavoir comment ſe porte nôtre ancien Ami Mr. de *Gourville*. Je ne doute point qu'il ne ſoit bien dans ſes Affaires: s'il eſt mal dans ſa ſanté, je le plains.

Le Docteur *Morelli*, mon Ami particulier, accompagne Madame la Comteſſe de *Sandwich*, qui va en *France* pour ſa Santé. Feu Monſieur le Comte de *Rocheſter*, Pere de Madame *Sandwich*, avoit plus d'eſprit qu'Homme d'*Angleterre*; Madame *Sandwich* en a plus que n'avoit Monſieur ſon Pere: auſſi généreuſe que ſpirituelle; auſſi aimable que ſpirituelle & généreuſe. Voila une partie de ſes Qualités: je m'étendrai plus ſur le Médecin que ſur la Malade.

Sept

Sept Villes, comme vous ſavez, ſe diſputerent la Naiſſance d'HOMERE: ſept grandes Nations ſe diſputent celle du MORELLI; l'*Inde*, l'*Egypte*, *l'Arabie*, la *Perſe*, la *Turquie*, l'*Italie*, l'*Eſpagne*. Les Pays froids, les Pays temperés même; la *France*, l'*Angleterre*, l'*Allemagne*, n'y ont aucune prétention. Il ſait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son Stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il eſt né chez les *Orientaux*, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les *Européens*. Il aime la Muſique paſſionnément, il eſt foû de la Poëſie: curieux en Peinture, pour le moins; Connoiſſeur, je ne le ſai pas: ſur l'Architecture, il a des Amis qui la ſavent: célébre ſérieuſement dans ſa Profeſſion: capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoiſſance de tous vos Illuſtres: s'il a bien la vôtre, je le tiens aſſez heureux; vous ne lui ſauriez faire connoître perſonne qui ait un Mérite ſi ſingulier que vous. Il me ſemble qu'*Epicure* faiſoit une partie de ſon Souverain-Bien, du ſouvenir des choſes paſſées. Il n'y a plus de Souverain-Bien pour un Homme de cent Ans comme moi: mais il eſt encore des Con-

lations. Celle de me ſouvenir de vous, & de tout ce que je vous ai oüi dire, eſt une des plus grandes.

Je vous écris bien des choſes dont vous ne vous souciez guére; je ne ſonge pas qu'elles vous ennuyeront. Il me ſuffit qu'elles me plaiſent: il ne faut pas à mon âge croire qu'on puiſſe plaire aux autres. Mon Mérite eſt de me contenter; trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du Vin avec Monſieur de *Gourville*. Je ſuis logé avec Monſieur de l'*Hermitage*, un de ſes Parens; fort Honnête-homme, refugié en *Angleterre* pour ſa Religion. Je ſuis fâché que la Conſcience des Catholiques *François* ne l'ait pû ſouffrir à *Paris*, ou que la délicateſſe de la ſienne l'en ait fait ſortir. Il mérite l'approbation de ſon Couſin aſſûrément.

REPONSE
DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MR. DE SAINT-EVREMOND.

A Quoi ſongez-vous de croire que la vûë d'un Jeune-homme ſoit un plaiſir

fir pour moi ? Vos Sens vous trompent ſur ceux des autres : j'ai tout oublié hors mes Amis. Si le Nom de *Docteur* ne m'avoit raſſûrée, je vous aurois fait réponſe par l'Abbé de *Hautefeuille*, & vos *Anglois* n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma Porte que je n'y étois pas, & on y reçût vôtre Lettre qui m'a autant réjouïe qu'aucune que j'aye jamais reçûë de vous. Quelle envie d'avoir de bon Vin ! & que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir vous répondre du ſuccès ! Mr. de l'*Hermitage* vous diroit auſſi bien que moi, que Monſieur de *Gourville* ne ſort plus de ſa Chambre : aſſez indifferent pour toutes ſortes de Goûts; bon Ami toûjours, mais que ſes Amis ne ſongent pas d'employer, de peur de lui donner des ſoins. Après cela ſi par quelque inſinuation, que je ne prévois pas encore, je puis employer mon Savoir-faire pour le Vin, ne doutez pas que je ne le faſſe. Monſieur de *Tallard* a été de mes Amis autrefois : mais les grandes Affaires détournent les Grands-hommes des inutilités. On m'a dit que Monſieur l'Abbé *Du Bois* iroit avec lui : c'eſt un petit-homme délié, qui vous plaira, je croi. Il y a vingt de vos Lettres entre

Q 4 mes

mes mains : on les lit ici avec admiration. Vous voyez que le Bon-goût n'est pas fini en *France*. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer ; & que vous étes sage, si vous ne vous souciez plus que de vous : non pas que le Principe ne soit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire aux autres. J'ai écrit à Monsieur *Morelli* : si je trouve en lui toutes les Sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

MYLORD *Godolphin* a fait passer un Melon par mes mains, pour être mis dans les vôtres. J'y ajoûte un peu de Pois sans parchemin, comme on les appelle en mon Pays. On m'a dit que vous étiez hier à *Londres* : je devois bien en être averti. Vos Régles sont générales, si quelqu'un en devoit être exemt, ce seroit le *Chevalier de la triste figure*.

Vôtre

Vôtre Abſence a fait ſes Loix
Egales & néceſſaires:
Rien ne l'en a ſû parer,
Apprenez, Amis vulgaires,
A ſouffrir ſans murmurer.

Haſta la Muerte.

A LA MEME.

Vous aurez la bonté, s'il vous plaît, de vous trouver à deux heures au Parloir, où vous n'avez pas dédaigné de vous trouver du tems du Marquis de *Crequi*. Vous y verrez un petit eſpace couvert d'herbes de ſenteur. Il me ſemble que Mylord *Ranelagh* y devoit être. J'avois la réputation de me connoître bien en Vin & en Viande : je confeſſe mon ignorance pour le Fruit, & je ſuis trop vieux pour apprendre des Sciences nouvelles; trop heureux ſi je n'ai pas oublié celles que j'avois appriſes. Honorer vôtre Grace eſt ce que fait & ſaura toûjours *haſta la Muerte ell Cavallero*, &c.

LETTRE

De Mademoiselle DE L'ENCLOS, A Mr. de SAINT-EVREMOND.

J'Ai envoyé une Réponse à vôtre derniere Lettre, Monsieur, au Correspondant de Monsieur l'Abbé *Du Bois*; & je crains, comme il étoit à *Versailles*, qu'elle ne lui ait pas été renduë. Je serois fort en peine de vôtre Santé, sans la Visite du bon petit Bibliothequaire de Madame de *Boüillon* *, qui me combla de joye, en me montrant une Lettre d'une Personne, qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aye eu dans ma Maladie de me loüer du Monde & de mes Amis, je n'ai rien ressenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puis que c'est vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que je sache par vous-même si vous avez rattrappé ce bonheur dont

* *Monsieur l'Abbé de* Hautefeuille.

dont on joüit si peu en de certains tems. La Source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'Amitié de l'aimable Personne qui soûtient vôtre Vie. Que j'envie ceux qui passent en *Angleterre*! & que j'aurois de plaisir de dîner encore une fois avec vous! N'est-ce point une grossiereté que le Souhait d'un Dîné? L'Esprit a de grands avantages sur le Corps: cependant ce Corps fournit souvent de petits Goûts qui se réïterent, & qui soulagent l'Ame de ses tristes Réflexions. Vous vous étes souvent moqué de celles que je faisois: je les ai toutes bannies. Il n'est plus tems quand on est arrivé au dernier période de la Vie: il faut se contenter du jour où l'on vit. Les Esperances prochaines, quoi que vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin: elles sont plus sûres. Voici une belle Morale: portez-vous bien; voilà à quoi tout doit aboutir.

SUR LE QUIETISME.

ON voit aujourd'hui deux Systémes de Religion dans le Monde, que *Marthe* & *Madeleine* semblent autoriser.

Marthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement;
A ces Ames empreſſées
Saintement intereſſées,
Qui font leur Fortune aux Cieux,
Comme on la fait en ces Lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine,
Prennent de la *Madeleine*
Le mérite d'aimer bien:
Aimer, eſt leur récompenſe;
Aimer, eſt leur jouïſſance;
Pour eux le reſte n'eſt rien.

Telle de qui la Tendreſſe
Fut une humaine foibleſſe,
En fait une Paſſion
Qui de jour en jour s'épure,
Change à la fin de nature,
Et devient Religion.

La GRACE du *Janſeniſte*,
Les OEUVRES du *Moliniſte*,
Qu'on vit régner tour à tour;
Des Hommes ſauvoient les Ames:
Mais pour le Salut des Femmes,
Il a falu de l'Amour.

Ceux

Ceux qui de *Marthe* agiſſante,
Suivent l'humeur intrigante,
Serviront Dieu dans les Cours:
Je le fais aimer aux Dames;
Changer l'objet de leurs flammes,
C'eſt les faire aimer toûjours.

Sur le même Sujet.

STANCES IRREGULIERES.

L'AMOUR Divin à ſa naiſſance
Ne ſe produit qu'avec timidité;
Mais à meſure qu'il avance
Il ſe défait de ſon humilité,
Et bien-tôt avec confiance
Il croit s'unir à la Divinité.

Dans une ſi haute alliance,
L'Ame au deſſus de nôtre humanité,
Se fait comme une joüiſſance,
Un avant-goût de la Félicité.

Mais craignez un peu que la Rate
Dans vos divines Unions,

De quelque Vapeur délicate
Ne forme des Illusions.

Craignez dans un transport extrême
Où la Raison n'a pas de lieu ;
Craignez d'être plus à vous-même,
Plus vous penserez être à Dieu.

De sa propre ardeur enflammée,
Dans sa Passion renfermée,
Une Ame aimera nuit & jour
Sans Objet, sans Amant, seule avec son Amour.

DIALOGUE
SUR LE QUIETISME.

LE DOCTEUR, LA MERE, LA FILLE*.

LE DOCTEUR.

TANT qu'on vous voit jeunes & belles,
Vous ne volez qu'en ces bas lieux ;
Quand le tems vous appelle aux choses éternelles,
Vous

* *Toutes deux Huguenottes & Refugiées en* Angleterre *pour la Religion.*

Vous empruntez les aîles
D'un *Amour* tout nouveau, dont le vol glorieux
Vous porte dans les Cieux.
Là, de l'*Amour humain* on fait un sacrifice;
Et s'il n'a tenu vos Appas
Assez long-tems à son service,
L'*Amour divin* ne viendra pas.
On a beau voir Femmes & Filles,
Quitter Biens, Maisons, & Familles;
A moins que d'avoir eu les Principes d'aimer,
C'est inutilement que l'on passe la Mer.

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en *Angleterre*,
Les moyens précieux dont on vient de parler?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir sû dans vôtre propre Terre;
Autrement vers le Ciel vous ne sauriez voler.

LA MERE.

Que faisiez-vous, *Judith*, quand vous étiez en *France*?

LA FILLE.

J'accommodois mon Cœur avec ma Conscience.

LA MERE.

Si je m'en souviens bien vous n'aviez que douze Ans.

LA FILLE.

Je n'avois que douze Ans; *mais aux Ames bien nées*
L'Amour n'attend jamais le nombre des Années.
Un Mérite élevé ne dépend point du Tems:
Si jeune que j'étois, je sentois en mon Ame
Ce *Principe d'aimer*, qui produit une Flamme.

LA MERE.

Vous sentez aujourd'hui plus qu'un *Je ne sai quoi?*

LA FILLE.

Sans doute; mais reglé, mais soûmis à la Foi.
Parlez sincerement à vôtre tour, ma Mere;
N'avez-vous jamais eu ce qu'on nomme *une Affaire*?

LA MERE.

J'aimai fort mon Mari.

LA FILLE.

Vous *aimiez un Epoux*!
Ne dites point cela devant d'autres que nous.
Je le répeterai sans craindre qu'on me gronde,
Ce n'est point un discours à tenir dans le Monde:
Vous *aimiez un Mari*! voyez le beau degré
Pour monter à l'Amour de Monsieur de *Cambrai*!
C'est-là, c'est justement l'*Amour interessée.*

LA

LA ME'RE.

Judith, connoiſſez mieux le fonds de ma penſée.
De Meaux l'intereſſé chez moi n'a point de lieu,
Et je ſuis plus que vous en état d'*aimer Dieu*.
On peut, on peut *aimer* ce que l'on trouve *aimable*:
Je ne vous défens point vôtre *Je ne ſai quoi*;
Mais aux plus curieux ſoyez impénétrable,
Cachez-vous auſſi bien que moi.

LA FILLE.

On ſe cache avec trop de peine;
Pour moi, j'*aime* tout franchement;
Et je fais quelquefois la vaine
D'*aimer*.... j'entens honnêtement.
Je ſai qu'une Galante antique,
Faiſant la bonne *Catholique*,
Dira; „Mes Dames de *Sion*,
„ Dans le Zéle qui vous devore
„ Vous vous feriez brûler pour la Religion,
„ Mais vous faites l'Amour encore....

LA MERE.

Judith, un Amant près de vous,
Pourroit trouver un Sort plus doux,
Que ne fut celui d'*Holopherne*.

LA

LA FILLE.

Il est vrai que je me gouverne,
Par un Esprit moins inhumain:
La *Judith* du tems où nous sommes,
De ses Yeux, non pas de sa Main,
Voudroit faire mourir les Hommes.
Pourquoi reprochez-vous d'*aimer*?
Ce n'est point ce qui nous divise;
Autrefois on vous sût charmer,
Sans troubler la Paix de l'Eglise.
Pourquoi vous animer contre une Passion,
Où nous pouvons trouver nôtre Réünion?
Quand Monsieur de *Condom* dans sa Foi Catholique*
Voulut se rapprocher de nous,
Il étoit jeune, tendre, doux;
Et maintenant Prélat antique,
Sous le Nom de *Monsieur de Meaux*,
Il nous fait mille & mille maux:
Il nous déteste, il nous abhorre;
Helas! que n'est-il jeune encore!
Mais tel qu'il est, sa Gravité
Se soûmettroit à la Beauté.
Nous avons gâté nos Affaires
En laissant raisonner nos Meres,

Avec

* Exposition de la Doctrine Catholique, &c.

Avec leurs Appas ſurannés,
Avec des Docteurs rafinés:
Il faloit prendre en nos Familles
De belles & de jeunes Filles,
De qui les Charmes tout-puiſſans
Euſſent quitté l'Eſprit, pour attaquer les Sens.
Pour moi, j'aurois ſû les conduire
A m'aimer, au lieu de m'inſtruire,
A nous accorder don pour don;
J'en avois un pour *Charenton*,
Et ſi je l'avois fait, je penſe,
Que nous ſerions encore en *France.*
Ah! que n'employoit-on l'Amour,
Au lieu de nos Controverſiſtes;
Il eût mis d'accord en un jour,
Cent *Huguenots* & cent *Papiſtes.*
Mais s'agit-il de nôtre Foi;
C'eſt une Diſpute éternelle,
Diviſion perpetuelle,
Entre, *vous croyez*, & *je croi.*
Vouloir jurer ſur la parole,
D'*Arnauld*, *Jurieu*, *Claude*, *Nicolle*;
C'eſt s'obliger par un ferment,
A ſe haïr mortellement.
La chaleur de leur Conference,
L'aigreur qu'on trouve en leurs Ecrits;
Communiquent à nos Eſprits,

Secre-

Secretement leur violence.

LA MERE.

Eh! qui vous en a tant appris?
D'où vous vient tant d'intelligence?

LA FILLE.

Ce n'eſt pas avec des Maris,
Qu'on peut apprendre ma Science.

LA MERE.

Vous n'avez encore que vingt Ans,
Que de ſavoir! d'experience!
Vous ne pouviez pas mieux employer vôtre tems.

LE DOCTEUR.

Judith, parlez en conſcience,
Etes-vous en état de voler vers les Cieux?

LA FILLE.

Je fais pour cela de mon mieux:
Je me prépare au Sacrifice
De l'*Amour humain* immolé;
Mais je ſuis attachée encore à ſon ſervice,
N'ayant pas terre à terre aſſez long-tems volé.

BIL-

BILLET

A Madame la Duchesse MAZARIN.

MYLORD *D****** a dit à *Brunet*, qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que d'aller à sa Maison de Campagne; qu'il savoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impressions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma Maxime est de n'être pas content de beaucoup de choses, & de n'en témoigner rien. C'est se livrer à son Ennemi, que de le menacer; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les Tiédes; mais le Monde les doit souffrir. Mylord *D****** ne se seroit pas laissé manger le ventre par un Renard, comme le jeune *Lacedemonien*, sans parler. Il n'y a pas de constance; mais il n'y auroit pas eu grand crime à parler: on lui auroit pardonné, & je croi que vous pardonnerez à Mylord *D******. Vôtre résolution est bonne, de vouloir vivre sans Dettes & com-

commodément. L'Argent & le Mérite ne sont pas choses incompatibles. Quand ils seroient mal ensemble, c'est une chose digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans sa perfection : je souhaite que la Fortune vous donne l'autre. Personne n'en feroit un si bon usage.

Je vous envoye un Livre nouveau des AMOURS DE HENRI LE GRAND, très-bien écrit & très agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entiere la CONFESSION DE MONSIEUR DE SANCY, sous le Tître de *Manifeste du Roi sur son Divorce*, je l'estimerois beaucoup.

A LA MEME.

MYLORD *Godolphin* ayant une Affaire dont il ne peut se dispenser, & ne pouvant se trouver à la Pêche, la partie a été remise. Mylord *Ranelagh* s'est chargé de vous le faire savoir, & en tout cas pour plus grande sûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé six Lapins pour vous

vous faire tenir : on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le Paquet est gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou si vous l'aimez mieux, pour le droit d'Avis. Je voudrois que tous les Donneurs d'Avis fussent aussi modestes sur leurs droits, que je le suis sur les miens : un pour six n'est pas trop. Mylord d'*Arran*, ou n'a pû, ou n'a pas voulu m'expliquer l'Anglois qui est dans vôtre Lettre ; il se dit malheureux en Amour, peu avancé en Mariage, reculé en Politique, & que le Roi *Jaques* n'est pas plus malheureux d'avoir perdu ses trois Royaumes, que lui de n'avoir plus aucun accès dans vôtre Maison. Comme je ne suis pas heureux en Chûte à la fin de mes Lettres, je dirai brusquement *hasta*.

A LA MEME.

C'Est trop que d'être deux jours sans savoir de vos Nouvelles. J'en ai demandé deux fois le jour à *Saint-James* sans en apprendre : vous aurez la bonté d'en faire dire au petit Sénateur. Si vous vous portez bien, je ne saurois me porter

ter mal. Vôtre Santé a fait jusqu'ici la mienne: je souhaite que cette influence-là dure long-tems. Si vos Champs plus fertiles & moins brûlés du Soleil que celui de *Montiel* vous donnent de petites Feves, vous contenteriez un Appetit qui se peut nommer une Fantaisie, tant il est déréglé. Le Champ de *Montiel* vous est assez connu, sans que j'aye besoin de vous l'expliquer. J'y laisse *Don Quichote*, & ne prens de lui que *hasta la Muerte*, fin ordinaire de mes Lettres.

A MYLORD MONTAIGU.

ON admire avec raison
Vôtre superbe Maison
A tous Etrangers ouverte;
On admire d'un Miroir
Le plus grand qu'on puisse voir
La nouvelle découverte;
Aux Meubles, aux Jardins, on trouve mille Appas;
Mais je n'en vois pas un, lors que je ne vois pas

La

La Bourse verte *.
Que *Baptiste* avec ses Fleurs
Retourne bien-tôt en *France*;
Que les divers Professeurs
De bel Art, belle Science;
Que tous nouveaux Destructeurs
De l'ancienne Opulence
Portent leur dégât ailleurs;
N'ayons pour toute Alliance
Que celle des Inspecteurs;
Ils ne font point de dépense
Si ce n'est en projets de Maisons & Jardins
Qu'à chaque bel Aspect, ils font sur les Chemins.
Tantôt *Mansards* ils bâtissent,
Et puis après démolissent:
Tantôt *Nôtres* & *Degots*
Ils coupent Bois à propos,
Pour faire une belle vûë
Et donner au Jardin une juste étenduë.
J'aime des Inspecteurs tous leurs grands Bâtimens,
J'aime leurs Escaliers, Salons, Appartemens;

* *Mylord* Montaigu *payoit une Rente viagere de cent Livres sterling à Mr de* St. Evremond, *pour une somme de cinq cens Livres sterling, qu'il lui avoit donnée à l'âge de soixante & quelques Années.*

Ils les font en Carrosse; & ce qui m'en fait
plaire,
On revient au Logis sans qu'il en coûte guere.
Il n'est pas ainsi du Ruisseau
Honoré du Nom de Riviere,
Dont ils ont fait des Pieces d'Eau
D'une beauté fort singuliere.
Quarrés, Octogones, Canaux,
Ouvrages trop chers & trop beaux,
Ennemis de la Bourse verte;
Sans vous, je la verrois ouverte,
Je la verrois comme autrefois
Grosse & pleine s'ouvrir de six mois en six mois.
Comment seroit la Bourse pleine!
Après les Jets d'Eau de *Boughton*,
On parle de meubler *Ditton*
De Velours, de Damas de *Gêne*;
Au *Cockpit* autres Bâtimens,
Et Logemens sur Logemens
A la Campagne comme à *Londre*;
C'est assez dequoi me confondre:
Mais si Mylord par ce Métier
N'est pas confondu le premier,
Je pense que la Bourse verte
Pourra se voir encore ouverte.
Mais Mylord entre; je l'entens.

MY-

MYLORD MONTAIGU.

L'avoir payé vingt & deux Ans!
Que la Réflexion est triste!
Combien de Tableaux de *Baptiste*;
Que de Miroirs j'eusse acheté
De la maudite Annuité!
Auroit-on crû que la Nature
Eut suspendu pour lui la rigueur de sa Loi
Aux Climacteriques si dure?
Auroit-on crû le voir à l'âge où je le voi?
Non, non; c'est une chose sûre
Que tout autre y feroit attrapé comme moi.

SAINT-EVREMOND.

Le nombre des Ans, je l'ignore;
Que sert-il de le retenir?
Payez, Mylord, payez encore,
Et du passé perdez le souvenir.
Ce Vers heureux que vous avez sû faire,
*Bâtissez moins, & ne me devez rien**,
Soit du Mylord la Leçon ordinaire
Pour son profit autant que pour le mien.
Que les Eaux de *Boughton* où les *Mangars*, les *Philes*,
Ont trouvé des Brochets faisant les Crocodiles,

 Que

* *Parodie de ce Vers de la* BERENICE *de* Racine:
Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien.

Que Parterres, Jardins, Potagers à finir
Obtiennent peu de chose à les entretenir;
Et que du Bâtiment la Face irréguliere
Au soin de l'Héritier se laisse toute entiere.
Tel que sous l'Oncle fut *Ditton*,
Qui manquoit un peu de Lumiere,
Que telle reste la Maison
Dans son obscurité premiere.
De bon Fruit de loin apporté,
De Poissons mis dans la Riviere,
D'Oiseaux de grande rareté
Dont on doit remplir la Voliere,
De magnifique Canardiere.
Que le Mylord soit contenté.
Palais d'une grandeur immense,
Bornez enfin vôtre Dépense;
Fixez la curiosité
Qui n'a déja que trop coûté.

LETTRE

DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MR. DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR l'Abbé *Du Bois* m'a rendu vôtre Lettre, Monsieur, & m'a

m'a dit autant de bien de vôtre Estomac que de vôtre Esprit. Il vient des tems où l'on fait bien plus de cas de l'Estomac que de l'Esprit ; & j'avoüe à ma honte que je vous trouve plus heureux de joüir de l'un que de l'autre. J'ai toûjours crû que vôtre Esprit dureroit autant que vous ; on n'est pas si sûr de la Santé du Corps, sans quoi il ne reste que de tristes Réflexions. Insensiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre Chapitre. Il regarde un joli Garçon, qu'un desir de voir les Honnêtes-gens de toute sorte de Pays a fait quitter une Maison opulente sans congé. Peut-être blâmerez-vous sa Curiosité ; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses : il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai crû digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son tems d'aller en *Angleterre*. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par son Frere aîné, qui est particulierement mon Ami, d'aller savoir des Nouvelles de Madame la Duchesse *Mazarin* & de Madame *Harvey*, puis qu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.

RÉPONSE
DE MR. DE ST. EVREMOND, A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de Bon-ſens que dans la vôtre : vous faites l'éloge de l'Eſtomac ſi avantageuſement, qu'il y aura de la honte à avoir bon Eſprit, à moins que d'avoir bon Eſtomac. Je ſuis obligé à Monſieur l'Abbé *Du Bois*, de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit Ans, je mange des Huitres tous les matins; je dîne bien, je ne ſoupe pas mal; on fait des Héros pour un moindre Mérite que le mien.

Qu'on ait plus de Bien, de Crédit,
Plus de Vertu, plus de Conduite,
Je n'en aurai point de dépit;
Qu'un autre me paſſe en mérite
Sur le Goût & ſur l'Appetit,
C'eſt l'avantage qui m'irrite.
L'Eſtomac eſt le plus grand Bien,
Sans lui les autres ne ſont rien.
Un grand Cœur veut tout entreprendre,

Un

Un grand Esprit veut tout comprendre:
Les droits de l'Estomac sont de bien digerer;
Et dans les sentimens que me donne mon Age,
La beauté de l'Esprit, la grandeur du Courage,
N'ont rien qu'à sa vertu l'on puisse comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'Esprit; moins attaché aux interêts du Corps que je ne devois l'être: aujourd'hui je répare autant qu'il m'est possible le tort que j'ai eu; ou par l'usage que j'en fais, ou par l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé autrement. Le Corps vous a été quelque chose dans vôtre Jeunesse; présentement vous n'étes occupée que de ce qui regarde l'Esprit: je ne sai pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu; on ne dit presque rien qui mérite d'être écouté: quelque miserables que soient les Sens à l'âge où je suis, les impressions que font sur eux les Objets qui plaisent, me trouvent bien plus sensible,. & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'est peut-être une jalousie de l'Esprit, qui trouve leur partage meilleur que le sien.

Monsieur *Bernier*, le plus joli Philosophe que j'aye connu, (*joli Philosophe* ne

ſe dit gueres ; mais ſa figure , ſa taille , ſa maniere , ſa converſation , l'ont rendu digne de cette Epithete-là :) Monſieur *Bernier* en parlant de la mortification des Sens , me dit un jour , „ Je vais vous „ faire une confidence que je ne ferois pas „ à Madame de la *Sabliere* , à Made„ moiſelle de l'*Enclos* même, que je tiens „ d'un ordre ſuperieur ; je vous dirai en „ confidence que *l'Abſtinence des Plaiſirs* „ *me paroît un grand Peché.* " Je fus ſurpris de la nouveauté du Syſtême ; il ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur moi. S'il eût continué ſon Diſcours, peut-être m'auroit-il fait goûter ſa Doctrine. Continuez-moi vôtre Amitié, qui n'a jamais été alterée ; ce qui eſt rare dans un auſſi long Commerce que le nôtre.

LETTRE DE MR. JULIEN*, A MR. SILVESTRE.

J'Ecris à Monſieur de *Saint-Evremond* : que j'ai ſué à faire cette Lettre!

* *Mr.* Julien Scopon, *Gentilhomme de* Languedoc.

tre! je l'ai méditée six jours, & enfin il se trouve que je n'y ai rien mis de ce que j'avois médité. Je n'envoye point l'EDIT DE PRATO *; un seul Mot en est la cause; mais seulement le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR †. Je vous l'envoye par indivis avec Monsieur de *Saint-Evremond.* Corrigez, Messieurs, augmentez, diminuez; faites ce qu'il vous plaira; mais sur tout disculpez-moi envers les Dames, que j'aime beaucoup, mais d'une Amour qui ne va pourtant pas jusqu'à l'excès, comme dit très-bien Monsieur *Leti* dans ses LOTERIES, parlant des Théologiens. J'ai grand regret d'avoir quitté *Londres*; je voudrois y être, quand ce ne seroit que pour jouër à l'Hombre avec Monsieur de *Saint-Evremond* & vous. Mais comme on apprend toûjours, je voudrois perdre pour avoir le plaisir de manger à la fin une Salade d'Asperges, & boire une Bouteille de Vin de *Bourgogne*, ce qu'on ne fait pas quand on gagne. Je suis, *&c.*

* *C'est un Conte de* Bocace, *que Mr.* Julien *avoit mis en Vers.*

† *C'est une autre Piece en Vers.*

LETTRE DE MR. JULIEN, A MR. DE SAINT-EVREMOND.

VOus m'avez fait la grace de me demander l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR: c'eſt ſeulement le dernier de ces Ouvrages que je vous envoye; il y a dans l'autre une Expreſſion qui me déplaît, je veux la corriger. Vous ſavez, Monſieur, que quelquefois ces Corrections donnent plus de peine qu'à recommencer une Piece. Au moins c'eſt uniquement par obéïſſance que je me réſous à ce que je fais: je ſai qui eſt Monſieur de *Saint-Evremond*, & qui je ſuis. Cette penſée n'a pas beſoin d'explication; on la comprend aſſez. Mais, Monſieur, ſi quelque Dame voit ce Syſtême, que dira-t-elle? Quelle Héréſie en Amour, quel renverſement des Notions les plus générales! Qu'on liſe tous les Romans, qui ſont les Livres qui établiſſent avec le plus de ſolidité la Doc-

Doctrine de l'Amour, & l'on verra la témérité de ce nouveau Quietiste. A cela, je vous avouë que je n'ai rien à répondre.

Au reste si j'ai l'honneur de vous écrire, ce n'est pas pour m'attirer une Réponse de vôtre part: il seroit même avantageux pour moi que vous n'en preniez pas la peine. Je suis toûjours en garde contre l'Orgueil; pourrois-je m'en défendre si je recevois une de vos Lettres? Déja en ce Pays-ci je n'ai pû m'empêcher de dire, à-propos ou non, à tout le monde, que j'avois eu l'honneur de vous voir quelquefois, & de jouër à l'Hombre avec vous, & quand je m'examine, je voi bien que mon dessein secret a été de m'attirer l'admiration des gens.

De la Haye *le* 14. *de* Juillet 1698.

RÉPONSE DE MR. DE ST. EVREMOND A MR. JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU

SYSTEME D'AMOUR. Vous avez eu la bonté d'envoyer le SYSTEME à Monsieur *Silvestre*, qui nous l'a lû chez Madame *Mazarin*. Il n'y a rien qui ne soit très-agréable. La maniere de conter égale celle de *La Fontaine*, & je croi que la nouveauté ne doit pas déplaire aux plus Prudes : c'est leur établir comme un Droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont besoin ni d'Autorité, ni d'Exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne sont imitées.

Il me sembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans vôtre EDIT DE PRATO, quand vous eûtes la bonté de me le lire. L'idée de la perfection gêne trop. J'aurois voulu le voir avec ses graces naturelles, sans attendre ce qu'auront mis ou retranché les soins de l'Art. Vous étes dans le Pays du Monde où l'on écrit le mieux. La *Hollande* ne se contente pas d'avoir ôté à l'*Italie* la gloire de bien écrire en Latin, elle ne laisse pas à la *France* celle de mieux écrire en François. Vous étes venu en ce Pays-là augmenter le nombre de ceux qui écrivent si bien en nôtre Langue. Pour moi, Monsieur, je ne mérite aucune des louanges que vous me donnez. Conserver un peu de San-

Santé, ou pour mieux dire, me rendre la Vie ſuportable, eſt tout mon ſoin. J'en aurai toûjours un fort grand pour vous perſuader qu'on ne peut être avec plus d'eſtime que je ſuis, *&c.*

BILLET

A Madame la Ducheſſe MAZARIN.

L'AFFREUSE Retraite dont vous me parlez ne la ſauroit être pour vous plus que pour moi. Quand vous étes contente, je ſuis ſatisfait: quand vous avez à vous plaindre de vôtre condition, c'eſt un ſujet de me plaindre de la mienne. J'attens de vôtre Fermeté, que vous ſouffrirez encore quelque tems le méchant état de vos Affaires; & de vôtre Bon-ſens, que l'illuſion des faux Biens imaginés ne prendra aucun pouvoir ſur vôtre Eſprit. Eſperez, Madame; vos Embarras finiront. Quittez la Biere, bûvez vôtre Vin, & faites venir à *Muſtapha* ſes Inſpirations ordinaires quand il a bû. Cela vaut mieux contre la mauvaiſe Fortune, que la CONSOLATION de *Sénéque à Marcia.*

LETTRE
De Mademoiselle de L'ENCLOS, A Mr. de SAINT-EVREMOND.

Monsieur de *Clerembaut* m'a fait un ſenſible plaiſir en me diſant que vous ſongiez à moi ; j'en ſuis digne par l'attachement que je conſerve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la Poſterité par la durée de nôtre Vie, & par celle de l'Amitié. Je croi que je vivrai autant que vous. Je ſuis laſſe quelquefois de faire toûjours la même choſe, & je louë le *Suiſſe* qui ſe jetta dans la Riviere par cette raiſon. Mes Amis me reprennent ſouvent ſur cela, & m'aſſûrent que la Vie eſt bonne tant que l'on eſt tranquille, & que l'Eſprit eſt ſain. La force du Corps donne d'autres penſées. L'on préfereroit ſa force à celle de l'Eſprit : mais tout eſt inutile quand on ne ſauroit rien changer ; il vaut autant s'éloigner des Réflexions, que d'en faire qui ne ſervent à rien. Madame *Sandwich*

wich m'a donné mille plaisirs, par le bonheur que j'ai eu de lui plaire : je ne croyois pas sur mon Déclin, pouvoir être propre à une Femme de son Age. Elle a plus d'esprit que toutes les Femmes de *France*, & plus de veritable Mérite. Elle nous quitte : c'est un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particulierement. Si vous aviez été ici nous aurions fait des Repas dignes du tems passé. Aimez-moi toûjours. Madame de *Coulange* a pris la commission de faire vos Complimens à Monsieur le Comte de *Grammont*, par Madame la Comtesse de *Grammont*. Il est si jeune que je le croi aussi leger que du tems qu'il haïssoit les Malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en santé. Tout ce qui revient d'*Angleterre* parle de la Beauté de Madame la Duchesse *Mazarin*, comme on parle ici de celle de Mademoiselle de *Bellefond* qui commence. Vous m'avez attachée à Madame *Mazarin*, & je n'en entens point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur : pourquoi n'est-ce pas un bon-Jour ? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.

A

A MADAME HERVART.

CE ne fût point par un hazard
Que *Geneve* fut conservée,
L'Etoile de Madame *Hervart*
De l'ESCALADE l'a sauvée*:
Ainsi la moderne *Sion*
Lui doit sa conservation;
Et depuis ce Jour salutaire,
On sait que tous ses Habitans
La regardent comme une Mere,
Qui les voit comme ses Enfans.
Quelqu'un pour rimer à *Geneve*
La traite d'une nouvelle *Eve*;
Mais si je l'ai bien entendu,
Madame *Hervart* n'a de sa vie
Fait connoître la moindre envie
De goûter du Fruit défendu.

Elle

* *Madame* Hervart *nâquit à* Geneve *le* 12. *de Decembre* 1602, *Jour même de l'*ESCALADE. *Sa Mere sentant les premieres douleurs de l'Accouchement, envoya chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant trouvé des gens armés dans les Ruës donna l'allarme: c'est ce qui a fait dire à Mr. de* Saint-Evremond *que* Madame Hervart avoit sauvé Geneve.

Elle auroit peu craint la cautelle
Du Serpent, du fin Seducteur:
Pour le Genre-humain, quel bonheur,
Si l'autre *Eve* eut été comme elle!
Puisse Madame *Hervart* dix Ans
Etre encor parmi les Vivans!
De nôtre Faculté Françoise,
Généreuse en sa fonction
Ayons la pure affection;
Point de commerce avec l'Angloise;
Ses Docteurs demandent pour eux
Des Malades trop généreux.
Laissons aux Docteurs d'*Angleterre*
Tous les Maux qu'auront les *Anglois*,
Et que jamais aucun *François*
Ne soit malade en cette Terre,
S'il n'est pas sûr de l'Amitié
De son Docteur Réfugié.
Le Médecin *François* essuye
Vent de Nord, Neige, Grêle, Pluye:
Pour une petite Vapeur,
Pour un commencement de Rhûme,
On fait quitter au bon Docteur
Son mince Matelas, & son gros Lit de Plume,
Et quand il est venu, d'un air tout gracieux,
La Malade lui dit," on se porte un peu mieux;
„ On se trouve assez soulagée,

„ Et

„ Et l'on vous eſt bien obligée;
„ Mais il n'en faut pas abuſer,
„ Docteur, allez vous repoſer.
On le reconduit, on l'éclaire;
A peu près voila ſon ſalaire,
Que le Magnanime Docteur
Semble recevoir de bon cœur.
L'*Anglois* croit que les Nuits aux Docteurs ſont données
Pour attendre en repos le retour du Soleil,
Laiſſant tranquillement juſques à leur réveil
Le Malade inquiet au ſoin des Deſtinées.
Une baſſe aſſiduité,
Une ſervile diligence
Feroient tort à la ſuffiſance
D'un Médecin par tout vanté.
Son Nom fait pour lui ſon office,
Sa Réputation lui tient lieu de ſervice:
Encore s'il ne coûtoit rien
On pourroit être ſon Malade;
Mais le Docteur ſe perſuade
Qu'on ne ſauroit jamais le payer aſſez bien.
Nous avons des Docteurs de nôtre connoiſſance
Gens d'Eſprit, de Savoir, de grande Experience,
D'un ſoin pour le Malade exact & diligent,
Et d'un Procedé noble à l'égard de l'Argent.
C'eſt-là que nous devons porter nos Maladies,
C'eſt-

C'est-là qu'honnêtement elles seront gueries,
Et si l'on nous en croit, Madame *Hervart* & moi,
Les *Anglois* dans nos Maux auront fort peu d'emploi.

Pour éviter l'Apoplexie,
Prévenir toute Létargie,
Qu'elle ait toûjours auprès de soi
Les meilleures Gouttes du Roi:
Que le douziéme de Decembre
Elle descende de sa Chambre,
Pour faire la Solemnité
De sa vieille Nativité;
Pour pouvoir entendre à son aise
La CHANSON de Monsieur de *Beze* *,
Et donner dans un long Festin
Assez largement son bon Vin.
Qu'elle soit toûjours regardée
Comme la Mere des Croyans,
Et qu'à *Geneve* tous les Ans
Sa Fête puisse être gardée.

* *La* Chanson *qu'on chante tous les Ans à* Geneve *le jour de l'*ESCALADE *a été faite par* Theodore de Beze.

LET-

LETTRE
A MONSIEUR SILVESTRE.

MADAME *Mazarin* eſt aſſez indiſpoſée pour ne vous écrire pas de ſa main; elle emprunte la mienne, & m'ordonne de vous dire que vous lui avez fait un fort grand plaiſir de lui donner de vos nouvelles, & de celles de toute vôtre petite Caravane. Elle a été ſenſible à la miſere où vous vous étes trouvés à *Anvers*, de n'avoir que du Vin de *Bourgogne* à boire; point de Biere, point de Vin de *Moſelle*, de Vin de *Bourdeaux*: elle a plaint vôtre malheur. Mylord *Montaigu* a eu les ſentimens d'un vrai Pere qui fait voyager ſon Fils. Pour moi qu'on accuſe d'Indifference & quelquefois de Dureté, j'ai été bien-aiſe que Mylord *Monthermer* s'accoûtumât de bonne heure à la fatigue. Madame *Mazarin* a de la peine à comprendre comment peut revenir une Caravane ſans apporter ni Singes, ni Perroquets. Vous avez trouvé à *Amſterdam* une Guenuche ſi petite & ſi dé-

délicate, qu'elle n'auroit jamais passé la Mer. Vous avez vû à *Breda* un Singe merveilleux, dont on ne vouloit pas se défaire. Il n'y a point de Ville qui n'ait eu sa rareté, & dont vous ne rendiez aussi bon compte que le Voyageur *Allemand* le plus exact pourroit faire *. Pour envoyer des Guenons & des Jambons, qu'on s'adresse à des Marchands : vous voyagez en Curieux, & je ne doute point que vôtre Journal ne soit bien rempli.

Depuis ma Lettre écrite, Madame *Mazarin* a sû que Monsieur *Pujolas* a eu un accident assez fâcheux : elle en a été fort touchée aussi bien que moi. Vous avez la mine de ne revenir pas si-tôt : d'Inspecteur de Jardins & de Bâtimens, vous deviendrez pour quelque tems encore Inspecteur de Vie & Mœurs.

Si vous revenez,

> Apportez des Guenons
> Avec des Perroquets :

Si vous allez à *Rome*,

> Apportez des Pardons
> Avec des Chapelets.

SUR

* *Voyez Tom. II. pag.* 126.

SUR LA MORT
DE MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.[*]
STANCES IRREGULIERES.

ENfin le Ciel l'a retirée,
Cette Beauté tant adorée ;
Celle qui causa tant d'Amour,
Helas ! vient de perdre le jour !

Que l'on apprenne de nos larmes,
Quel fut le pouvoir de ses Charmes ;
Et que par nôtre desespoir,
Un Mérite si grand se fasse concevoir.

Chacun aujourd'hui se lamente,
Chacun lui porte ses douleurs ;
Et l'on ne voit personne exemte,
De ce dernier devoir que lui rendent les Cœurs.
Ah ! MAZARIN, morte, vivante,
Que tu nous as coûté de pleurs !

Pré-

[*] *Madame* Mazarin *mourut à* Chelsey *près de* Londres *le* 2. *de Juillet* 1699. *âgée d'environ cinquante trois Ans.*

Précieux ſouvenir de ſa Gloire paſſée,
De ſes beaux Yeux ſi chers encore à la penſée;
Eternel entretien que fournit l'Amitié,
Plus triſte ſentiment qu'inſpire la Pitié;
Douleur, juſte Douleur, ſi tendre, ſi fidelle,
Montrez ce que nos Cœurs ont conſervé pour
elle.

Mais pourroient-ils ne le conſerver pas?
Quel autre Objet eût nôtre Ame charmée!
Il n'étoit plus pour nous d'autres Appas,
Point d'autre Amour, après l'avoir aimée.

De ſon Eſprit on étoit enchanté,
Quand on l'avoit entretenuë;
Qui la voyoit, qui l'avoit vûë,
Ne pouvoit plus ſouffrir d'autre Beauté.

Les Charmes, les Vertus, ſe diſputoient en elle
L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu;
Et l'on a vû durer leur jalouſe querelle,
Juſqu'au moment fatal de l'éternel Adieu.

Faloit-il être inexorable,
Lors qu'on vous conjuroit de prendre ſoin de
vous!
Faloit-il être impitoyable,
Lors que vous refuſiez de vivre au moins pour
nous;

Puis

Puis que le dégoût de la Vie,
Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie !

Chacun vous propoſoit les moyens de guerir;
Et vous vous obſtiniez contre tous à mourir.
N'avez-vous été ſi charmante,
Que pour nous préparer le plus grand des malheurs?
Ah! MAZARIN, morte, vivante,
Que vous avez cauſé de pleurs!

Vous verrez, vous verrez, quand vous m'aurez perduë:
Injuſte, par ces Mots répetés tant de fois,
Vous annonciez la Mort que vous avez vouluë,
Sans aucun égard à nos droits.

Le Ciel en vous formant fit ce parfait Ouvrage,
Moins pour vôtre interêt que pour nôtre avantage;
Ainſi vous nous deviez le compte de vos jours,
Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

Vous vous deviez au Monde, & ce fut une injure,
Un outrage, un affront à toute la Nature,
De préferer l'horreur de l'éternelle Nuit
A l'aimable clarté du Soleil qui nous luit.

Vous

Vous le fîtes pourtant, Cruelle:
Au lieu d'attendre le Trépas,
A l'heure juste & naturelle;
Vous alliez au devant, ou vous hâtiez ses pas.

Jamais la Mort ne fut soufferte,
Avec tant de tranquilité;
Jamais on ne sentit de Perte,
Avec plus de douleur, & moins de fermeté.

Mais que dis-je; nôtre Tendresse,
Pouvoit-elle être une foiblesse?
Non, non; l'on ne sauroit blâmer,
L'excès où nous l'avons portée;
Celle qu'on ne pût trop aimer
Ne peut être trop regretée.

Beaux Esprits, Curieux, Savans,
Gens d'agréable Compagnie;
Quand vous pourriez vivre cent Ans,
Vous ne verriez jamais un semblable Génie.

Adorateurs de la Beauté,
Gardez-vous de prendre des chaînes;
Conservez vôtre Liberté,
Il n'est plus de Sujet qui mérite vos peines.

De ses Perfections c'est trop long-tems parler:
Trouvons-lui des Défauts pour nous en consoler.

Helas! autre ſource de larmes,
Tous ſes Défauts avoient des Charmes!

Quand elle grondoit ſes Amis,
Un peu plus qu'il n'étoit permis,
Son humeur chagrine étoit chere;
Et l'on trouvoit dans ſa colere,
Un ſi naturel Agrément,
Qu'on ſe trouvoit heureux du mauvais traitement.

Pleurons une Perſonne aimable,
Juſqu'aux choſes qui font haïr;
Pleurons une Femme eſtimable,
De n'avoir jamais ſû ni tromper, ni haïr.

Miniſtres Etrangers, qui cherchant à lui plaire,
Vous donniez la douceur d'un commerce ordinaire;
Ajoûtez vos Regrets à nos Afflictions,
Et rempliſſez de Deuil toutes les Nations.

LETTRE
DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MR. DE SAINT EVREMOND.

QUELLE Perte pour vous, Monſieur! ſi on n'avoit pas à ſe perdre ſoi-

foi-même, on ne se consoleroit jamais. Je vous plains sensiblement : vous venez de perdre un Commerce aimable, qui vous a soûtenu dans un Pays Etranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur ? Ceux qui vivent long-tems sont sujets à voir mourir leurs Amis. Après cela vôtre Esprit, vôtre Philosophie vous servira à vous soûtenir. J'ai senti cette Mort comme si j'avois eu l'honneur de connoître Madame *Mazarin*. Elle a songé à moi dans mes maux : j'ai été touchée de cette Bonté ; & ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de remede, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres Corps. Conservez le vôtre. Vos Amis aiment à vous voir si sain & si sage : car je tiens pour *Sages* ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille graces du Thé que vous m'avez envoyé. La gayeté de vôtre Lettre m'a autant plû que vôtre Présent. Vous allez ravoir Madame *Sandwich*, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa Vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manieres *Angloises* : cette Dame a été très-*Françoise* ici. Adieu mille fois, Monsieur.

Si l'on pouvoit penser comme Madame de *Chevreuse*, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses Amis en l'autre Monde ; il seroit doux de le penser.

LETTRE

DE MR. DE SAINT-EVREMOND,

A MR. LE MARQUIS

DE CANAPLES.

VOUS ne pouviez pas, Monsieur, me donner de meilleures marques de vôtre Amitié, qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes Amis, & de la force de mon Esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente Ans, il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil Commerce : à l'âge où je suis il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, Monsieur, & celui de quelques Personnes qui prennent part encore à mes Interêts, me seroient d'un grand secoursà *Paris* : je ne balan-

ce-

cerois pas à l'aller chercher, si les Incommodités de la derniere Vieillesse n'y apportoient un grand obstacle. D'ailleurs que ferois-je à *Paris*, que me cacher, ou me présenter avec differentes horreurs; souvent malade, toûjours caduc, décrepit? On pourroit dire de moi ce que disoit Madame de *Cornuel* d'une Dame: *Je voudrois bien savoir le Cimetiere où elle va renouveller de Carcasse* *. Voila de bonnes raisons pour ne pas quitter l'*Angleterre*. La plus forte, c'est que le peu de Bien que j'ai ne pourroit pas passer la Mer avec moi; il me seroit comme impossible de le tirer d'ici: c'est presque rien; mais je vis de ce rien-là. Madame *Mazarin* m'a dû jusques à huit cens Livres Sterling: elle me devoit encore quatre cens Guinées quand elle est morte. Assûrément elle disposoit de ce que j'avois, plus que moi même: les extrémités où elle s'est trouvée, sont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reste, & qu'elle vêcût. Vous y perdez une de vos meilleures Amies: vous ne sauriez croire combien elle a été regrettée du Pu-

 blic

* *Cette Dame paroissoit avec un visage, tantôt vermeil, tantôt jaune, tantôt pâle*, &c.

blic & des Particuliers. Elle a eu tant d'indifference pour la Vie, qu'on auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les *Anglois* qui surpassent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalousie. Soyez assûré, Monsieur, que je suis, *&c.*

LETTRE

De Mademoiselle de L'ENCLOS, A Mr. de SAINT-EVREMOND.

VOTRE Lettre m'a remplie de Desirs inutiles, dont je ne me croyois plus capable. *Les Jours se passent*, comme disoit le bon Homme DES YVETEAUX, *dans l'Ignorance & la Paresse; & ces Jours nous détruisent, & nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés.* Vous l'éprouvez cruellement. Vous disiez autrefois que *je ne mourrois que de Réflexion :* je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems, qu'un autre

autre. De quelque ſorte que cela ſoit, qui m'auroit propoſé une telle Vie; je me ſerois penduë. Cependant on tient à un vilain Corps comme à un Corps agréable: on aime à ſentir l'aiſe & le repos. L'Appétit eſt quelque choſe dont je jouïs encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon Eſtomac avec le vôtre, & parler de tous les Originaux que nous avons connus, dont le ſouvenir me réjouït plus que la préſence de beaucoup de gens que je vois; quoi qu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. Monſieur de *Clerembaut* me demande ſouvent, s'il reſſemble par l'Eſprit à ſon Pere; *Non*, lui dis-je: mais j'eſpere de ſa Préſomption qu'il croit ce *Non* avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaiſon du Siecle préſent avec celui que nous avons vû! Vous allez avoir Madame *Sandwich*; mais je crains qu'elle aille à la Campagne. Elle ſait tout ce que vous penſez d'elle. Madame *Sandwich* vous dira plus de Nouvelles de ce Pays-ci que moi. Elle a tout approfondi & pénétré: elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point Etrangere ici.

RÉPONSE

DE MR. DE SAINT-EVREMOND,

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS,

LA derniere Lettre que je reçois de Mademoiſelle de l'*Enclos* me ſemble toûjours la meilleure ; & ce n'eſt point que le ſentiment du plaiſir préſent l'emporte ſur le ſouvenir du paſſé : la veritable raiſon eſt que vôtre Eſprit ſe fortifie tous les jours. S'il en eſt du Corps comme de l'Eſprit, je ſoûtiendrois mal ce Combat d'Eſtomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un eſſai du mien contre celui de Madame *Sandwich*, à un grand Repas chez Mylord *Jerſey* ; je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'Eſprit de Madame *Sandwich* : je voi ſon Bon-goût par l'eſtime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu ſur les Loüanges qu'elle vous donna, non plus que ſur l'Appétit. Vous êtes de tous les Pays ; auſſi eſtimée à *Londres* qu'à *Paris*. Vous êtes de tous les Tems, & quand je vous

vous allegue pour faire honneur au mien, les Jeunes-gens vous nomment auſſi-tôt pour donner l'avantage au leur. Vous voila Maîtreſſe du préſent & du paſſé ; puiſſiez-vous avoir des Droits conſiderables ſur l'avenir ! Je n'ai pas en vûë la Réputation ; elle vous eſt aſſûrée dans tous les Tems : je regarde une choſe plus eſſentielle ; c'eſt la Vie, dont huit jours valent mieux que huit Siécles de Gloire après la Mort. *Qui vous auroit propoſé autrefois de vivre comme vous vivez, vous vous ſeriez penduë* ; (l'Expreſſion me charme) cependant vous vous contentez de *l'Aiſe* & du *Repos*, après avoir ſenti ce qu'il y a de plus vif.

L'Eſprit vous ſatisfait, ou du moins vous conſole;
Mais on préfereroit de vivre jeune & folle,
Et laiſſer aux Vieillards exemts de paſſions
La triſte gravité de leurs Réflexions.

Il n'y a perſonne qui faſſe plus de cas de la Jeuneſſe que moi : comme je n'y tiens que par le ſouvenir, je ſui vôtre exemple ; & m'accommode du préſent le mieux qu'il m'eſt poſſible. Plût à Dieu que Madame *Mazarin* eût été de nôtre ſenti-

ment! Elle vivroit encore : mais elle a voulu mourir la plus Belle du Monde. Madame *Sandwich* va à la Campagne : elle part d'ici admirée à *Londres*, comme elle a été à *Paris*. Vivez; la Vie est bonne, quand elle est sans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monsieur l'Abbé de *Hautefeuille*, chez Madame la Duchesse de *Bouillon*. Je voi quelquefois les Amis de Mr. l'Abbé *Du Bois*, qui se plaignent d'être oubliés; assûrez-le de mes très humbles respects.

LETTRE
DE MR. DE SAINT-EVREMOND, A MR. LE MARQUIS DE CANAPLES.

JE ne sai, Monsieur, si vous avez reçû la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire, pour vous rendre graces très-humbles des offres les plus obligeantes que l'on puisse faire. Je voudrois bien être en état de m'en pouvoir ser-

ſervir. La Nature dont j'ai eu tant de ſujet de me loûer, eſt ſur le point de retirer ſes faveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame *Mazarin*. C'eſt une cruauté pour Madame *Mazarin*, qui étoit auſſi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûë: elle s'eſt fort peu ſouciée de l'injuſtice qu'elle lui a faite; car jamais perſonne n'eſt morte avec tant de Réſignation & de Fermeté. Je m'afflige de ſa perte tous les jours. Elle diſoit ſouvent un Vers de *La Fontaine*, dont je ne doute point qu'elle ne ſe fût ſervie à mon égard, & dont je ne ſaurois me ſervir au ſien:

Sur les aîles du Tems la Triſteſſe s'envole.

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eût fait, & ce que je ne ſaurois gagner ſur moi. L'interêt de ce qu'elle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je ſonge que la Niece & l'Héritiere de Monſieur le Cardinal *Mazarin* a eu beſoin de moi en certains tems pour ſubſiſter, je fais des Réflexions Chrétiennes qui ſerviront à mon Salut, ſi elles ſont inutiles pour mon Payement.

LETTRE

DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MR. DE SAINT-EVREMOND.

LE Bel-Esprit est bien dangereux dans l'Amitié ! Vôtre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois vôtre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu besoin de me souvenir que *Lucien* a écrit à la Loüange de la Mouche, pour m'accoûtumer à vôtre Stile. Plût à Dieu que vous pûssiez penser de moi ce que vous en dites ! je me passerois de toutes les Nations. Aussi est-ce à vous que la Gloire en demeure. C'est un Chef-d'œuvre que vôtre derniere Lettre : elle a fait le sujet de toutes les Conversations que l'on a eûës dans ma Chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeunesse : vous faites bien de l'aimer. La Philosophie sied bien avec les Agrémens de l'Esprit. Ce n'est pas assez d'être Sage, il faut plaire ; & je voi bien que vous plairez toûjours, tant que vous pen-

penſerez comme vous penſez. Peu de gens réſiſtent aux Années : je croi ne m'en être pas encore laiſſée accabler. Je ſouhaiterois comme vous que Madame *Mazarin* eût regardé la Vie en elle-même, ſans ſonger à ſon Viſage, qui eût toûjours été aimable, quand le Bon-ſens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame *Sandwich* conſervera la force de l'Eſprit, en perdant la Jeuneſſe : au moins le penſai-je ainſi. Adieu, Monſieur : quand vous verrez Madame la Comteſſe de *Sandwich*, faites-la ſouvenir de moi : je ſerois très-fâchée d'en être oubliée.

LETTRE

A MYLORD MONTAIGU.

ON ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de vôtre ſouvenir. Il n'y a pas un mot de vôtre Lettre qui ne m'ait donné du plaiſir, excepté ceux qui m'aſſûrent que vous mangez des Trufles tous les jours. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer quand j'ai penſé que

j'en mangeois avec Madame *Mazarin* : je me la suis représentée avec tous ses Charmes ; j'ai crû être à *Boughton* ; le *Nil* & les Crocodiles m'ont paru. Je ne puis continuer ce discours sans douleur : il le faut finir. Madame *Sandwich* est à *Windsor* depuis neuf ou dix jours. Je lui ai envoyé vôtre Lettre : si elle revient à *Londres*, comme il y a apparence, je ne manquerai pas, Mylord, de lui parler de la Musique & des Trufles qui l'attendent. * Je ne doute point que Monsieur *Silvestre* n'ait fait concerter les Pieces de *Corelli* qu'il a apportées, & qui nous doivent faire mépriser la CHACONNE de *Galatée*, & la LOGISTILLE de *Roland*. Nous attendions Monsieur *Silvestre* sur l'Architecture & sur la Peinture : il nous a dépaysés ; *Corelli* a pris la place de *Michel-Ange*, & de *Raphaël*. Je voudrois bien que ce Docteur voulût me traduire quelque Chapitre de l'Auteur qui nous enseigne le moyen de ne point mourir *.

Je

* Mr. Asgil *publia un Livre Anglois en* 1700, *où il prétend faire voir qu*'en consequence de l'Alliance de la Vie éternelle révélée dans l'Ecriture, l'homme peut être transferé de la Terre à la Vie éternelle, sans passer par la Mort. *Voyez les Journaux de ce tems-là.*

Je n'espere plus qu'en celui-ci. Tous les Médecins, les Apotiquaires, les Chirurgiens sont enragez contre lui, de disposer de la Mort à leur préjudice. Puissai-je, Mylord, profiter de ses instructions, & vivre les MILLE ANOS des *Espagnols*, pour vous conserver un très-humble & très-obéïssant Serviteur.

LETTRE

A MONSIEUR***.

VOUS ne sauriez croire, Monsieur, combien la Mort a trouvé de Partisans contre cet Auteur moderne, qui veut nous exemter de mourir. Les plus grands Ennemis qu'il ait à combattre sont les Médecins. Toutes les Facultés se sont réunies, comprenant bien que s'il n'y a plus de Mort, il n'y a plus de Maladies : plus de Maladies, plus de Docteurs.

LE GALENISTE.

Il est tems de finir nos Mesintelligences,
Il est tems de nous réunir:

La

La Mort est attaquée, il faut la maintenir;
Redoublons nos Ordonnances.
Ecrire qu'on ne mourra plus!
S'il est vrai, nous sommes perdus!
Adieu nos Ecoles publiques;
Qui pis est, adieu nos Pratiques.
Ah! que cet Immortel n'est-il entre nos mains!
Ventouse, Vomitif, Saignée, & Médecine,
Le remettroient bien-tôt au rang des vieux humains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de son Urine*,
Il auroit beau passer la Mer,
Pour éviter ma Sympathie,
Fut-il en *Dannemarc*, je le ferois suer;
Je le rendrois plus sec que n'est une Momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon Fourneau
Une certaine Quintessence,
Dont une Goute ou deux le mettroient au tombeau;
Bien d'autres en ont fait déja l'experience.

LA

* *Il y avoit alors, & il y a encore à* Londres *un Docteur Allemand nommé* Hernig *qui prétend guerir les Maladies en faisant suer par Sympathie. Pourvû qu'une personne lui envoye de son urine, il la fera, dit-il, suer au tems & à l'heure qu'il lui plaira, même dans une distance assez éloignée.*

L'APOTHICAIRE.

Que deviendra nôtre Mêtier,
Disent l'un & l'autre *Garnier* *,
Si l'on croit ce nouveau Prophete?
De Simples & de Minéraux,
De Syrops & de Cordiaux,
Nôtre provision est faite;
Mais qui des Drogues fera cas,
Du moment qu'on ne mourra pas?
On nous verra dans nos Boutiques,
Morfondus, tristes & chagrins,
Vivre toûjours, mais vivre étiques,
Aussi bien que les Médecins.

L'ANATOMISTE.

J'entens le renommé *Buissiere*,
Qui les membres n'épargne guere
Pour sauver le reste du Corps;
J'entens *Buissiere* qui s'écrie,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie!

LE LITHOTOMISTE.

Helas! mon bon tems est fini,
Dit le Docteur *Cipriani*;
Je ne taillerai plus personne:

As-

* *Le Pere & le Fils.*

Assez de louange on me donne;
On m'admire dans mon Emploi;
Où seront les Pierres pour moi?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas même la Gravelle.
Mais quoi! ces Immortalités,
A la Foi du Chrétien sont des dons affectés,
Non pas de graces générales:
Quittons l'*Europe* pour jamais
Et taillons, taillons desormais,
Dans les *Indes Orientales*.
Nous y taillerons des *Omrahs*,
De tems en tems quelques *Rajas*;
Et n'étoit sa Vieillesse extrême,
Peut-être *Aureng-zebe* lui-même.
Si les gens à tailler nous manquent quelquefois,
Nous pourrons jouër plus d'un rolle:
Nous aurons avec nous, des Flutes, des Haut-bois,
Pour guerir de la Tarantole *.

AU DOCTEUR SILVESTRE.

Moquez-vous de leur embarras,
Docteur, au teint frais, gros, & gras;
Quand

* *Mr.* Cipriani *avoit dessein de s'en aller dans les* Indes *avec le Sieur* de Pas: *ils devoient emmener avec eux* Dieupart *fameux jouëur de Clavessin*, & *quelques autres Musiciens.*

Quand vous n'aurez plus de Malades,
Vous aurez toûjours vos Sonnades,
Vos Musiques de *Corelli*
Pour faire un Concert accompli.
Je ne vous plains donc point: il est indubitable
Que vous perdrez vos Biens quand nous perdrons nos Maux;
Mais vous vous sauverez par les Arts Liberaux,
Et ferez un Métier beaucoup plus agréable.
Je vous dirai pour parler tout de bon,
Que l'Agrément de vôtre compagnie,
A sû gagner nôtre inclination:
Nous aimons mieux vôtre ancien Génie.
Nous aimons mieux vôtre Erudition,
Que vos Talens apportés d'*Italie*.

ELOGE

DU ROI.

DON ANTONIO DE CORDOUE disoit qu'*il est difficile de trouver un grand Héros; un grand Héros & un bon Roi ensemble, presque impossible; un grand Héros, un bon Roi, & un Honnête-homme; c'est*

c'est ce qu'on n'avoit jamais vû, & ce qu'on ne verroit jamais.

Vous n'aviez pas le don de Prophetie,
Quand vous fites ce Jugement;
Antonio, si vous étiez en vie,
Vous changeriez de sentiment.

Des bons & justes Rois que le Monde renomme,
Aucun n'a jamais fait tant de Peuples heureux;
Nommez tous les Héros, il est plus Héros qu'eux:
Dans le mérite d'Honnête-homme
Où les Sujets sont les premiers,
Il a pris sur eux l'avantage,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laissé pour les Particuliers.
Faut-il quitter les Plaisirs pour la Gloire?
Ses moindres Faits embellissent l'Histoire:
Est-on en Paix, en ce tems de repos
Où l'on suspend les Vertus des Héros?
Est-on rentré dans la Vie ordinaire?
C'est lui qui plaît à ceux qui doivent plaire.

Antonio, ces Talens dispersés
Sont dans le Roi malgré vous ramassés;
On reconnoît, sans besoin qu'on le nomme,
Le grand Héros, le bon Roi, l'Honnête-homme.

Sur

Sur le même Sujet.

VEUT-ON loüer un Roi? les louanges qu'on donne
Se doivent aux Vertus de quelqu'autre Personne:
Un Auteur qui le loüe avec peu de raison
Fait valoir son Sujet par la Comparaison.
Des Vertus de Héros il fait un *Alexandre*;
Pour un doux naturel s'il faut de la Bonté,
Il ne manquera pas chez *Titus* de la prendre;
Il prendra chez *Caton* Justice & Fermeté:
Mais ce qu'on dit du Roi, Vertu, Valeur extrême,
Et Justice,& Bonté, tout se trouve en lui-même:
Les Auteurs n'auront point la peine d'ajoûter,
Comme ils font en louant un Mérite ordinaire;
Qu'ils disent simplement ce que le Roi sait faire,
La grace qu'on veut d'eux c'est de ne rien ôter.
De son premier état qu'ils nous donnent l'image;
Comment de ce qu'il fut il s'est fait ce qu'il est,
De sa Gloire c'est-là le plus noble interêt,
C'est-là de sa Vertu le plus digne avantage.
D'autres sont parvenus aux suprêmes Grandeurs

Par

Par de puissans Appuis & de longues Faveurs;
Mais un Destin opiniâtre
Dont il éprouva les rigueurs,
Lui donna toûjours à combattre
Des Ennemis & des Malheurs.

Qui pourroit surmonter toute sorte d'obstacles,
Vaincre des Ennemis, être maître de soi,
Celui-là passeroit les faiseurs de Miracles;
Il feroit ce qu'a fait le Roi.

BILLET.

*A Madame de ***.*

LA beauté du Jour, l'ennui de vôtre Chambre, le bruit des petits Garçons, & le Pavé sec, me font croire que vous ne serez pas au Logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il seroit bon d'aller chez Madame *Bond*. Vous y étes sûre d'un petit Gain, & d'entendre joüer du Clavessin au delà de tout ce qu'on peut entendre en *Angleterre*. J'attens vôtre Réponse, & suis vôtre Mari d'Hiver aussi commode l'Eté, & peut-être l'Hiver, qu'un Mari de l'Ordre des Pacifiques des NOELS puisse être.

A

A LA MEME.

QUITTEZ, quittez, ma bonne Prude,
Vôtre pudique inquietude
De ce que l'on dira de vous,
Quand vous viendrez souper chez nous.
Vous trouverez de la Musique;
Vous pourrez y trouver du Jeu;
Et sans faire le Magnifique,
Phaisan, Perdris, bon Vin, bon Feu;
Toute sorte de bonne chere,
Hors une que je ne puis faire.
Ayez soin de vôtre Raison,
Il n'est pas sûr qu'elle revienne;
Vous pourriez la laisser avec un Vin si bon:
Mais pour vôtre Vertu n'en soyez point en peine;
Elle retournera pure en vôtre Maison,
Si pure elle entre dans la mienne.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

ON m'a rendu dans le mois de Decembre la Lettre que vous m'avez écri-

écrite le 14. d'Octobre. Elle est un peu vieille ; mais les bonnes choses sont agréablement reçûës, quelque tard qu'elles arrivent. Vous étes serieuse, & vous plaisez ; vous donnez de l'agrément à *Séneque*, qui n'a pas accoûtumé d'en avoir ; vous vous dites Vieille, avec toutes les graces de l'humeur & de l'esprit des Jeunes-gens. J'ai une curiosité que vous pourrez satisfaire : quand il vous souvient de vôtre Jeunesse, le souvenir du Passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'Indolence, que du trouble de la Passion? Ne sentez-vous point dans vôtre Cœur une opposition secrete à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à vôtre Esprit?

Mais aimer, & vous voir aimée
Est une douce liaison,
Qui dans vôtre Cœur s'est formée
De concert avec la Raison.

D'une amoureuse Sympathie
Il faut pour arrêter le cours
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin est celle de la Vie.
Puissent les Destins complaisans

Vous

Vous donner encore trente Ans
D'Amour & de Philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier Jour de l'Année; Jour, où ceux qui n'ont rien à donner donnent pour Etrennes des Souhaits.

BILLET
A Mr. DES MAIZEAUX.

JE vous renvoye, Monſieur, le Livre qu'on vient d'imprimer à *Paris* ſous mon Nom*. Il n'y a rien de moi dans tout ce Volume, que le commencement du PARALLELE DE MR. LE PRINCE ET DE MR. DE TURENNE; encore eſt-il tout changé. La LETTRE ſur la Mort de Madame *Mazarin* eſt la choſe du monde que j'aurois la moins faite: je n'ai jamais penſé à telle choſe.

Vous pouvez ſûrement répondre à vos

 Amis

* RECUEIL d'Ouvrages de Mr. de Saint-Evremont qui n'ont pas encore été publiez, *imprimé chez* Aniſſon *en* 1701.

Amis de *Hollande*, que les MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, & le SAINT-EVREMONIANA ne m'appartiennent point : il n'y a pas une Ligne dans ce dernier qui me convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribuë, j'ai marqué dans vôtre Exemplaire les Pieces qui ne sont pas de moi ; & vous savez qu'on a rempli d'un si grand nombre de Fautes celles qui en sont, que je ne m'y reconnois presque plus. Vous m'avez engagé à les corriger ; & il y a trois mois que j'y travaille, sans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puis que cela vous fait plaisir.

BILLET

*A Madame de * * *.*

J'ENVOYE savoir de *Betty* comment vous vous portez ; & si le redoutable Monsieur de *Magni* ne vous a point donné de Vapeurs. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, vous me direz pour laquelle vous êtes de ces trois Dames.

LA

LA PRECIEUSE.

Laiſſez la ſource des Familles
A qui voudra peupler des Villes:
Tendres Amans, éloignez-vous
De l'Appartement des Epoux.

LA GALANTE.

Je ne puis ſouffrir la Tendreſſe
D'Amans qui ſoûpirent toûjours;
Et mon Foible eſt, je le confèſſe,
Pour les Galans bien-faits qui brillent dans les Cours.

LA SOLIDE.

Galans de Cour, Amans de Ville,
Soûpirans, Epoux en Famille;
Il ſaut tirer parti de tout:
Jamais, Catherine qui file;
Toûjours, Catherine qui coût.

BILLET
A MR. SILVESTRE.

CONTENTEZ-vous, Monſieur, de vôtre mérite d'Inſpecteur, & n'entreprenez point ſur le mien. Je vous laiſſe les Bâ-

timens & la Peinture, ne m'inquietez pas sur la Géographie gourmande. Cependant il faut avoüer que vos Coqs de Bruyere, vos Saumons, vos Huitres, vos Fruits, & le reste d'une Abondance délicieuse dont vous me parlez, vous donnent quelque droit de m'insulter, & ne me laissent de ressource qu'en attribuant tous vos avantages à la direction & à la magnificence de Mylord. *Faites qu'une chose plaise à Mylord* Montaigu; *& ne vous mettez en peine de rien : quelque dépense qu'il faille faire; quelque soin, quelque industrie qu'il faille employer pour l'avoir, elle ne vous manquera pas.* Ce sont les propres paroles de feuë Madame *Mazarin*, qui valent des Oracles pour le moins, & qui n'ont jamais été plus justes qu'en cette occasion. Je n'ai jamais eu une si forte envie que celle d'aller à *Boughton* voir Mylord, la bonne Compagnie, l'Erudition en son lustre & pleine, quand Monsieur *Le Vassor* y sera : je ne me compte pour rien, car je ne sai pas le Grec.

A U M E M E

SI des Incommodités nouvelles, ou pour mieux dire, des vieilles beaucoup aug-

augmentées, ne m'avoient empêché d'aller à *Boughton*, je ferois aussi heureux qu'un Homme de près de cent Ans le peut être. Je pers mille Plaisirs, tous de mon goût. Celui de voir la belle Maison, les belles Eaux, les beaux Canards m'auroit fort touché, quoi qu'Inspecteur médiocre. Vous n'aurez pas de peine à deviner le plus grand de tous, c'est d'être avec Mylord *Montaigu*, de jouïr de son entretien deux fois le jour, avant & après la meilleure Chere du monde. Jamais personne n'a mieux mérité d'être reçûe magnifiquement, & galamment régalée, que Madame *Sandwich*; jamais Homme ne fut plus propre pour la bien recevoir, & la bien régaler, que Mylord *Montaigu*. J'espere que la Cascade, l'Octogone, les Gerbes, les Jets-d'Eau, auront fait oublier la *France* à Madame *Sandwich*; & comme Mylord est assez heureux pour inspirer son Goût & ses Desseins sur les Bâtimens & les Jardins, je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nouvel Ouvrage à *Hincinbrooke*, qui n'en devra rien à ceux de *Boughton*. On ne sauroit être plus sensible que je le suis à l'honneur de son souvenir. Il ne manquoit rien, pour combler mon déplaisir,

de n'avoir pas vû *Boughton* & le Maître du Lieu, que de ne point voir *Hineinbrooke* & sa Maîtresse, qui est le plus grand Ornement de tous les Lieux où elle se trouve.

Si la pauvre Madame *Mazarin* vivoit encore, elle auroit des Pêches, dont elle n'auroit pas manqué de me faire part: elle auroit des Truffles, que j'aurois mangées avec elle; sans compter les Carpes de *Newhall*. Il faut récompenser tant d'avantages perdus, par les Dimanches & les Mecredis de *Montaigu House*.

HUITAIN.

ENFIN j'ai reconnu la flateuse imposture
Des vains, des faux Plaisirs que l'on goûte en ces Lieux;
Ce n'est qu'illusion, chimere toute pure,
Heureux qui de bonne heure a pû songer aux Cieux!
J'y trouve cependant une chose assez dure,
C'est qu'on n'arrive point au Séjour glorieux
Sans passer par la sepulture;
Une autre route seroit mieux.

A

A MADAME DE ***.

STANCES IRREGULIERES.

IL ne faut point faire la Belle,
Vous l'avez trop long-tems été;
Une Laideur fraîche & nouvelle
Vaut mieux qu'une vieille Beauté.

Oubliez pour jamais les Charmes,
Oubliez le tems des Amours;
S'il vous en souvient, que de larmes
Il vous coûtera tous les jours!

Cloris, il faut ceder à l'âge;
La Nature est venuë à bout
De ruïner son propre Ouvrage:
Mais vous avez le Bien, vous avez le Bon-goût
Mettez l'un & l'autre en usage,
Et vous pourrez, *Cloris*, vous consoler de tout.

Une petite & propre Chere,
Bon Vin toûjours, l'Hiver bon feu,
Un peu de Musique & de Jeu,
Jusqu'à cent Ans vous feront plaire.

Laissez aux petites *Philis*
Les Couleurs de Rose & de Lis;

Laissez à la sotte Jeunesse
Un faux mérite de tendresse;
Laissez pour les Cœurs les Desirs,
Et donnez au Goût ses Plaisirs.

PORTRAIT

*De Madame de ***.*

SONNET IRREGULIER.

*On fait parler Madame de ***.*

GALANTE sans Amour, facile & Vertueuse,
Dévote sans scrupule, & fort belle Joüeuse,
Subsistant sans Argent, & donnant tout le jour
Thé, Caffé, Chocolat à sa petite Cour;

De généreux sans Bien avoir sa Maison pleine,
D'Amis riches tirer une Honnêteté vaine,
Et se voir obligée à des Remercîmens
Pour l'inutilité de leurs beaux Complimens;

C'est la Condition où le Ciel m'a réduite,
Et que j'ai soûtenuë avec quelque Mérite:
Ce n'est pas là pourtant nôtre plus grand Malheur!

Eh!

Eh! voulez-vous ſavoir la plus pénible épreuve,
Où ſe trouve ſujette une Femme-d'honneur?
C'eſt d'être, comme moi, trop long-tems Sage, & Veuve.

REPONSE.

Que d'autres comptent leurs Ennuis;
Vous n'étes pas la ſeule à mal paſſer les Nuits
Avec ſon Epoux il ennuye;
La plus raiſonnable y languit:
Mais la Solitude du Lit
Eſt pire que ſa Compagnie.

BILLET

A MR. SILVESTRE.

DEUX de vos Amis me vinrent voir hier, & me propoſerent un Dîner pour Vendredi ou Samedi, où il doit y avoir du Vin étonnant. Ils veulent que vous ſoyez de la Partie; ſans cela point de Repas. J'avois deſſein d'aller ce matin à *Montaigu-Houſe*, pour apprendre des nouvelles de la Santé de Mylord, que je ſouhaite la meilleure du monde. Je ſuis fort ennuyé de l'état où je me trouve: celui où vous êtes me fait craindre pour vous:

Car vous ſavez, Docteur, que la Santé d'*Athlete*
Eſt, ſelon *Hippocrate*, à craindre quelquefois.

Monſieur de *Barillon*, qui mangeoit autant que perſonne, avoit un Secret admirable contre la plénitude. Avoit-il mangé à crever? il entretenoit Madame *Mazarin* des Religieux de la *Trape*, & quand il avoit parlé demi-heure de leurs Abſtinences & de leurs Auſterités, il croyoit n'avoir mangé que des Herbes non plus qu'eux. Son Diſcours faiſoit l'effet d'une Diette. Ce Secret-là ne vous ſervira jamais de rien: vous ne faites Abſtinence, ni n'en parlez.

LETTRE

A MONSIEUR LE PRINCE MAURICE D'AUVERGNE*.

J'Avois toûjours ouï dire que l'Amitié ne remontoit point; ſentiment fondé

* *Fils aîné de Monſieur le Comte d'*Auvergne. *Il mourut* à la Haye *peu de jours après que Mr. de* St. Evremond *lui eut écrit cette Lettre.*

fondé sur quelques observations, que les Peres aiment mieux leurs Enfans, qu'ils n'en sont aimés. Pour les Peres, je n'en disconviens pas; mais je trouve le Proverbe faux à l'égard des Grands-peres, par ma propre experience. L'Amitié de mon *Petit-fils* ne s'arrête pas au premier degré; elle remonte de toute sa force pour venir au *Grand-papa* *. Que ne fait-on point pour lui plaire? On donne d'excellent Vin à *Londres*; on envoye du meilleur Thé de *Hollande*; on écrit le premier. Je pousserois ces ON-là bien loin; mais je veux quitter cette espece de tierce personne, introduite à la Cour par Monsieur de *Turenne*, & entretenuë après sa Mort par ceux de sa Maison; je la veux quitter, pour vous faire directement des Reproches, qui montrent la Tendresse du *Grand-papa*. Comment avez-vous pû quitter l'*Angleterre*, pour aller prendre une Fievre en *Hollande*? Si vous étiez demeuré à *Londres*, nôtre Docteur eut empêché sûrement la Maladie, par le Régime ordinaire qu'il prescrit, & qu'il observe lui-même. Il vous eut fait faire

T 6 dans

* *Le Prince* Maurice *appelloit ordinairement Monsieur de* Saint-Evremond *son* GRAND-PAPA.

dans vôtre Chambre un Potage de Santé, avec un bon Chapon, un Jarret-de-Veau, du Seleri, & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux Perdrix, ou trois si j'y avois été, bien piquées, & de bon fumet. Il y auroit ajoûté un Hêtudeau, & un Pigeon de Voliere pour chacun. Le Vin de *Villiers* pris moderement, eut fait partie d'une simplicité honnête, & nécessaire pour se bien porter. Mais le cher Docteur entre dans ma Chambre : ne pouvant empêcher présentement la Maladie, il va vous dire les Remedes qu'il faut employer pour la guerison, *&c.*

PORTRAIT DU ROI.

ETRE Puissant & Juste, Ambitieux & Sage;
De toutes les Vertus faire à propos l'usage;
Patient, Moderé, Maître de ses Desirs,
Exact dans les Devoirs, sans gêner les Plaisirs;
Ne séparer jamais ses Interêts des nôtres;
Etre occupé toûjours pour le loisir des autres;
Faire servir sa Gloire au Bien de ses Sujets;
Grand Héros dans la Guerre, & bon Roi dans la Paix;
C'est avoir un Mérite à gouverner les Hommes,
Dont

Dont on ne voyoit point des Exemples laissés;
Mais on a pû trouver dans le tems où nous sommes
Ce qu'on cherchoit en vain dans les Siecles passés.
Celui qui par deux fois soûmit toute la Terre
A ses Décisions pour la Paix, pour la Guerre;
Dans la Guerre, intrépide aux Périls les plus grands,
Arbitre dans la Paix de tous les Differens;
Celui qui mit d'accord l'*Europe* avec l'*Asie*,
Et qui fit au Sultan recevoir le Traité,
Qu'à *Londres*, par son Ordre, on avoit arrêté;
Ce Prince, helas! ce Prince, a sa trame finie.
Si rien pourtant nous pouvoit consoler
C'est qu'au dehors il paroît tout regler:
Chez les Etats où chacun le déplore
Il a toûjours la même Autorité;
Mort ou vivant la Nation l'adore,
Et tout à *Londre* est si bien concerté
Qu'*Elisabeth* semble y regner encore.
Mais tu n'es plus un Exemple à donner,
Elisabeth, ta Gloire est effacée;
Depuis le Jour qu'ANNE au Thrône est placée,
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

LETTRE
A MR. DES MAIZEAUX.

JE ſuis fâché, Monſieur, de ne vous avoir pas renvoyé plûtôt le Livre de Monſieur *Bayle* *: je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lû avec beaucoup de plaiſir. Tout ce que vous me faites la grace de m'envoyer eſt ſi bien choiſi, qu'on ne trouve pas moins de ſatisfaction à le lire, que d'inſtruction; particulierement quand ce ſont des Ouvrages de Monſieur *Bayle*. Il donne un tour ſi agréable à ſa profonde Erudition, que l'on n'en eſt jamais dégoûté. Il eſt vrai que ſes Diſcuſſions Chronologiques me fatiguent un peu: mais elles ſont néceſſaires aux Hiſtoriens; & je trouve bien-tôt de quoi me dédommager amplement, dans les matieres qui ſuivent. Quel Charme ſeroit la Lecture, ſi tous les Savans avoient autant de Délicateſſe & de Juſteſſe d'Eſprit que lui! Mais au lieu de ces

* *Le dernier Tome du* DICTIONAIRE Hiſtorique & Critique, *de la ſeconde Edition.*

ces rares qualités, on ne trouve dans la plûpart des Auteurs qu'une Science confuſe, un faux Goût, & un Entêtement ridicule.

Que de Fous pour la connoiſſance
Que l'on a de l'Antiquité!
Mais bien plus Fou celui qui penſe
Que la juſte Poſterité
Saura venger ſa ſuffiſance
Du peu qu'on lui rend d'équité.

L'un ſe plaît aux choſes paſſées,
Que les Livres ſavent fournir;
Et l'autre veut que l'Avenir
Occupe toutes ſes penſées,
L'un ſe plaît à ce qui n'eſt plus,
L'autre à ce qui n'eſt pas encore;
Dans mon diſcernement confus,
Lequel eſt plus Fou, je l'ignore.

Qu'on admire le grand Savoir,
L'Erudition infinie,
Où l'on ne voit Sens, ni Génie;
Je ne ſaurois le concevoir:
Mais je trouve *Bayle* admirable,
Qui profond autant qu'agréable,
Me met en état de choiſir
L'Inſtruction, ou le Plaiſir.

Les

Les Gens du Monde ont certains Défauts, qui approchent assez du faux Goût, & de la Vanité ridicule des Savans.

J'estime beaucoup la Naissance;
S'il arrive pourtant qu'on en soit entêté,
On a pour le Mérite autant de négligence,
Que de soin pour la Qualité.

Rien n'est égal, rien ne ressemble,
Quand les deux se trouvent ensemble:
Il est vrai qu'un injuste Sort
Les souffre peu souvent d'accord.

Tel est sans choix prodigue en sa Dépense,
Le trop de Luxe a son Esprit gâté;
Tel fait entrer dans sa Magnificence,
Le Goût exquis avec la Propreté:
Qu'on évite de l'un la moindre ressemblance;
Que l'autre, s'il se peut, en tout soit imité.

Mais par-là du vrai Bien a-t-on la jouïssance?
Par-là peut-on venir à la Félicité?
C'est de quoi nous n'avons aucune experience;
Ce vrai Bien à Mortel n'est jamais arrivé:
On a beau le chercher sur la Terre & sur l'Onde,
On auroit fait le tour du Monde,
Sans l'avoir nulle part trouvé.

En

En effet, il n'y a qu'une parfaite Résignation aux Ordres de la Providence, qui puisse nous rendre veritablement heureux.

Vivons tranquillement, vivons dans l'assûrance,
A qui nôtre *Malherbe* a consacré ces Mots:
Vouloir ce que Dieu veut est la seule Science
Qui nous met en repos *.

Mais n'est-ce pas aller contre l'Ordre de cette Providence, que de se persecuter de la maniere du monde la plus barbare, parce qu'on n'a pas les mêmes Sentimens sur la Religion? comme si la Persuasion pouvoit s'étendre au delà des Lumieres; & qu'il dépendît de nous, de croire ce que nous voulons. Cependant tous ces Maux ne finiront point, que l'on ne redonne à la Religion les anciens Droits qu'elle avoit sur nôtre Cœur.

Au lieu de disputer toûjours sur la Créance
Par trop d'attachement à son Opinion;
Regardons comme on vit, sans chercher comme on pense,
Et dans le Bien qu'on fait trouvons nôtre Union.

Dans

* Malherbe *dans la* CONSOLATION à Mr. du Perier sur la Mort de sa Fille.

Dans la derniere Converſation que nous avons euë enſemble, vous me dites certaines Particularités du ROMAN DE LA ROSE, que je voudrois bien voir plus au long.

LETTRE
DE MR. DES MAIZEAUX, A MR. DE SAINT-EVREMOND,
Sur le ROMAN DE LA ROSE.

VOICI, Monſieur, les Particularités que vous m'avez demandées ſur le ROMAN DE LA ROSE. Elles ne m'ont pas coûté beaucoup. Trois ou quatre de nos Auteurs me les ont preſque toutes fournies : je n'ai eû que la peine de les ramaſſer.

Le ROMAN DE LA ROSE eſt proprement un Cours de Philoſophie Amoureuſe : c'eſt un Syſtême d'Amour, ou, pour parler avec nos anciens Auteurs, *les Commandemens d'Amour pour parvenir à la Jouïſſance.* Cet Ouvrage fut commençé par

par *Guillaume de Lorris* *, & achevé par *Jean Clopinel*, surnommé de *Meun*, parce qu'il étoit né à *Meun* sur *Loire* †. On prétend que le Nom de *Clopinel* lui fût donné, à cause qu'il étoit boiteux. *Guillaume de Lorris* § avoit entrepris cet Ouvrage, pour plaire à une Dame qu'il aimoit: mais il mourut environ l'An 1260. sans avoir pû l'achever. *Jean de Meun* le continua quarante Ans après la Mort de *Lorris*. Il nous a appris lui-même cette Particularité, dans la Plainte prophetique qu'il fait faire à l'Amour. Le Passage est un peu long: mais peut-être ne serez-vous pas fâché de le lire.

> *Voyez Guillaume de Loris* ‡
> *A qui ialousie contraire*
> *Faict tant dangoisse & de maltraire*
> *Quil est en peril de mourir*

Son

* *Il étoit natif de la Ville de* Lorris *en* Gâtinois, *& il y a apparence que c'est de-là qu'il a pris son Nom.*

† *Voyez* Fauchet, RECUEIL DES ANCIENS POETES FRANÇOIS; *&* la Croix du Maine, BIBLIOTHEQUE des Auteurs François.

§ Fauchet *&* la Croix du Maine *disent qu'il étoit Jurisconsulte.*

‡ LE ROMMANT DE LA ROSE *fol.* cc *& suiv. de l'Edition de* Paris *chez* Galliot du Pré 1529.

Son ne penſe le ſecourir.
Il me conſeillaſt voulentiers
Car il eſt de mes familiers
Et droit fuſt, car par lui meſment
En ceſte paine vrayement
Fuſmes pour noz gens aſſembler
Affin de bel acueil embler,
Mais il dit quil neſt aſſez ſage
Si ſeroit ce moult grant dommage
Si tel loyal ſergent perdoye
Quand ſecourir le peulx & doye
Puis quil ma ſi tresbien ſeruy
Quil eſt bien vers moy deſſeruy.
Il fault que praingne mon atour
Pour rompre les murs de la tour
Et pour le fort chaſteau aſſeoir
Auecques tout le mien pouoir.
Plus encore me doit ſeruir
Car pour ma grace deſſeruir
Il doit commencer vng Rommantz
Ou ſeront mis tous mes commantz
Et iuſques la le finira
Que luy & bel acueil dira
Qui languiſt or en la priſon
A douleur & ſans meſpriſon
Tous mes ſens or ſont eſmayez
Quentroblie vous ne m'ayez,

Ien

Ien ay grant dueil & desconfort.
Iamais rien nest qui me confort
Si ie pers vostre bien vueillance
Car ie nay plus ailleurs fiance,
Toutesfois iay perdu espoir
Dont quasi suis en desespoir.
Cy se reposera Guillaume
Dont le tombeau soit plain de baulme
Dencens de myrrhe daloez
Tant ma seruy tant ma loez.
Et puis viendra Iehan Clopinel
Au cueur gentil au cueur ysnel
Qui naistra dessus Loire a Meun
Lequel & a saoul & a ieun
Me seruira toute sa uie
Sans auarice & sans enuie
Et sera si tressaige hom
Qui naura cure de raison.
Qui mes oignemens hait & blasme
Combien quilz flairent plus que basme
Et sil aduient comment quil aille
Quen aucun cas icelluy faille
Car il nest aucun qui ne peche
Tousiours a chascun quelque teche
Le cueur vers moy tant aura fin
Que tousiours au moins a la fin
Quant en coulpe se sentira

Du

Du forfait se repentira
Et ne vouldra par lors tricher
Il aura le Rommant si cher
Que tout le vouldra par fournir
Si temps & lieu luy peut venir
Car quant Guillaume cessera
Iehan si le continuera
Apres sa mort que ie ne mente
Des ans passez plus de quarante
Et dira lors pour la meschance
Et pour paour de desesperance
Quil nait de bel acueil perdue
La beniuolence auant eue
Et si ay ie perdu espoir
A peu que ne men desespoir
Et toutes les autres parolles
Tant soient elles sages ou folles
Iusqua tant qu'il aura cueillie
Sur la branche verte fueillie
La tresbelle rose vermeille
Ains quil soit iour & quil sesueille.

Jean de Meun avoit beaucoup de Savoir & d'Erudition. Il étoit de l'Ordre des Freres Prêcheurs, Docteur en Théologie, & avec cela grand Orateur, Philosophe, & Mathematicien. Il a composé plusieurs Livres, & fait diverses Tra-

Traductions *; entr'autres celle du Traité de *Boëce* DE LA CONSOLATION, qu'il dédia à *Philippe le Bel.* Voici le debut de sa Dédicace, où il parle des Ouvrages qu'il avoit déja composés †: *A ta Royale Majesté, tres-noble Prince, par la grace de Dieu Roy des François, Philippes le quart, ie Jehan de Meung, qui iadis au Romans de la Rose, puis que Ialousie ot mis en prison Belaccueil, enseigné la maniere du Chastel prendre, & de la Rose cueillir, & translaté de Latin en François, le liure de Vegece de Cheualerie: & le liure des merueilles de Hirlande: & le liure des Epistres de Pierre Abeillard & Helois sa femme: & le liure de Aelred, de spirituelle amitié: enuoye ores Boëce de Consolation, que i'ay translaté en François: iaçoit ce que entendes bien Latin*, &c.

Ces deux Auteurs sont généralement estimés de tous nos Ecrivains. *Pasquier* les préfere à tous les Poëtes d'*Italie*. „ Sous le Regne de Saint Louys, *dit-* „ *il* §, nous eusmes Guillaume de Lor- „ ry, & sous Philippe le Bel Iean de „ Me-

* *On en peut voir le Titre dans* la Croix du Maine.

† Fauchet, *ubi supra.*

§ RECHERCHES de la France, *Liv. VII. Chap. 3. p. m. 603.*

„ Mehun, lesquels quelques vns des nos-
„ tres* ont voulu comparer à Dante Poë-
„ te Italien : Et moy ie les opposerois
„ volontiers à tous les Poëtes d'Italie,
„ soit que nous considerions, ou leurs
„ mouëlleuses sentences, ou leurs belles
„ loquutions, encores que l'œconomie
„ générale ne se rapporte à ce que nous
„ pratiquons aujourd'hui : Recherchez
„ vous la Philosophie Naturelle ou Mo-
„ rale ? elle ne leur defaut au besoin:
„ Voulez vous quelques sages traits, les
„ voulez vous de follie? vous y en trou-
„ uerez à suffisance, traits de follie tou-
„ tesfois dont pourrez vous faire sages.
„ Il n'est pas que quand il faut repasser
„ sur la Theologie, ils se monstrent n'y
„ estre apprentis. Et tel depuis eux a
„ esté en grande vogue, lequel s'est en-
„ richy de leurs plumes, sans en faire
„ semblant. Aussi ont ils conserué, &
„ leur œuvre, & leur memoire jusques
„ à huy, au milieu d'vne infinité d'au-
„ tres, qui ont esté enseuelis avec les
„ ans dedans le cercueil des tenebres.
„ Clement Marot les voulut faire parler
„ le langage de nôtre temps, affin d'in-
„ uiter

* *Voyez* Fauchet.

„ uiter les esprits flouëts à la lecture de
„ ce Roman. Qui n'est autre chose qu'un
„ songe dont le principal subiect est l'A-
„ mour : En quoi on ne sauroit assez
„ louer cette inuention. Car pour bien
„ dire, les effects de l'Amour ne sont
„ entre nous que vrais songes. C'est pour-
„ quoy Guillaume de Lorry, presuppose
„ que ce fut en la primeuere, saison ex-
„ pressement dediée à cet exercice. Ces-
„ tui n'eut le loisir d'aduancer grande-
„ ment son liure : mais en ce peu qu'il
„ nous a baillez *, il est, si ainsi ie l'o-
„ se dire, inimitable en descriptions. Li-
„ sez celle du Printemps, puis du Temps,
„ ie deffie tous les anciens, & ceux qui
„ viendront apres nous d'en faire plus à
„ propos. Iean de Mehun est plus sça-
„ vant que Lorry, aussi eust il plus de
„ loisir & de subiect que son deuancier.

Le Pere *Bouhours* n'en parle pas avec moins d'éloge que *Pasquier* : *Les Auteurs*, dit-il †, *qui vinrent sous Saint* Louïs, *& sous* Philippe *le Bel*, *commencerent à orner un peu la langue ; vous jugez bien que ces pre-*

* *Il n'en a fait qu'environ la cinquiéme partie.*

† ENTRETIENS d'Ariste & d'Eugene ; *II. Entretien p. m.* 106.

premiers ornemens furent fort ſimples, dans un ſiécle où regnoit la ſimplicité. Mais enfin tous ſimples qu'ils étoient, ils ne laiſſoient pas d'être des ornemens. Le plus célébre d'entre ces Auteurs, & celui à qui nôtre langue doit ſes premieres beautez, fut Jean de Meun, *ſurnommé le Pere, & l'Inventeur de l'Eloquence Françoiſe. Le* Roman de la Roſe, *qu'il continua après la mort de* Guillaume de Lorris, *eſt le premier livre François qui a eû quelque réputation. Il fut eſtimé non ſeulement pour l'élegance du ſtile, mais auſſi pour le fond de la Doctrine; car on y a cherché des myſteres qui paſſent la galanterie, & à quoy probablement l'Auteur ne penſa jamais: mais il eſt toûjours des chercheurs d'allegories, comme des chercheurs de pierre philoſophale.*

Il eſt pourtant vrai que les Chimiſtes ont prétendu trouver le Grand-Oeuvre dans ce Roman; & il n'en faut pas être ſurpris, puis qu'ils le voyent clairement dans le CANTIQUE DES CANTIQUES. D'autres ſe ſont divertis à y découvrir une eſpece de Théologie Morale*: mais le fameux *Gerſon*, Chancelier de

* *Voyez le Diſcours qui eſt à la tête de l'Edition de* Galliot du Pré.

de l'Université de *Paris*, bien éloigné de cette Pensée, l'a regardé comme un Livre très-dangereux, & a fait un Ouvrage exprès pour le décrier *. Enfin il s'est trouvé des gens qui l'ont pris pour une Satyre contre le beau Sexe, & l'ont refuté de toute leur force; comme *Martin Franc*, qui a fait un Livre après la Mort de *Meun*, intitulé LE CHAMPION DES DAMES †. Il ne se trompoit pas beaucoup. *Jean de Meun* avoit si peu ménagé les Femmes dans cet Ouvrage, qu'elles résolurent de s'en venger: mais il se tira d'affaire par un trait de Plaisanterie. Le Président *Fauchet*, qui nous a conservé cette Historiette, la narre d'une maniere si simple & si naïve, que je me servirai de ses propes termes.

„ Iean de Meung, *dit-il*, cuida estre
„ payé de la mesme monnoye qu'Ovide
„ son maistre: pource qu'une partie des
„ dames de court mal renommées, moi-
„ nes, hypocrites, & autres gens vicieux
„ qu'il avoit taxez en ses livres, luy sus-
„ citerent beaucoup d'ennemis. Mes-

 „ mes

* La Croix du Maine.

† Martin Franc *natif de la Comté d'*Aumale *en* Normandie, *étoit Prevôt & Chanoine de* Lauzanne. *Voyez* Fauchet & la Croix du Maine.

„ mes les dames faschées de ces vers trop
„ piquans :

„ *Toutes estes, serez, ou fustes,*
„ *De faict, ou de volonté, putes ;*

„ delibererent un jour de l'en chastier.
„ Duquel danger il se sauua gentiment
„ en ceste maniere. Maistre Iean de
„ Meung estant venu à la Court pour
„ quelque occasion, fut par les dames ar-
„ resté en vne des chambres du logis du
„ Roy, estant enuironné de plusieurs
„ seigneurs : lesquels pour auoir leur bon-
„ ne grace, auoyent promis le represen-
„ ter, & n'empescher la punition que
„ elles en voudroient faire. Mais Iean
„ de Meung les voyant tenir des verges,
„ & presser les Gentils-hommes de le
„ faire despoüiller, il les requit luy vou-
„ loir octroyer vn don : iurant qu'il ne
„ demanderoit pas remission de la puni-
„ tion qu'elles attendoient prendre de luy
„ (qui ne l'auoit meritée) ains au con-
„ traire l'aduancement. Ce qui luy fut
„ accordé à grand' peine, & à l'instante
„ priere des seigneurs. Alors Maistre
„ Iehan commença à dire : Mes dames,
„ puisqu'il faut que ie reçoiue chasti-
„ ment

„ ment, ce doit eſtre de celles que i'ay
„ offenſées. Or n'ay-ie parlé que des
„ meſchantes, & non pas de vous qui
„ eſtes icy toutes belles, ſages, & ver-
„ tueuſes: partant celle d'entre vous qui
„ ſe ſentira la plus offenſée, commence
„ à fraper, comme la plus forte putain
„ de toutes celles que i'ay blaſmées. Il
„ ne ſe trouua pas vne d'elles qui vouluſt
„ auoir ceſt honneur de commencer,
„ craignant d'emporter ce tiltre infame.
„ Et Maiſtre Iehan eſchappa, laiſſant
„ aux Dames une vergongne: & don-
„ nant aux Seigneurs là preſent, aſſez
„ grande occaſion de rire: car il s'en
„ trouua aucuns d'eux, à qui il ſembloit
„ que telle ou telle deuoit commencer,
„ mais les mieux appris rompirent ce
„ iugement, pour euiter au debat qui en
„ fuſt ſuiui.

Vous voyez par là, Monſieur, que *Jean de Meun* joignoit à une Satyre fine & délicate, une grande Préſence d'Eſprit. Ces deux Talens ne vont pas toûjours enſemble. Le tour qu'il joüa à ſes Confreres, vous le fera encore mieux connoître. Il avoit ordonné par ſon Teſtament * qu'on l'enterrât dans leur Egliſe,

 &

* *Voyez* Fauchet.

& il leur avoit legué un Coffre avec tout ce qui étoit dedans, à condition néanmoins qu'il ne leur feroit remis entre les mains, qu'après qu'on l'auroit inhumé. A peine la Cérémonie fut-elle achevée que les Jacobins allerent chercher ce Coffre, & ils n'y trouverent que des Fueilles d'Ardoise, dont il se servoit apparemment pour tracer des Figures de Mathematique. Cela les mit dans une si furieuse colere, qu'ils déterrerent son Corps: mais la Cour de Parlement en ayant été avertie, ordonna qu'il fut honorablement enterré dans le Cloître du Convent, malgré toutes les oppositions de ces bons Moines.

Le ROMAN DE LA ROSE a été reduit en Prose par *Jean Moulinet* *, qui l'a enrichi de plusieurs Allegories de son Invention. Il a mis ces quatre Vers à la tête de son Ouvrage:

C'est le Roman de la Rose
Moralisé clair & net,
Translaté de Vers en Prose
Par vostre humble Moulinet.

J'ou-

* *Chanoine de* Valenciennes. *Il fleurissoit environ l'An* 1480. *Voyez* la Croix du Maine.

J'oubliois de vous dire, Monſieur, que le Langage de tous les Exemplaires imprimés du ROMAN DE LA ROSE, eſt different de ce qu'il étoit d'abord. On l'a changé en un François plus moderne * : & de-là vient que les Imprimés different beaucoup les uns des autres; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux Changemens. Nous avons vû que *Paſquier* dans ſes RECHERCHES blâme *Marot* d'en avoir fait une Reviſion : il s'explique encore plus fortement dans ſes LETTRES †. *Il n'y a homme docte entre nous*, dit-il, *qui ne liſe les doctes eſcrits de Maiſtre Alain Chartier..... & qui n'embraſſe le Romant de la Roſe; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'euſt voulu habiller à la moderne Françoiſe.* Cependant il eſt ſûr que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a alteré les Manuſcrits, auſſi bien que les Copies imprimées : & il eſt très-difficile d'en trouver, qui ayent échapé à la Diligence indiſcrete de ces Reviſeurs. Ils ont crû

V 4 „ ren-

* La Croix du Maine, *ubi ſupra.*

† *Liv. II. dans la Lettre à Mr.* Cujas *p. m.* 104. & 105.

rendre l'Ouvrage meilleur, & ils n'ont fait que le gâter. On ne reconnoît plus dans ces Exemplaires retouchés, l'état où étoit nôtre Langue dans le treiziéme Siecle : on lui a ôté cette Naïveté & cette Grace qu'elle avoit alors, malgré toute son imperfection. C'est à peu près la même chose que si l'on s'avisoit aujourd'hui de revoir nos Auteurs du quinziéme ou seiziéme Siecle, pour les rapprocher de nôtre maniere d'écrire. Mais afin que vous puissiez mieux juger, Monsieur, de l'énorme Difference qu'il y a entre les Exemplaires imprimés & les plus anciens Manuscrits, j'ajoûterai ici le Commencement du ROMAN DE LA ROSE, tel qu'il se trouve dans un Manuscrit de la Bibliotheque d'*Oxford*, qui est très-bien écrit sur du Velin, avec de fort jolies Figures en miniature. C'est une Marque de son Antiquité. Je mettrai à côté l'Edition imprimée, dont vous venez de voir un Lambeau. Vous pourrez juger par-là du Génie, & du Stile de *Guillaume de Lorris*.

MANUSCRIT D'OXFORD.	EDIT. DE GALLIOT DU PRE'.
Ci commence le romanz de la rose	*Cy est le rommant de la rose*
Ou lart damour est toute enclose.	*Ou tout lart damours est enclose.*
Maintes gens dient que en songes	Maintes gens vont disant que songes
Na se fables non & mensonges	Ne sont que fables & mensonges
Mes len puet tels Songes songier	Mais on peult tel songe songer
Qui ne sont mie mensongier	Qui pourtant nest pas mensonger
Ains sont apres bien aparant	Ains est apres bien apparent
Si ien puis bien traire agarant	Si en puis trouuer pour garant
Li aucteur qui ot non macrobes	Macrobe vng acteur treassable
Qui ne tint pas songes a lobes	Qui ne tient pas songes a fable
Ainsois escript la uision	Aincoys escript la vision
Quil auint au roy Cyprion.	Laquelle aduint a Scipion.
Quicunques cuide ne qui die	Quiconques cuyde ne qui die
Q' soit foleur ou musardie	Que ce soit vne musardie
De croire que songes auiegnent	De croire quaucun songe aduienne
Qui ce voudra pour fol me tiegnet	Qui vouldra pour fol si men tienne,
Car endroit moy ai ie fiance	Car quant a moy iay confiance
Q' songes soit segne fiance	Que songe soit signifiance
Des biens aus gens ou des ainuis	Des biens aux gens & des ennuytz
Que li plusieurs songent denuis	La raison, on songe par nuytz
Maintes choses couuertement	Moult de choses couuertement
Q' len voit puis apertement.	Quon voit apres appertement.
Le vintesime an de mon aage	Sur le vingtiesme an de mon eage
V point quamours prent le paage.	Au point quamours prent le peage

Les ienes gens couchie mestoie	Des ieunes gens , couchez malloye
Vne nuit si com ie soloie	Vne nuyt comme ie souloye
Et mie dormoie mout forment	Et de fait dormir me conuint
Si vi.I. songe en mon dormant	En dormant vng songe maduint
Qui mout fut bel & mout me plut	Qui fort beau fut a aduiser
	Comme vous orrez deuiser
	Car en aduisant moult me pleut
Mes en ce songe onq̃s riens nut	Et oncques riens au songe neut
Q'auenu trestout ne soit	Qui du tout aduenu ne soit
Si com li aucteur racontoit	Comme le songe recensoit
Or vueil ce songe rimoier	Lequel vueil en rime deduire
Pour nos cuers plus ialeesoier	Pour plus a plaisir vous induire
Quamours le me prie & comande,	Amours men prie & le commande,
Et ce nuls hons qui me demande	Et si daduenture on demande
Comment ie vueil que cis romans	Comment ie vueil que ce rommant
Soit apele que ie commans	Soit appelle sache lamant
Ce est li romans de la rose	Que cest le rommant de la rose
On lart damours est toute enclose.	Ou lart damour est toute enclose.
La matiere en est bonne & nueue	La matiere est belle & louable
Or doint Diex que en gre la resoiue	Dieu doint quelle soit aggreable
Celle pour ciu ie lai enpris	A celle pour qui iay empris
Cest celle qui tant a de pris	Cest une dame de hault pris
Et tant est digne destre amee	Qui tant est digne destre aymee
Quelle doit estre rose clamee.	Quelle doit rose estre clamee.

BIL-

BILLET.

A Madame de ***.

J'Envoye savoir si la fatigue que vous eûtes hier, ne fut pas aussi grande que le plaisir de voir la Cérémonie *. Si vous avez eu la Compagnie des Chanoines, comme je n'en doute point, je ne vous plains pas. Ils ont des Remedes contre l'Ennui & la Langueur qu'on trouve en ces sortes d'Occasions. Le Doyen de *Guernezey* disoit, *qui dit* Chanoine *dit* Hospitalier; c'est leur Institution, & celui qui ne feroit pas bonne chere à son Hôte donne matiere à un Dévolu, & mérite de perdre son Canonicat: danger, que Monsieur *Sartre* n'a jamais couru. Je souhaiterois que vous eussiez souvent son commerce: je croi que celui de Monsieur *Breval* ne peut être que très-bon, & que vous vous serez assez bien trouvée des Graces que le Seigneur fait à son Eglise.

* *Le Couronnement de la Reine, le 2. de Mai 1701.*

A LA MEME

J'Ai d'excellent Pain ; je n'ai point de Beurre aujourd'hui, & je ne saurois fournir ma part du Déjûner : Monsieur de *Montandre* * employeroit de bon cœur une partie de son Gain en Pêches. Je ne sai si c'étoit aujourd'hui que cette petite Troupe déjûnante devoit s'assembler. Quelque Travers qu'il y ait dans l'Esprit des Femmes, il n'y en a pas assez pour leur rendre un Vieillard agréable ; & je croi qu'on peut se passer de moi par tout, horsmis au Jeu, où le Perdant ne déplaît jamais à l'heure qu'il perd : on retrouve ses desagrémens quand il a perdu, & payé.

* *Mr. le Marquis de* Montandre, *présentement (en 1705). Major Général de sa Majesté Portugaise.*

LETTRE

A MR. SILVESTRE.

Vous ne sauriez croire la joye que j'ai eue de voir arriver le Pâté. Outre

tre qu'un Pâté de Perdrix eſt conſidera-
ble par lui-même, il m'a rappellé l'idée
de Mylord *Montaigu*, la vôtre, celle de
toute la bonne Compagnie qui eſt à *Bough-
ton*, & m'a fait imaginer vivement tou-
tes les Beautés que je n'y ai pas vûës.
J'en ſuis informé par tous ceux qui y ont
été. Mylord *Gallway*, bon Connoiſſeur
en toutes choſes, m'a dit, que la Caſca-
de de *Boughton* eſt la plus parfaite & la
plus achevée qu'il ait vûë; qu'il y a de
plus grandes Pieces d'Eau à *Verſailles* & à
Chantilly; mais que s'il avoit à donner un
Modelle de ces ſortes d'Ouvrages-là, il
donneroit la Caſcade de *Boughton* au pré-
judice de toutes les autres. Monſieur *Le
Coq* en a fait la deſcription dans une fort
grande Lettre: Monſieur de *Montandre*
en parle à peu près comme eux.

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de ſon
propre mouvement, il me rend un des
plus préſomptueux Hommes du monde;
quand vos inſpirations l'auroient détermi-
né, je lui aurois toûjours une fort gran-
de obligation, & ne ſerois pas fâché de
lui en avoir ſouvent de la ſorte. Je crains
qu'il n'y ait une eſpece d'ingratitude à
faire des diſtinctions ſi délicates. Quel-
que vanité qu'il puiſſe y avoir, je veux

 croi-

croire que Mylord a songé premierement à moi, & que vous l'avez fait souvenir de tems en tems du dessein qu'il avoit eu.

Depuis ma Lettre écrite Monsieur de *La Pierre* est arrivé, qui m'a donné onze Pêches, *qui valent onze Cités*, pour parler comme les *Espagnols*, quand ils veulent faire valoir les Présens qu'ils reçoivent. Les Douleurs que je ressens présentement me rappellent à mon Mal. Je voudrois bien que vous m'eussiez gueri avec le Régime de *Boughton*, les Perdreaux, les Truffles, *&c.* Si vous étiez ici il ne seroit besoin que de vos Regards. Il n'y a point de Maladie qui puisse tenir contre les *Corpuscula*, *Effluvia*, *Emanationes*, *Simulacra Sanitatis*, qui partent de vos Yeux. Je souhaite avec beaucoup d'impatience d'en recevoir les effets.

BILLET.

*A Madame de ****.

QUAND je joüe chez vous, je perds sûrement; mais j'ai la consolation que

que vous gagnez quelque chose de ce que je perds : quand je joüe ailleurs, j'ai le déplaisir que ce n'est pas vous qui gagnez mon Argent, & la peur que vous ne perdiez chez vous le vôtre. Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire; j'entens de perdre au Jeu: car pour de *Soudainetés*, Mot consacré par Madame *Mazarin*, j'en crois être exemt.

A LA MEME.

JE croyois vous faire aller jusqu'aux *Idées innées*; mais je voi qu'à peine allez-vous aux *Axiomes*. Laissons là Science: *Salomon*, le plus sage des Hommes, a dit que la Science étoit *affliction de Chair*. Ne pouvant réjouïr celle des Dames, il est de l'Honnêteté & de la Bienséance de ne la pas affliger. Si le changement d'une Guinée, ou la Guinée entiere pouvoit mériter aujourd'hui quelque entrée en vôtre Maison; je tâcherois de me donner ce Mérite-là: non pas par l'Argent, mais par la Maniere honnête & galante que j'aurois à le perdre.

BIL-

BILLET
A MR. SILVESTRE.

IL y a environ dix Ans que Mylord *Montaigu* nous apprit, à Madame *Mazarin* & à moi, ce que c'étoit que *Depontani*. Je pensois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coûtumes des *Romains*; il s'en faloit *Festus*, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas si bien. *Depontani* étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au Public & aux Particuliers, que l'on jettoit du haut du *Pont* dans la Riviere. Ce Discours m'allarma; jugez si je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernieres appréhensions:

Urget præsentia Turni.

Je supplie Mylord *Montaigu* de ne me pas mettre au nombre des *Depontani*, mais de contribuer à me faire demeurer au Monde autant de tems que la Nature le permettra. Pour vous, Monsieur le Doc-

Docteur, qui devez avoir ſoin de ma vieille Maſſe, & la ranimer par vos Regards ſalutaires, d'où vient que vous avez été ſi long-tems ſans me voir? Si vous n'étes pas plus aſſidu, je reprendrai ces petits Corps, ces Atomes de Santé que je vous ai donnés.

BILLET

*A Madame de ***.*

JE fais tout ce que je puis pour redevenir Jeune, & n'en puis venir à bout. Je ſonge au College, je retourne à l'Etude de la Grammaire; & tout cela inutilement. Si *Betty*, toute jeune qu'elle eſt, vouloit ſe défaire de trois ou quatre Ans, elle n'a qu'à lire les DECISIONS DE L'ACADEMIE*, fort propres à rappeller, du moins, l'idée de la Jeuneſſe. A parler ſerieuſement, vous y verrez cent Vetilles de Langue, aſſez néceſſaires à qui veut parler François exac-

* REMARQUES ET DECISIONS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, recueillies par M. L. T.

exactement, & le prononcer comme il faut. Monsieur de *Miremont* a mon autre Livre de *Brantome* depuis huit jours. Si vous aviez quelque Partie d'Hombre digne de nous, vous n'avez qu'à faire dire à mon Porteur OUI, pour ne pas vous donner la peine d'écrire. Un Billet feroit pourtant beaucoup mieux.

A LA MEME.

MONSIEUR *Rouviere* a gagné vos bonnes graces pour deux Jonquilles: à l'Age où je suis il faut faire un Présent plus considerable; je vous en envoye cinq. Je ne ferois pas en peine des Faveurs, si j'en savois faire un bon usage. Mandez-moi ce que vous ferez après dîner. Je signois toutes mes Lettres à Madame *Mazarin*, quand j'étois fort bien avec elle, comme *Don Quichote* les siennes à *Dulcineé*; LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE: elle signoit les siennes comme *Dulcinée* à *Don Quichote*.

A Mr. SILVESTRE,

STANCES IRREGULIERES.

DOCTEUR aux regards salutaires,
Qui par vos rayons de Santé,
Menacez les Apotiquaires
D'une prompte inutilité.

Anti-basilic dont la vûë
Sait guerir comme l'autre tuë;
Qui vous a fait tant retarder?
Docteur, venez me regarder.

Depuis le premier de Novembre,
J'ai gardé tous les jours la Chambre,
Dans un état fort ennuyeux;
J'attens pour en sortir le secours de vos Yeux.

Cette Vertu surnaturelle
Attachée à vôtre Prunelle,
Vient d'agir selon mes souhaits;
A peine je la voi que j'en sens les effets.

Rendons graces au Ciel de nous trouver en vie
Dans le tems qu'on travaille à détruire la Mort,
Et

Et que *Silvestre*, au moins, détruit la Maladie ;
Pouvions-nous esperer jamais un si beau sort ?

Mais quelqu'un me dira ; cette même Nature
Qui nous fait voir le jour mene à la Sepulture,
Et malgré tous ces beaux discours
On meurt, & l'on mourra toûjours.

Quoi ! veux-tu, par le vrai, te rendre miserable ?
Veux-tu donc voir par lui sans cesse tes malheurs ?
Souvent le faux donne un Bien veritable,
Ch[illegible]un au faux peut trouver ses douceurs ;
Si vous ôtez du Monde les Erreurs,
Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silvestre moins ingénieux
Quitteroit le Talent de plaire,
Et prenant un Air serieux
A son naturel tout contraire,
Ne gueriroit plus par ses Yeux.
Comme il avoit toûjours sû faire.

Celui qui voulut à nos Corps
Rendre leur nature immortelle *,
Sût donner de si beaux dehors
A son Opinion nouvelle,
Que le Vrai tout confus alors
N'osoit paroître devant elle.

* Mr. Asgil.

O toi, qui caufes nos ennuis,
Indifcrete & defagréable
Verité, cache-toi dans le fonds de ton Puits,
Et nous laiffe goûter les douceurs de la Fable.

BILLET

*A Madame de ***.*

JE vous fouhaite une bonne Année. Souhaiter eft la feule chofe que je puis faire: fi vous vouliez pourtant, je ferois quelque chofe de plus; ce feroit de vous donner un Repas avec Monfieur *Silveftre*. Si j'euffe crû vous trouver chez vous, je vous aurois porté le Souhait que je vous envoye. On ne vous trouve jamais. J'ajoûterai fix Vers à ma Profe.

Puiffent les bonnes Deftinées
Me donner dix ou douze Années!
Puiffiez-vous avoir en effet
Efprit content, Santé parfaite,
Et tout le Bien que vous fouhaite
La Marquife de *Gouvernet!*

A

A LA MEME.

JE suis bien fâché de ne m'être pas trouvé au Logis, quand vous me fites l'honneur d'y envoyer. Mandez-moi s'il y a quelque service à vous rendre ; j'y cours. Si vous gardez la Maison, je ne manquerai pas de m'y rendre. Disposez d'un Homme qui passe les Nuits aussi mal que vous ; mais par des causes bien differentes de nos Insomnies. Puissiez-vous perdre les vôtres agréablement ! je suis au desespoir de n'être plus capable de vous les ôter ;

Je vous tirerois de l'épreuve
D'*être longtems Sage & Veuve* :
Ne pouvant devenir l'Objet de vos Amours,
Puissiez-vous la faire toûjours.

Sur la Tirannie de la Raison.

LA Raison est d'un triste usage,
Qu'il est ennuyeux d'être Sage !
De vivre toûjours gravement

Sous

Sous les ordres du Jugement;
De refléchir toute sa vie
De peur de faire une folie!

L'Amour n'eut jamais de liens,
Raison, si fâcheux que les tiens:
En Amour, on aime ses Peines;
Raison, tu combats nos Desirs,
Contrains ou choques nos Plaisirs;
C'est de toi proprement que nous portons les chaînes.

C'est toi qui causes les Rigueurs,
Que nous trouvons avec les Dames:
Tu mets le Scrupule en leurs Ames,
Tu fais le Tourment de leurs Cœurs;
Sans toi, sans toi l'Amour n'auroit que des Douceurs.

BILLET.

*A Madame de ***.*

MANDEZ-MOI si vous étes dans la même résolution où vous étiez hier pour la Visite de Madame *Bond*.

Fem-

Femme est un Animal aimable,
Mais de sa nature muable;

dit un ancien Poëte. Vous avez la qualité d'*aimable*: comme vous n'avez rien des défauts du Sexe, le dernier ne vous touche pas.

A LA MEME.

MADAME *Bond* sera chez elle: si vous voulez vous y trouver à quatre heures, ou quatre heures & demie, je ne manquerai pas de m'y trouver aussi, & de vous y faire le Compliment que Madame *Mazarin* me faisoit faire au Roi; *très-humble & très-obeïssant Serviteur* *.

* *Madame* Mazarin *railloit souvent Mr. de* St. Evremond *sur ce qu'un jour le Roi lui ayant demandé* s'il étoit toûjours Amoureux, *il fit une profonde Reverence & dit*, *qu'*il étoit son très-humble & très-obéïssant Serviteur.

LET-

LETTRE

A Mr. LE COMTE

MAGALOTTI,

Du Conseil d'Etat de S. A. R. *Monseigneur le Grand-Duc de* Toscane.

Que vous étes heureux, Monsieur! Il y a plus de trente Ans que j'ai l'honneur de vous connoître : vos Années vous ont fait aquerir un grand Savoir; vous ont fait avoir beaucoup d'experience, beaucoup de consideration, sans vous avoir rien ôté de la vigueur du Corps & de l'Esprit: les miennes plus nombreuses à la verité, m'ont été moins favorables. Elles ne m'ont rien laissé de la vivacité que j'ai euë, & du meilleur temperament du monde que j'avois. Au reste, Monsieur, je vous suis fort obligé de m'avoir écrit en Italien : si vous aviez pris la peine de m'écrire en François, vous m'eussiez laissé la honte de

voir un Etranger entendre beaucoup mieux que moi la Beauté & la Délicateſſe de ma Langue. Il eſt vrai que preſque toutes les Nations de l'*Europe* auroient partagé cette honte-là, car il n'y en a point dont vous ne parliez la Langue plus élegamment que leurs plus Beaux-Eſprits ne ſauroient faire.

Je vous aurai fait beaucoup de tort dans l'opinion qu'avoit Monſieur le Marquis *Rinuccini* * de vôtre Diſcernement: la Réputation que vous m'avez voulu donner auprès de lui, aura gâté la vôtre. On eſt fort ſatisfait de lui en cette Cour; de ſa Perſonne, de ſon Procedé, & de ſa Converſation. J'y ai trouvé tout l'agrément qu'on pourroit deſirer. Monſieur le Cavalier *Giraldi*, qui eſt bien ici avec tout le monde, lui donne toutes ſes Connoiſſances, dont il n'aura que faire quand il voudra ſe montrer: ſa préſence le met hors d'état d'avoir beſoin de bons offices. Avant que de finir, je vous ſupplierai, Monſieur, de faire valoir auprès de S. A. R. la profonde Reconnoiſſance que je conſerverai juſqu'au dernier moment, de toutes les Bontés qu'elle a euës pour

* *Envoyé extraordinaire du Grand-Duc, pour complimenter la Reine ſur ſon Avenement à la Couronne.*

pour moi. Je dois aux Liberalités de son bon Vin de *Florence*, mes dernieres Années, que j'ai passées avec assez de repos. Après que vous m'aurez aquitté de ce premier Devoir, qui m'est le plus précieux du monde, vous aurez la bonté d'assûrer Monsieur le Commandeur *Del Bene*, de l'estime que j'aurai toute ma Vie pour son Mérite. Je ne vous donnerai point de nouvelles assûrances des Sentimens que vous me fûtes inspirer, dès le moment que j'eus l'honneur de vous connoître. Je finirai par l'état où je me trouve depuis long-tems : ces six Vers que j'ai fait autrefois vous l'expliqueront

Je vis éloigné de la France
Sans besoin & sans abondance,
Content d'un vulgaire destin:

J'aime la Vertu sans rudesse,
J'aime le Plaisir sans mollesse;
J'aime la Vie & n'en crains pas la fin.

Aussi malade que je le suis aujourd'hui, je devrois la souhaiter au lieu de la craindre: mais si je passe une heure sans souffrir, je me tiens heureux. Vous savez que la Cessation de la Douleur est la Félicité de ceux qui souffrent. Je trouve

que la mienne eſt ſuſpenduë, quand je ſuis aſſez heureux pour vous entretenir.

BILLET
A Madame de ***.

AUCUN Vin ne me fait envie;
D'aucun Mets je ne ſuis tenté;
Que puis-je faire dans la Vie?
Qui peut m'y tenir arrêté?

Je prens peu de plaiſir à lire;
J'oblige le Public en m'abſtenant d'écrire:
La ſeule douceur que j'attens,
C'eſt d'entendre Mylady *Band.*

Je n'aime plus que l'Harmonie:
Ta Voix au Claveſſin puiſſe-t-elle être unie,
Pour entendre les doux Accords
Qu'on promet aux Ames ſans Corps.

Je ſuis fort mal; & j'ai raiſon de me préparer des Plaiſirs en l'autre Monde: puis que le Goût & l'Appetit m'ont quitté, je n'en dois pas eſperer beaucoup en celui-ci.

Fin du cinquieme & dernier Tome.

TABLE

Des Matieres principales contenues dans le cinquiéme Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que les Chiffres se rapportent aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

B.

F.

G.

H.

Maret

Meun

S.

S.

T.

E R R A T A.

TOME I. Page 46. ligne derniere, *Municôté*, lisez, *Du Mesnil-côté*. Là-même, effacez cette Note de la Marge, *Ou plûtôt Bruncôté*. Page. 74. l. 25. effacez *Général*. P. 81. dans la Note. l. 2. *étoit*, lisez, *est*. P. 111. l. 15. *de Esprits*, lisez, *des Esprits*. P. 119. l. 22. 23. *lû des Histoires*. lisez, *lû les Histoires*. P. 125. l. 23. *ou*, lisez, *on*. P. 177. l. 21. *dequel*, lisez, *dequoi*. P. 326. dans la Note l. 3. *adressa cette Ode à*, lisez, *fit cette Ode pour*.

TOME III. Page. 39. dans la Note l. 1. effacez *d'abord*. P. 286. l. 13. *Execution*, lisez, *l'Execution*. P. 344. l. 14. *Caamus*, lisez, *Cadmus*.

TOME IV. Page 54. dans la premiere Note, l. 4. *Charles II.* lisez, *Guillaume*. P. 219. dans la Note l. 2 & 3. *Avancé*, lisez, *avancé*.

TOME V. Page 1. dans la Note, *'Enclos*, lisez, *l'Enclos*. P. 223. dans la Note, l. 7. *ils l'en raillerent*, lisez, *ils en plaisanterent*. P. 228. dans la Note, *eclesiastique*, lisez, *Ecclesiastique*. P. 347. l. 14. *Ecrivain*, lisez, *Africain*. P. 424. dans la Note l. 2. *Hemig*, lisez, *Herwig*. P. 446. dans la Note, effacez *dernier Tome du*. P. 468. dans la Note, effacez (*en* 1705) ibid. après *Général* ajoûtez *dans les Troupes*.

F I N.